



Une fille ça ne pleure pas

*Un roman de
Claude Daigneault*

Deuxième édition

La Caboché

**UNE FILLE,
ÇA NE PLEURE
PAS**

CLAUDE DAIGNEAULT

UNE FILLE, ÇA
NE PLEURE
PAS

Roman



Photographie de la couverture
Claude Daigneault

Photographie de la 4^{ième} de couverture
Diane Létourneau

Infographie
Pyxis

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Daigneault, Claude, 1942-

Une fille, ça ne pleure pas : roman
2^e éd.

ISBN 978-2-923447-34-6

I. Titre.

PS8557.A445F54 2010b C843'.54 C2010-942568-5
PS9557.A445F54 2010b

Éditions la Caboché
(Québec)

Téléphone : 450.714-4037 Télécopieur : 450.714-4236

Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca

www.editionslacaboche.qc.ca

Claude Daigneault et
Éditions la Caboché, 2011
Tous droits réservés pour tous pays

La distribution est assurée par la :
Coopérative de diffusion et de distribution du livre (CDDL)
Téléphone : 1.877.777.6024 Télécopie : 1-877-490-7340
Courriel : info@cddl.qc.ca

Du même auteur

Mosaïques

Poèmes dans un recueil collectif Épuisé

Aux Éditions Logiques

Ne riez pas, ça pourrait être votre voisin

Réflexions humoristiques 1993

Ne riez pas, votre voisin est devenu fou

Réflexions humoristiques 1993

*Ne riez pas, votre voisin a le SPM**

(*Le syndrome du petit minus)

Réflexions humoristiques 1994

Les Frincekanoks

Roman d'anticipation 1994

Noëls, autos et cantiques

Contes 1995

*La Grande Encyclopédie de la bêtise, de l'ânerie, de la
bizarrerie, de l'ineptie, de l'absurdité, de l'insanité et de
la sottise*

Réflexions humoristiques 1996

L'enfant qui rêvait d'être un arbre

Roman 1998

Sélectionné pour le concours « À la découverte du Québec » du
Salon du Livre de Paris en mars 1999

Aux Éditions de la Noraye

Petite vengeance deviendra grande

Nouvelles humoristiques 2006

Finaliste du Prix IGénie 2008 pour le meilleur livre autoédité

Le culte des déesses

Roman 2009

Merci à
Micheline Bouchard,
Lise Lessard et
Pierre Lévesque
pour leurs avis et révisions

I

L'air humide et glacial de l'entrepôt désaffecté avait des relents de combustible diesel et de carton pourri.

Un homme, vêtu d'un pyjama aux motifs d'ours, sortit d'un recoin d'un mur de briques.

Ses pas hésitants dans ses bottillons dénoués, le menèrent jusqu'à sur une vieille porte en bois posée sur des tréteaux. Près de cette table improvisée, luisait le serpentini rougi d'un radiateur électrique.

Une poupée gonflable, attifée de sous-vêtements noirs rudimentaires, y était allongée. Ses jambes affectaient la position de *spread eagle* pour accueillir un sexe masculin dans une imitation de vagin.

Des transes momentanées agitaient l'homme. Ses yeux brillaient d'une intense convoitise, accrue par le tressautement des flammes d'une dizaine de lampions disposés sur deux barils vides derrière la tête de la poupée.

L'entrepôt baignait dans la pénombre, accentuée par la lueur du ciel gris qu'on devinait à travers les carreaux aux vitres fendillées et ternies par une abondante couche de poussière.

Une voix féminine s'éleva dans son dos.

— Qu'est-ce que tu attends ? Tu m'as pourtant dit qu'elle t'a beaucoup humilié ?

Il sursauta et avança de quelques pas vers la table, des pas

de visiteur mal à l'aise, comme s'il se trouvait devant la dépouille d'un être cher au salon funéraire. Il se figea. Sa main droite tenait mollement une imitation de martinet à neuf rubans noirs décorés de petites billes en verre bleu aux extrémités.

— Regarde son visage. Elle sourit toujours. Elle se moque de toi. C'est une salope. Une écœurante qui ne mérite pas de vivre.

Deux petits pas, puis l'immobilité. L'homme se trouvait maintenant à proximité de la poupée gonflable. Une main gracile surgit de l'ombre et déposa une photo sur le visage grossier de la poupée. La photo en couleurs avait été découpée dans un magazine et représentait une actrice française jadis célèbre, au sourire méprisant.

Deux mains agiles pressèrent les rubans gommés sur le visage. La fascination de l'homme était totale.

Un léger mouvement de la main fit bouger le chat à neuf queues. Un petit magnétophone à piles se mit en marche et la voix aigrelette de Lucienne Boyer s'éleva :

— *Parlez-moi d'amour,*
Redites-moi des choses tendres...
Votre beau discours,
Mon cœur n'est pas las de l'entendre...

Un frémissement parcourut le visage de l'homme. Il abat-tit un timide coup de fouet sur la poupée, produisant un bruit de tambourin insolite.

Trois ou quatre coups plus vifs furent suivis d'une volée de coups de plus en plus violents sur les seins et la vulve rudimentaires.

En proie à une frénésie qui le faisait ahaner, l'homme s'acharna alors sur la photo en papier qui se lacéra en quelques secondes.

La main féminine pressa son épaule gauche.
— Garde tes forces...

Sa respiration haletante rappelait un gémissement de plaisir.

La voix de Lucienne Boyer se faisait suppliante.

— *Pourvu que toujours,*

Vous répétiez ces mots suprêmes :

Je vous ai-ai-aiméeee...

Les deux mains féminines baissèrent le pantalon du pyjama. Les yeux de l'homme s'étaient agrandis sous l'effet de la tension.

Il s'installa maladroitement sur la poupée. La femme dut l'aider à introduire son sexe en érection dans la grossière imitation de vulve. Elle eut l'impression d'aider un cheval à éjaculer dans un récipient pour la reproduction. L'homme s'activa à peine avant d'atteindre l'orgasme.

Il tremblait de tout son corps en se remettant sur pied. Il gémit et poussa un hurlement féroce. Les coups de martinet s'abattirent à plusieurs reprises sur la poupée, qui se troua en laissant échapper un sifflement de ballon crevé. La voix calme de la femme couvrit le long pet ironique.

— Ça suffit... Elle a son compte. Viens te rhabiller.

Docilement, l'homme essoufflé suivit l'escorte jusqu'à un vieux sofa délabré où ses vêtements avaient été jetés pêle-mêle.

Vicky le regardait se vêtir. Il surprit son regard et lui tourna le dos. Elle dit d'une voix neutre :

— Vous savez, pour le prix, vous pouvez aussi me baiser...

Il hocha la tête sans rien dire, serra la ceinture de son pantalon et plongea la main dans une poche pour en sortir une enveloppe froissée qu'il lui remit.

Vicky l'ouvrit, compta les billets, siffla et lui sourit.

— Merci pour le petit supplément. Ça va permettre de remplacer la poupée. Même heure même poste la semaine prochaine ?

En guise de réponse, l'homme plaça sa main contre son oreille, l'auriculaire et l'index étendus pour signifier qu'il allait lui téléphoner.

— D'accord.

Le visiteur sortit sans la saluer.

Une fois seule, elle hocha la tête, un sourire las sur ses lèvres trop maquillées.

— Courage Vicky... Dans quelques mois, ça sera du passé.

Elle arrêta le magnétophone sans considération pour Lucienne Boyer qui susurrant « Je vous ai-ai-aiméééé » et retira ses vêtements de travail, les fourra sans ménagement dans un sac en toile beige et revêtit un pantalon sobre et un chandail assorti. Après avoir enfermé son matériel à clé dans une remise poussiéreuse, elle quitta l'entrepôt abandonné en jetant un coup d'œil à sa montre, grimaça et courut jusqu'à sa petite voiture grignotée par la rouille.



Assise dans une salle de cours de l'UQÀM, Vicky écoutait attentivement son professeur préféré discourir sur la conception d'André Gide de la ferveur humaine dans *Les Nourritures terrestres*.

Le vieil intellectuel semblait ne pas apercevoir les bancs vides ni les bâillements de quelques étudiants. Il était tout à la joie de parler du style évocateur de Gide, de son homosexualité, de sa franchise, son honnêteté, son goût d'être naturel. Ces paroles atteignaient personnellement Vicky.

— J'ai quelque chose à vous faire entendre, dit le professeur en exhibant un tourne-disque portable qui devait bien avoir une quarantaine d'années.

De son porte-document, il sortit une pochette brune défraîchie dont il extirpa un microsillon. Certains élèves souriaient avec commisération. Mais lorsque la voix de l'immortel Gérard Philippe s'éleva dans un chuintement de disque rayé par trop d'heures d'écoute, le silence se fit.

Vicky fut à tel point sous le charme, qu'elle ne se rendit compte de la fin du cours qu'en voyant d'autres étudiants se lever au moment où le prof disait :

— Pour votre prochain travail, vous auriez avantage à fonder votre réflexion sur une citation de Gide, quelle qu'elle soit, pour développer un argumentaire favorable ou non à sa pensée... En somme, essayez de démontrer qu'il a tort. Ça vous initiera au raisonnement.

Elle s'accorda quelques secondes pour relire cette brève phrase des *Nourritures* qu'elle avait déjà soulignée à la lecture :

« Le présent serait plein de tous les avenir, si le passé n'y projetait déjà une histoire. »

Encore sous le coup de l'émotion, elle ramassa ses notes de cours et ses livres, les enfourna dans un sac à dos et suivit les quelques élèves qui quittaient la salle à pas lents.

Elle se sentit observée et tourna la tête d'un geste brusque.

Un étudiant au début de la vingtaine, qu'elle avait remarqué quelques fois à l'arrière de la classe, lui souriait, avec cet air fat qui caractérise les hommes sûrs de leur pouvoir sur les femmes. Elle ne lui rendit pas son sourire, mais il murmura tout de même :

— Je peux porter ton sac ?

Vicky rétorqua aussitôt :

— J'ai déjà vu mieux comme drague. On me l'a déjà faite au primaire celle-là. Quand j'aurai besoin d'un enfant de maternelle, je te le ferai savoir.

Sans se laisser démonter, l'autre ajouta :

— Je peux t'offrir un café alors ?

— Je ne bois de café qu’avec les gens que je connais. Et je n’ai aucunement l’intention de te connaître. Salut.

Elle hâta le pas pour se débarrasser de l’encombrant personnage dont elle entendit tout de même le persiflage :

— Maudite féministe...

Vicky sourit en poussant la porte de verre qui donnait sur le boulevard de Maisonneuve.

De brèves bourrasques faisaient tourbillonner des flocons de neige.

La citation de Gide résonnait encore dans sa tête.

2

La voiture d'Hervé Simard s'engagea dans le stationnement souterrain sous le Centre des congrès de Québec et roula lentement dans le dédale des allées lugubres. Après de nombreux faux espoirs, il finit par dénicher un espace libre à un niveau inférieur, à gauche d'une rutilante voiture sport garée intentionnellement de travers. De toute évidence son propriétaire avait voulu décourager les autres clients pour protéger sa carrosserie des égratignures.

Dix minutes de vaines recherches dans le moindre recoin de chacun des étages l'avaient mis en retard à cet important rendez-vous qui allait changer sa carrière, il en était sûr. Au bord de l'exaspération, il s'entêta, manœuvra à répétition en marche avant et en marche arrière, multiplia les coups de frein et parvint à glisser sa petite voiture comme dans un fourreau, risquant d'égratigner la peinture de sa portière sur le pilier de ciment à sa droite. Un dernier tour de roue. Il pouvait ouvrir suffisamment la portière gauche pour s'extirper de derrière le volant sans trop de mal, en dépit de son manteau qui le serrait aux entournures.

Furieux de l'incivilité de l'autre conducteur, il donna un violent coup de sa portière sur celle de la belle voiture. Il l'examina ; un léger renfoncement se creusait sous un éclat de peinture envolé. Il grimaça un sourire de contentement

cynique et effaça à l'aide d'un mouchoir en papier une trace de peinture laissée sur le rebord de la portière de son auto. Il s'éloigna avec la satisfaction d'un terroriste non repéré en laissant dans son sillage des relents d'eau de Cologne à bon marché. Dès qu'il s'engagea dans la rue, il jeta le chiffon de papier sali par terre et se hâta d'un air dégagé, ni vu ni connu.

Hervé Simard ne maîtrisait pas toujours son tempérament irascible. À 57 ans, ce député d'une circonscription rurale depuis dix-huit ans n'avait connu qu'un seul mandat dans l'opposition. Chaque élection et chaque remaniement ministériel l'avaient fait rêver d'accéder enfin au cabinet, même à titre de responsable du plus insignifiant des ministères. « Même celui de la Culture », murmura-t-il dans un ricanement. « Ça me vengera de toutes ces fois où ma femme m'a traité de béotien ».

Il estimait que ses années de service, sa profession d'avocat, sa popularité indéniable, son appui indéfectible à trois Premiers ministres représentaient autant de raisons d'être enfin reconnu pour ce qu'il était : un homme de parti indispensable.

Hervé avait toujours rejeté du revers de la main les critiques sur son comportement colérique et sa réticence à nuancer ses propos. Il s'était convaincu que sa fermeté naturelle était le gage de l'excellence d'un ministre de la sécurité publique. Homme de droite au sein d'un parti de centre, il était le mentor d'une arrière-garde de cinq désabusés mous qui manifestaient bruyamment leur grogne lors des réunions du caucus.

Mais tout allait changer, se disait-il en serrant le ceinturon de son manteau ; le début de décembre se montrait cruellement froid cette année et les premières neiges avaient envahi le sol. Le petit restaurant de la rue Saint-Jean où le chef de cabinet du Premier ministre lui avait donné rendez-vous était en vue.

À quelques semaines du déclenchement d'élections générales printanières plusieurs fois annoncées par la rumeur, il voulait sans doute lui dévoiler le nom du ministère qu'il occuperait

dans le prochain cabinet. Nul doute qu'on avait enfin compris en haut lieu qu'un homme de talent ne pouvait être laissé plus longtemps sur une banquette arrière. Il était dans la force de l'âge, se tenait en forme grâce au tennis et au ski, jouait régulièrement au golf avec les notables de son comté, bref il y avait encore du jeune homme en lui. Il admettait avoir un peu trop forcé sur la bouteille ces dernières années, mais c'était la rançon de la politique. Et il était décidé à s'amender si le P.M. en faisait une condition.

En outre, son image d'époux modèle, qui se dévoue auprès de sa femme paraplégique clouée à son fauteuil roulant, lui assurerait un puissant atout dans sa campagne.

Cette pensée fit naître une grimace d'amertume sur son visage. Solange l'avait averti le mois précédent qu'elle refuserait désormais de se prêter à la mascarade des photos dans les petits hebdos du comté pour soigner sa publicité. Elle se tiendrait à l'écart de ses activités politiques s'il choisissait de se représenter.

Hervé ragea intérieurement. Il se promit de réfléchir plus longuement à la question et de chercher de nouvelles façons de régler leur situation de couple de plus en plus invivable.

Les premières notes de l'Ô Canada claironnèrent dans la poche de sa chemise. Il plongea la main pour y prendre son cellulaire.

— Allo ?

— Salut papa, c'est Thomas.

— Tu tombes mal. J'entre au restaurant. J'ai un rendez-vous avec le chef de cabinet du P.M.

— Ça ne sera pas long... Papa, j'aurais besoin d'une petite avance pour régler une dette...

— C'est non, Thomas. C'était non la semaine dernière et ce sera non la semaine prochaine.

— C'est la dernière fois, papa. Je suis vraiment mal pris.

— C'est toujours non, Thomas. Je t'ai déjà avancé beau-

coup d'argent. Je suis dans l'embarras à cause de toi. Écoute, je dois te quitter, je suis en retard. Salut.

— Papa, je...

Furieux, Hervé coupa court à la conversation. Son fils allait-il un jour devenir adulte ? Il se composa un visage moins sombre, éteignit son téléphone pour ne plus être importuné et fôna vers son rendez-vous.

Accueilli par le patron du petit restaurant qu'il fréquentait chaque semaine en temps de session, il fut aussitôt conduit à une table au fond de la salle où le jeune chef de cabinet du P.M. consultait le menu en l'attendant. Hervé voulut bien paraître en lui disant :

— Désolé du retard. J'ai croisé un gros homme d'affaires de mon comté. Il ne me lâchait plus. C'est le désavantage d'être au service du public. Il faudrait être toujours prêt, comme les scouts.

— Je vous en prie M. Simard, ça n'a pas d'importance. J'étais en avance.

L'autre connaissait la réputation de fabulateur de son convive qui ne dédaignait pas la flagornerie pour amadouer ses adversaires.

Hervé commanda un double scotch tandis que le chef de cabinet se contentait d'une eau minérale. Il répara aussitôt sa bévue en rappelant le garçon :

— À bien y penser, je vais prendre une eau minérale moi aussi...



Le repas s'était déroulé sans autre faux-pas et même sur un ton de quasi-camaraderie. Hervé fut flatté qu'un membre haut placé du personnel du Premier ministre sollicite son avis

sur certains projets de loi en première lecture à l'Assemblée nationale, l'interroge sur son état de santé et les affaires courantes de son comté. Il lui avait même demandé son opinion sur certains thèmes de la prochaine campagne électorale.

Gonflé de confiance en soi, Hervé avait étalé sa stratégie pour écraser les candidats adverses dans son comté rural, stratégie conventionnelle s'il en fut puisque aucun autre candidat n'avait assez d'envergure pour gruger un tant soit peu sa majorité de 11 237 voix obtenue lors du précédent scrutin.

Son interlocuteur jeta un coup d'œil à la salle qui se vidait progressivement en reposant sa tasse de café ; Hervé en déduisit qu'il allait aborder la vraie question.

— M. Simard...

— Hervé, voyons ! fit le député rendu affable par une bouffée d'orgueil envahissante.

— Si vous y tenez... Hervé, vous avez toujours été un homme de parti et le parti a toujours pu compter sur vous, même dans les moments les plus sombres de son histoire récente. Vous avez été un pilier durant notre purgatoire dans l'opposition. Les jeunes députés savaient qu'ils pouvaient toujours trouver chez vous un bon conseil pour se préparer aux échanges vicieux à l'Assemblée nationale.

— Le chef m'avait nommé whip. Je n'ai fait que mon travail. Et j'étais fier de bien le faire pour l'aider à redevenir Premier ministre.

— Il vous en est très reconnaissant d'ailleurs. Il me le répétait encore cet avant-midi. C'est grâce à un homme de poigne comme vous si la discipline a été maintenue dans les rangs et si notre chef a pu se consacrer à la préparation de notre retour au pouvoir.

Hervé sentit une boule de chaleur lui submerger l'estomac. Enfin ! On lui faisait miroiter pour de vrai une haute fonction au cabinet. Il n'avait pas chauffé en vain de son fessier imposant les banquettes arrière.

— Mais... Les temps changent, *Times, they are a'changing* comme chantait Bob Dylan.

Il attendit qu'Hervé réagisse à sa blague, mais comprit vite que son interlocuteur ne connaissait pas le célèbre folk-rocker américain. Il se hâta de poursuivre

— Euh... Vous constatez sans doute, vous aussi, que nos adversaires se sont rajeunis. L'on prévoit au bureau du P.M. que la prochaine campagne sera difficile. Ça va nous prendre des candidats de grand calibre, des gens qui font autorité dans des champs d'activité plus... euh... contemporains.

— Sans doute, mais dans mon château fort, je suis assuré de ma réélection.

— C'est un peu la raison de mon invitation... Euh Hervé. Voyez-vous, le P.M. a besoin de votre comté, peut-être le plus sûr de tous, pour y mettre un candidat-vedette qui apportera une grande contribution à un ministère important...

Les mots firent un parfait abat de quilles dans sa tête pendant que le jeune technocrate lui enfonçait la suite décevante dans le crâne. La sueur commença à lui mouiller le front et le cou ; son cœur peinait à battre. Il n'eut pas le temps de bien se préparer au coup déloyal que l'exécuteur des hautes œuvres lui asséna sans crier gare.

— Hervé, le P.M. vous demande un grand sacrifice : il veut que vous cédiez votre comté à un candidat ministrable aux Finances.

— Hein ! Est-ce que je comprends bien : vous me sacrez dehors ?

— Voyons, ce n'est pas tout à fait comme ça que ça se présente. Vous ne serez pas laissé pour compte. Le P.M. m'a assuré qu'il vous trouverait un poste dans la structure du parti.

— Comme quoi ?

— Bien... Un poste de directeur va s'ouvrir prochainement au service des campagnes de levées de fonds. L'argent, c'est le

nerf de la guerre, vous le savez bien... Vous deviendriez le grand argentier du parti...

— J'suis pas intéressé à embrasser le cul des hommes d'affaire pour avoir leurs contributions.

— S'il vous plaît Hervé... Il y a encore des clients dans la salle.

— M'en fiche. Je dis les choses comme elles sont. Si on veut me tasser, qu'on m'offre en échange un poste de sous-ministre, à la Justice ou à la Sécurité publique. C'est clair ?

— Vous n'y pensez pas ? Nous ne pouvons pas retirer leurs postes à nos sous-ministres que nous avons nommés !

— Mettez-les sur une tablette ! Comme vous voulez faire de moi. Puis d'abord, si je refuse votre offre, qu'est-ce que vous faites ?

Le jeune attaché le regarda froidement dans les yeux.

— Le Premier ministre ne signera pas, à regret vous vous en doutez, votre bulletin d'inscription comme candidat du parti.

Hervé Simard n'aurait jamais cru que son propre parti se montrerait si ingrat à son endroit. Son monde s'écroulait et il peinait à trouver des armes pour se défendre.

— C'a l'air cousu de fil blanc cette histoire-là. Qu'est-ce que vous me reprochez, au juste ?

La moue du jeune homme se durcit. Son ton se fit plus sec.

— Vous entretenez une relation intime illicite qui pourrait attirer le scandale sur le parti. Votre consommation d'alcool fait jaser à tel point qu'un quotidien de Montréal en a fait l'objet d'une caricature qui a fait rire l'opposition en chambre. Vous êtes toujours à court d'argent. Vous avez détourné des sommes affectées à l'administration de votre bureau de comté pour des besoins personnels. Vous avez dû congédier du personnel pour...

— C'est donc ça ! J'ai congédié une secrétaire parce

qu'elle ne foutait rien de la journée. Elle avait beau être la fille du ministre de l'Éducation, elle ne savait pas écrire sans fautes et l'on devait refaire tout son travail. J'avais accepté de l'engager pour faire une faveur au ministre parce qu'il est député du comté voisin. Je comprends maintenant : elle était là pour m'espionner. Je n'en reviens pas : on se croirait dans une dictature ! Faire espionner ses propres députés...

— Monsieur Simard, nous n'espionnons personne. Votre comportement est comme un livre ouvert. Votre tempérament colérique a valu au parti des moments gênants. La semaine dernière encore, vous aviez trop bu et vous avez été expulsé d'un restaurant de la Grande Allée. J'y étais. J'ai tout vu.

— Ah, je comprends ! C'est toi qui as mis cette idée-là dans la tête du P.M. Je vais aller lui parler en personne, moi.

— Il ne vous recevra pas. Pour lui, l'affaire est classée. Il attend votre lettre de démission à 9 heures demain matin. La nouvelle sera annoncée à 11 heures de façon à figurer aux bulletins télévisés du midi. Alors, qu'est-ce que vous en dites ? Ai-je votre parole ? Le parti peut-il compter sur vous ?

Hervé prenait brutalement conscience de sa défaite. Ses mains tremblaient. Ce grand hâbleur qui n'avait pas son pareil pour remettre ses adversaires à leur place était sans voix sous le coup de l'humiliation. Mais il n'allait pas retraiter sans porter un dernier grand coup.

— Je sentais depuis quelques semaines que quelque chose se tramait dans mon dos. Les regards par en dessous dans les couloirs quand je me rendais à mon bureau au Parlement, mes camarades députés d'arrière-ban qui faisaient peu à peu le vide autour de moi, mes invitations à prendre un verre qu'on refusait pour ne pas être vu en ma compagnie... Mais laisse-moi te dire une chose, mon jeune. T'as encore des croûtes à manger. Vous allez l'avoir votre lettre de démission, mais je vais vous faire un cadeau en partant. Un cadeau de Grec. Tu chercheras

ce que ça veut dire dans le dictionnaire, si t'en as un. Toi pis ton parti sans cœur, vous allez entendre parler de moi. Je sais trop de choses sur les dessous de votre administration d'incompétents. Vous allez regretter le jour où vous m'avez jeté dehors sans respect pour tout ce que j'ai fait.

— Pensez-y à deux fois avant...

— T'inquiète pas pour moi mon jeune. Salut ! Je te laisse payer l'addition. Considère ça comme un cadeau de départ que le parti me fait !

Hervé agrippa son manteau à la patère près de l'entrée et sortit d'un pas vif, rouge de colère et de honte.

Le chef de cabinet poussa un long soupir et forma un numéro sur son téléphone cellulaire.

— Bonjour, monsieur. Oui c'est fait. Ça s'est mal terminé, mais il vous transmettra sa lettre demain. Il va peut-être nous causer des problèmes, cependant... Il faudrait demander la collaboration de... votre informatrice privilégiée... Oui... Je rentre au bureau et l'on s'en reparle. À tout de suite.

Le jeune homme joua un instant avec sa tasse de café presque vide en se mordillant la lèvre inférieure. Il se leva, repoussa sa chaise l'air toujours songeur et alla régler l'addition à la caisse avant de sortir à son tour dans le silence du personnel qui avait été témoin de la scène.



Quelques heures plus tard, Hervé sanglotait sans retenue dans les bras de Linda Falardeau, sur le lit d'un motel discret de la circonscription du ministre de l'Éducation.

Tous deux étaient étendus habillés, n'ayant guère le cœur à la bagatelle pour une fois. Sa secrétaire de comté depuis dix ans, sa maîtresse depuis six, Linda offrait à 34 ans l'image d'une

célibataire énergique et fière de sa beauté simple. Elle puisait dans un rigoureux programme d'exercices bihebdomadaires au centre de conditionnement physique sa silhouette impeccable et la force d'endurer une liaison pas toujours satisfaisante avec son patron.

Mais elle était déterminée. Solange Simard n'était pas éternelle ; Linda avait fait le pari que l'épouse paraplégique de son amant ne pût que mourir bientôt.

— Me faire ça à moi... Maudits ingrats !

— Chuuuut, mon bébé. Ça fait une heure que tu laisses sortir le méchant. Maintenant, il serait temps de reprendre tranquillement tes esprits. Calme-toi. Il faut qu'on réfléchisse sans s'énerver.

— Ils veulent ma lettre de démission avant neuf heures demain matin sur le bureau du P.M...

— On a tout le temps. On va prendre un verre ou deux en guise d'apéritif, puis on va en discuter.

— T'as peut-être raison... Mais il va falloir que j'avertisse Solange et Annie.

— Pourquoi ne pas appeler ta fille pour lui dire que tu couches à Québec ? On se sentira moins stressés. Tu peux toujours rentrer chez toi demain, en avant-midi et leur annoncer avant le bulletin de nouvelles. Après tout, la chambre est payée pour la nuit...

— Qu'est-ce que je ferais sans toi Linda...

— Écoute Hervé. On a mis trop d'énergie toi et moi à diriger ce comté-là pour qu'ils nous l'enlèvent comme ça. T'es le député idéal, toujours près de tes électeurs, capable d'aller chercher des investissements créateurs d'emploi. Et les gens qui obtiennent du travail grâce à toi s'en souviennent longtemps. Le président du parti dans le comté est ton ami depuis vingt ans et le comité exécutif t'est acquis, à part la Pouliot qui se prend pour une autre parce qu'elle est institutrice au

secondaire. Je suis sûre que c'est cette pimbêche-là qui nous a dénoncés. Mais si on ne la compte pas, ça fait déjà un bon exécutif pour mettre une campagne en branle.

— Oui, mais, je ne serai plus un député du gouvernement. Il y a moins d'oreilles pour t'écouter, dans ce temps-là.

— On va t'écouter si le gouvernement a besoin de ton vote. Quel que soit le parti au pouvoir, il va être minoritaire ; la grogne est trop forte dans la population. C'est la situation idéale pour un indépendant. Penses-y. En attendant, je te fais ton scotch double. Un peu de soda ?

Songeur, Hervé hocha la tête. Il avait de fortes chances d'être réélu, mais son ancien parti et l'opposition allaient investir beaucoup de temps et d'argent pour le battre. L'argent... Toujours le même problème dans sa vie. Il faudrait en trouver avant de se lancer dans une telle aventure électorale où une caisse occulte serait indispensable.

En replaçant sa coiffure dans la salle de bain, Linda déversait un flot de paroles qui le berçait même s'il n'y portait pas attention. L'alcool aidant, il commença à retrouver sa confiance.



Au retour d'un souper intime dans une auberge discrète, il fit l'amour à Linda avec conviction, sinon avec beaucoup d'imagination. La jeune femme eut la décence de simuler un orgasme réaliste et Hervé s'endormit dans ses bras, rassuré comme un enfant.

Mais Linda garda les yeux grand ouverts jusqu'à tard dans la nuit. Le visage de Thomas, le fils d'Hervé, s'interposait dans ses pensées. Un léger pincement au cœur la gagna. Il n'avait pas trouvé le courage de lui dire qu'il voulait rompre, mais il

avait espacé ses visites avant de cesser de lui téléphoner. Elle chassa le souvenir d'une étreinte particulièrement torride de ses jeunes bras musclés pour se consacrer à sa réflexion sur son avenir.

Jusqu'où faudrait-il aller pour financer la campagne électorale de son amant en sous-main ? Les bailleurs de fond seraient-ils toujours aussi généreux maintenant qu'il avait été chassé de son parti ?

Et dire que la Solange avait de l'argent à ne pas savoir qu'en faire à la suite d'un procès gagné haut la main. D'accord, l'accident d'auto l'avait rendue handicapée pour le reste de ses jours... Mais, mieux vaut vivre riche et handicapée que... que... pauvre et handicapée se dit-elle, faute de trouver un proverbe plus juste.

Si seulement elle avait la bonne idée de mourir... Elle eut la vision fugace d'une main qui poussait le fauteuil roulant du haut d'un escalier... Elle poussa un soupir.

Hervé avait-il raison de s'accrocher à son siège de député ? Elle-même avait-elle pris la bonne décision en l'encourageant à se présenter comme candidat indépendant ? S'il perdait l'élection, qu'allait-il advenir d'elle ? Lui faudrait-il repartir de zéro derrière un autre député ? Décidément, les adjoints politiques n'ont pas la vie facile, songea-t-elle en se repositionnant sous les couvertures...



À 8 h 45 le lendemain matin, devant du café et des brioches achetés au restaurant *La bouffe minute de maman* à l'entrée de la petite ville, Hervé et Linda regardaient le télécopieur du bureau de comté avaler sa lettre de démission. La radio jouait en sourdine, une émission de lignes ouvertes animée par une bavarde qui affectait un ton de petite fille.

— Dix-huit ans de carrière résumés en une courte phrase, marmonna Hervé.

La lividité de son visage n'était pas due uniquement à son foie embrouillé. Jusqu'à la dernière minute, bien qu'il ne l'ait pas confié à Linda, il avait espéré que le P.M. lui téléphonerait in extremis pour lui demander de surseoir à sa démission.

La tristesse, celle des ruptures de longues relations de couple, l'accablait. Il regrettait surtout que le Premier ministre n'ait pas eu le courage de lui faire part lui-même de sa décision. La désillusion était lourde à supporter. Son agressivité naturelle avait fondu. L'injustice de sa situation le décontenançait. Il se sentait vieilli et mou.

Linda savait qu'il devait réagir au plus tôt pour éviter de sombrer définitivement dans la mélancolie morose qu'elle lui connaissait si bien. La secrétaire à temps partiel qui avait remplacé la fille du ministre de l'Éducation n'allait pas tarder à arriver. Ils avaient deux heures avant que la nouvelle ne soit rendue publique. Deux heures pour organiser une conférence téléphonique avec les membres du bureau de direction du parti et...

La sonnerie du téléphone se fit entendre. Linda jeta un coup d'œil à sa montre. 8 h 54. Elle décrocha, convaincue que la secrétaire appelait pour dire qu'elle était malade encore une fois.

— Bureau du député Simard.

— C'est Joseph Rondeau. Je suis content de vous trouver là. J'ai eu un appel du bureau du P.M. à 11 heures hier soir m'annonçant la démission d'Hervé. Est-ce vrai ?

— À 11 heures hier soir ???

— Oui. Je n'ai pas pu le joindre chez lui ni à sa chambre à Québec à ce moment-là. Où est-il ?

— Il... Il vient juste d'arriver. Il est parti très tôt de Québec ce matin. Il... Il va vous parler.

Hervé la regardait, anxieux, éberlué. Linda mit la main sur le microphone.

— C'est Monsieur Rondeau. Il est au courant. Il demande une confirmation. Il faut lui parler.

— Hein ? Ils m'ont court-circuité auprès du président de l'exécutif ?

La pâleur d'Hervé s'accentua. Il commençait à mesurer qu'il était considéré comme un paria, celui que l'on extrait des rangs comme une dent pourrie de la mâchoire. Il prit le combiné d'une main tremblante.

— Bonjour, Joseph... Oui, c'est vrai... Je viens juste de transmettre ma lettre, il y a à peine dix minutes... Je ne comprends pas qu'on t'ait prévenu avant que j'aie le temps de t'appeler... J'ai essayé de le faire hier soir de Québec, mais la ligne était occupée... Je viens de rentrer et je m'apprêtais à communiquer avec toi pour organiser une téléconférence avec les membres de l'exécutif...

Il s'interrompit brusquement. Linda, le visage crispé de colère, avait haussé le volume de la radio. Le bulletin de nouvelle de la station d'un réseau radiophonique montréalais faisait sa manchette avec sa démission.

— ...La démission du coloré député Simard sera sûrement un choc pour la population de son comté qui le réélisait depuis 18 ans. Le député avait même déclaré lors de la cérémonie de première pelletée de terre de la nouvelle épicerie de Saint-Calixte, jeudi dernier, qu'il se représenterait aux prochaines élections. C'est un secret de polichinelle qu'elles se tiendront d'ici à quelques semaines. La lettre de démission, que nous recevons à l'instant, confirme la teneur d'un communiqué transmis tôt ce matin sous embargo. Le député Simard y précise qu'il a démissionné pour des raisons personnelles... Dans l'actualité municipale...

Hervé tremblait de rage.

— Les chiens sales ! hurla-t-il. Joseph ? Tu es toujours là ? Maintenant que tout le monde est au courant, ça ne donne rien de tenir une conférence téléphonique. Convoque une réunion extraordinaire pour ce soir au bureau de comté... Disons 7h30. Okay ? On a des décisions à prendre. Non... Non... Je ne parlerai pas aux journalistes en attendant. L'exécutif va décider de la route à suivre à partir de maintenant. Ça te va ? Je compte sur toi. Salut mon vieux.

À peine avait-il raccroché que la sonnerie du téléphone retentit. En un clin d'œil, les trois boutons lumineux clignotèrent.

Hervé grimaça, se passa la main sur le crâne, puis baissa la tête, perplexe. Linda déplaçait des objets sur son pupitre pour se donner une contenance. Elle ne l'avait jamais vu aussi abattu. Elle décida de prendre les choses en mains.

Elle retira le gros pendant en perles artificielles garnies de fausses émeraudes de son oreille gauche et décrocha vivement le téléphone. La journée s'annonçait inhabituelle.

3

Annie tourna la clé dans la serrure et poussa la porte de la vaste chambre de sa mère. Une odeur d'urine et de selles l'accueillit. Elle portait un plateau contenant des serviettes, de l'huile essentielle, du savon et une pleine bassine d'eau chaude dont s'échappait de la vapeur.

Solange Simard glissa aussitôt dans le tiroir de sa table de chevet deux objets qu'Annie ne put identifier et lui dit sèchement en fermant le meuble à clé :

— Qu'est-ce que tu brettes ? Ça fait longtemps que j'attends. T'étais encore collée à ton ordinateur ?

La radio était syntonisée à la station qui venait de diffuser la nouvelle de la démission de son mari. Sans attendre la réponse à sa question, elle dit sur un ton vif :

— Tu as entendu la nouvelle ?

— Oui. Ça m'a étonnée. Je croyais que papa avait décidé de se représenter aux prochaines élections. Il n'est pas malade au moins ?

— Pas que je sache. Mais comme nous ne nous voyons pas souvent... Est-ce qu'il est dans sa chambre ?

— Non. Il m'a appelée tard hier soir sur son portable pour m'avertir qu'il ne rentrait de Québec que ce matin. Je suis venue t'avertir aussitôt, mais en t'entendant parler au téléphone à travers la porte, je suis retournée au salon pour

continuer d'écouter un film à la télé. J'étais tellement prise par l'histoire, que tu dormais lorsque je suis revenue une heure plus tard. Tu avais pris ton somnifère ?

— Tu crois que mes douleurs me permettent de dormir sans cela ? Appelle à son bureau de comté pour savoir s'il est de retour.

— Après votre bain éponge Votre Altesse. Laisse-moi t'aider à retirer ta chemise de nuit.

— Es-tu obligée d'être aussi pimpante et joyeuse si tôt le matin ? T'as l'air d'une vendeuse de laxatif dans un commercial à la télé. Crois-tu que c'est l'attitude à avoir auprès d'une invalide ?

— Auprès d'une invalide qui est ma mère, qui a le tempérament aimable d'une sorcière de dessin animé et qui refuse obstinément d'aller en physiothérapie pour se requinquer ? Oui, Votre Altesse.

— Tu m'énerves. Tu es insolente et tu ne connais rien à mon mal. Je ne retrouverai jamais l'usage de mes jambes. À moins que tu aies fait un doctorat en nanochirurgie hier soir et que tu sois en mesure de reconnecter tout ce qui a été écrasé dans ma colonne vertébrale ?

Annie gardait son calme en dépit du ton cinglant et retirait la chemise de nuit sans s'émouvoir, s'efforçant de ne pas afficher son dégoût des odeurs fortes qu'exhalait la couche de sa mère. Solange eut le réflexe de se couvrir la poitrine des bras puis y renonça en poussant un soupir résigné.

La jeune femme avait accepté de jouer le rôle d'infirmière quelques mois après l'accident. Le congédiement successif d'une dizaine de professionnelles ne lui avait pas laissé le choix. Solange Simard savait souffler le chaud et le froid : elle avait proposé à sa fille de lui verser un salaire tant qu'elle prendrait soin d'elle.

Victime de dépression à cette époque de sa vie après avoir

découvert que sa conjointe la trompait, Annie avait quitté son emploi d'enseignante pour se réfugier dans ce rôle d'aide à domicile, bien à l'abri de la vie.

Les remarques acariâtres de sa mère ne l'atteignaient plus. Elle avait l'habitude des réactions imprévisibles des enfants rois.

Elle soutint le dos de Solange pour infléchir son torse vers l'arrière et la faire s'étendre sur le lit. Elle commença aussitôt à retirer la couche indispensable à la paraplégique sans aucun contrôle de sa vessie ni de ses intestins.

Le corps de Solange se raidit. Elle siffla entre ses dents :

— Bon Dieu que c'est humiliant ! Je ne m'y habituerai jamais... Il vaudrait mieux pour moi être six pieds sous terre.

— Tu te répètes. Moi je m'y suis faite depuis le premier jour. Dommage que tu refuses les soins de l'orthopédiste. Tes jambes perdent de leur tonus. D'autant plus dommage que tes seins et ton visage ont gardé leur beauté naturelle.

— Ça suffit Annie ! Contente-toi de faire ton boulot !

— Oui, sergent ! Peut-être que si tu acceptais que je fasse venir une massothérapeute, de temps à autre...

— Je ne crois pas à ces simagrées.

— Oui, je sais. Tu préfères te lamenter et faire porter aux autres le poids de ton malheur. Je plains la pauvre Juliette qui consacre ses loisirs d'infirmière à la retraite à faire du bénévolat auprès de toi en mon absence.

— Si elle ne voulait pas secourir les invalides, elle n'avait qu'à ne pas s'inscrire sur la liste des bénévoles du CLSC.

— C'est tout le bien que tu penses d'elle ? Elle ne devait me remplacer que le mardi pour faire un suivi médical. C'est rendu qu'elle te trimbale dans sa voiture, t'amène chez la coiffeuse, chez le médecin, te fait faire des promenades au parc. Elle fait plus que ce qu'elle devrait faire. Tu ne la mérites pas.

— Je lui témoigne ma gratitude à ma manière. Le reste ne te regarde pas.

— D'accord. Tu vas encore me dire que je te fais un sermon. J'arrête là. D'ailleurs, j'ai fini l'étage du bas. Ta couche n'est pas trop serrée ? Tu as les fesses propres comme une voiture qui sort du lave-auto. Et maintenant, une petite toilette matinale.

Elle lava consciencieusement le visage, la poitrine et les jambes de sa mère, sans brusquerie mais sans douceur non plus. Elle l'aida ensuite à passer un soutien-gorge, un chemisier de bonne confection et un pantalon qui dissimulait la couche et les jambes atrophiées. Elle la mit en position assise, lui fit passer une veste de laine et approcha le fauteuil roulant du lit. Elle laissa sa mère geindre, pester et pousser toutes les imprécations qu'elle entendait six matins par semaine.

Annie refusait de témoigner le moindre réconfort à sa mère pendant qu'elle l'aidait à s'asseoir. Elle connaissait trop bien son esprit manipulateur, son besoin d'enquiquiner ses proches, de se plaindre, d'essayer par tous les moyens d'instiller le remords dans leur cœur. La jeune femme respectait l'entente qui l'engageait, mais elle hésitait de plus en plus à témoigner de la compassion.

Solange n'avait pas toujours été une mégère, bien que ses liens avec Hervé, Thomas et Annie eussent toujours été empreints d'une certaine froideur. Elle avait dirigé une agence de publicité au centre-ville de Montréal. C'est elle qui avait présenté à Hervé un dirigeant haut placé du parti ; ce dernier avait vite vu qu'il était du bois dont on fait les simples députés des banquettes arrière.

Annie avait encore des souvenirs de moments détendus et pleins de fou rire durant leur enfance à Thomas et elle. Puis, à l'instigation de l'organisateur en chef du parti, leur père avait décidé d'abandonner la pratique du droit et de se lancer en politique. Malheureusement pour sa famille, il avait été élu.

La rançon de cette nouvelle carrière fut qu'ils durent s'établir dans le comté qu'il représentait. Solange vendit son agence avec d'énormes profits et partit à la chasse aux maisons.

C'est ainsi qu'elle découvrit dans un rang peu fréquenté de Lanaudière cette grande demeure qui avait autant besoin d'amour que de rénovations. Ils l'avaient obtenue à bon prix parce qu'elle appartenait à des anglophones qui voulaient à tout prix échapper au « péril séparatiste » et qui se hâtèrent de fuir en Floride.

Annie avait le cœur à la nostalgie en déplaçant sa mère jusqu'à une coiffeuse à miroirs où elle entreprit de la peigner et de lui broser les cheveux.

Oui, ils avaient été presque heureux. Pourquoi le ciel s'était-il assombri au-dessus de leurs têtes ?

En Michel Mathieu, un garçon de sa classe, Thomas avait trouvé un ami sincère. Elle, elle était demeurée solitaire, tout entière consacrée à ses études.

Michel avait grandi avec eux. Il était souvent à la maison, mais semblait préférer la compagnie de Solange avec qui il discutait de musique classique et de littérature à tout bout de champ. Annie avait la passion des jeux vidéos, de la musique *heavy metal* et des romans policiers.

L'adolescente avait un petit côté *tomboy* qui avait amusé Thomas et Michel quand ils étaient enfants, mais qui leur plaisait moins chez une grande sœur lorsque la puberté leur fit pousser des boutons.

Hervé était toujours absent et leur mère s'aigrissait de plus en plus. Mais sa passion pour cette maison isolée et construite loin de l'étroite route rurale au bord d'un lac fabuleux niché entre de hautes collines, ne se démentit pas. Elle s'y calfeutra pour se réfugier dans la lecture. Elle devint boulimique de livres et se rendit fréquemment à Montréal d'où elle rentrait les bras chargés de nouveautés. À ce moment, elle redevenait momentanément gaie et son visage montrait une sorte de plénitude, d'assouvissement que sa fille ne lui connaissait plus que rarement.

Annie avait 20 ans lorsque Michel trouva le courage de bredouiller quelques phrases stéréotypées d'adieu, rouge comme une pivoine. À 18 ans, dit-il, il avait déjà fait « son choix de vie » et il désirait « servir le Christ ». Il allait s'inscrire en théologie à l'Université puis entrer au Grand Séminaire lorsque son âge le lui permettrait.

Même si Michel revint passer du temps à la maison, ce ne fut plus jamais pareil. Il se montrait réservé, anxieux, mal à l'aise avec les membres de la famille. Puis il espaça de plus en plus ses visites jusqu'à son entrée au Grand Séminaire.

Aux rares occasions où il se retrouva en compagnie des Simard, il afficha un comportement de bon jeune homme qui agaça Annie. Elle n'avait pas compris alors qu'il l'aimait et qu'il n'avait jamais su lui témoigner. De toute façon, ça n'aurait rien changé à son attirance pour les femmes.

— M'écoutes-tu quand je te parle !

La voix aiguë de sa mère la rappela à la réalité.

— Excuse-moi. J'avais la tête ailleurs.

— Une autre façon de me dire que je t'ennuie ?

— Maman, tu sais que je n'entre plus dans tes petits jeux de culpabilisation. Tu ne réussiras pas à me mettre en colère. Que voulais-tu savoir ?

— Je te disais que j'avais cru entendre la voiture de ton père. Il doit être venu se confesser le pauvre. Il a besoin de se faire consoler, si c'est encore nécessaire dans son cas.

— Allez, ne sois pas plus cruelle que tu ne l'es. Oh, j'ai oublié de te le dire. J'ai reçu un appel de Thomas hier soir...

— Ah ? Mon fils ne veut même pas parler à sa mère ?

— Tu dormais déjà, maman. Cesse donc de jouer les grandes offensées. Il voulait me demander s'il pouvait inviter Michel à venir passer la fin de semaine avec nous...

— Oh... Ça fait longtemps qu'on a vu Michel n'est-ce pas ? Eh bien, ton père va être content. Il trouve toujours qu'il y a trop de femmes dans cette maison.

— Je vais demander à madame Marcotte de préparer un repas. Son service de traiteur est à peu près la seule chose de classe dans ce village. On se débrouillera pour le reste.

Solange s'étonna.

— Madame Marcotte ? Tu crois que...

— Je suis un peu fatiguée ces jours-ci. Je ne peux me transformer en cuisinière et bonne à tout faire pour toute la famille...

Solange afficha une moue de dépit.

— Oui, mais... Ah, et puis d'accord. Tu as bien le droit à un peu de repos. Annie... Euh... Merci... de ce que tu fais pour moi... Je suis une mégère... Mais je... j'ai... de l'affection pour toi.

Annie était interdite. Sa mère la remerciait ? Et elle n'était pas sous la menace d'un fusil ? Elle eut une réaction imprévisible : elle l'entoura de ses bras par l'arrière et lui mit un gros baiser sur la joue. Solange la repoussa aussitôt.

— Attention ! Tu vas ruiner mon maquillage.

— Chère Altesse. Toujours allergique aux effusions.

Le craquement d'une lame du parquet attira leur attention. Hervé se tenait dans l'embrasure de la porte, sa valise à la main.

— Pardon... Je ne voudrais pas vous déranger...

Solange le toisa sans aménité, mais sans mépris non plus. Annie brisa le silence.

— Bonjour, papa. Nous avons appris la nouvelle par la radio. Je suis désolée pour toi. Tu ne méritais pas ça.

— Merci Annie...

Son père restait planté là, incapable d'un geste d'affection pour sa fille qui avait pourtant toujours été sa préférée.

Annie lui trouva un air de petit garçon pris en faute. Avec un sourire espiègle comme ceux qu'il aimait lorsqu'elle était enfant, elle dit :

— Je vous laisse. Vous avez sans doute des choses à vous dire. Maman, je vais préparer une grosse chaudronnée de soupe aux légumes tout à l'heure.

— Je déteste la soupe aux légumes ! Ça me donne des flatulences.

— Tant pis. C'est bon pour ta santé. Ciao !

Annie sortit en refermant la porte. Les deux époux se firent face, tendus. Hervé déposa sa valise sur le tapis près d'un fauteuil et laissa tomber son manteau dessus. Il savait qu'il devait livrer le plus dur combat de sa carrière et qu'il lui fallait l'emporter à tout prix...



La robe de nuit de sa mère et les serviettes firent naufrage dans l'eau savonneuse de la lessiveuse. Le couvercle refermé, elle enfila une chaude bougrine de laine ; sa tuque enfoncée sur ses cheveux, mitaines tricotées aux mains, elle sortit par la porte arrière de la maison pour déposer la couche dans un sac-poubelle.

Elle inspira profondément l'air froid. La neige recouvrait presque toute l'herbe jaunie du parterre. Les arbustes montaient la garde dans leurs enveloppes protectrices. Le soleil se terrait derrière de lourds nuages gris et ne sortait guère de son abri molletonné.

Elle emprunta la longue passerelle inclinée qui permettait à sa mère de se rendre au parterre durant la belle saison. Ses pas lents la conduisirent jusqu'à la berge où elle s'assit dans un lourd fauteuil en bois peint, pour suivre des yeux une volée de bernaches qui striaient le ciel à toute vitesse.

À nouveau, elle s'emplit les poumons de l'air vif venu du lac. En des moments pareils, elle ressentait un bref contentement

de vivre qui lui faisait oublier les vicissitudes de sa situation d'aidante résignée.

Le vieux ponton sur lequel Michel, Thomas et elle avaient passé les plus belles heures de leur adolescence avait été halé sur la pelouse et enchaîné à un orme. Le mouvement paresseux des vaguelettes venait briser sur la grève les petites plaques de glace à peine formées.

Elle se remémorait leurs chamailleries innocentes qui se soldaient toujours par des éclats de rire, leurs compétitions de nage, les longues heures couchés sur le ponton à absorber la chaleur du soleil et à se raconter leurs rêves, leurs ambitions, ou tout simplement à lire des romans d'aventures en silence.

Avec un petit pincement au cœur, Annie se remémora la scène du premier baiser que Michel avait tenté, à 14 ans, de lui donner, en l'absence de Thomas parti chercher des canettes de soda. Elle revoyait le visage gêné du garçon et ses grands yeux fureteurs qui exprimaient à la fois la surprise et la crainte.

De la fenêtre de la cuisine, Solange avait remarqué le geste et était descendue d'un pas vif jusqu'à la rive pour faire une scène aux deux adolescents penauds, mais surtout à Annie qu'elle traita de « petite dévergondée ».

Un long soupir sortit de sa bouche entrouverte. Qu'il était loin le temps des amours naïfs, des caresses maladroitement à la sauvette, des rêveries éveillées. La colère de sa mère lui avait valu des commentaires acides et cyniques sur son comportement et son allure générale. « Ça n'a même pas encore de seins et ça se prend pour une grande séductrice. T'as encore des croûtes à manger p'tite niaiseuse. Et toi, Michel, je pense que tu devrais aller faire tes bagages. Hervé va aller te reconduire. »

Après le départ de sa mère, Annie avait éclaté en sanglots. Michel lui avait pris la main pour lui répéter avec maladresse : « Pleure pas, Annie... Pleure pas... Une... fille, ça pleure pas... »

Elle avait ri de son humour enfantin et s'était calmée. Michel s'était levé bien droit sur le plongeoir, l'air déterminé et lui avait dit : « Je vais aller parler à ta mère. Je vais aller lui faire des excuses et lui demander de ne pas me renvoyer chez moi. »

Il avait plongé avec fougue et nagé jusqu'à la rive. En sortant de l'eau, il s'était essuyé avec une serviette de plage qui traînait sur le même vieux fauteuil qu'elle occupait aujourd'hui. Il lui avait fait un signe rassurant de la main et s'était dirigé vers la maison.

Annie avait d'abord entendu les échos de la voix stridente de sa mère. Visiblement, Michel passait un mauvais quart d'heure. Puis, peu à peu, la voix avait semblé se calmer et le silence s'était fait.

L'adolescente avait repris sa lecture jusqu'à ce que Michel revienne sur la berge. Il s'était rhabillé d'un long t-shirt affichant la tête de Mozart et d'un jeans. Le visage rouge et la voix rauque, il lui avait crié que tout était arrangé, qu'il ne partait plus, mais qu'il devait, « pour sa pénitence », se rendre à bicyclette au village y faire une course pour sa mère.

Son héros... Elle l'avait gratifié dans son cœur d'un sentiment de reconnaissance. Il faisait déjà montre des talents de négociateur charmeur qui lui permettraient un jour de devenir journaliste à la télévision puis animateur d'une émission hebdomadaire...

Mais depuis, Annie se faisait l'impression d'être dans une salle d'attente et de laisser au destin l'occasion d'orienter sa vie.

Des éclats de voix lointains la tirèrent soudain de sa rêverie. Elle reconnut le ton colérique de son père et celui, cassant, de sa mère. Elle mit du temps à réagir. Son père avait l'habitude de parler haut, forcé de hurler pour se faire entendre à l'Assemblée nationale. Mais les cris se faisaient plus tonitruants que nécessaire. Que se passait-il ?

Elle escalada le sentier d'un pas vif. Heureusement que ce n'était pas son jour de congé. Juliette, l'infirmière bénévole, aurait raconté le moindre détail de la querelle à tous les clients de l'épicerie. À une dizaine de mètres de la maison, des bribes de l'échange virulent lui vrillèrent les oreilles.

— ...un million deux cent milles dollars... accident. Sans compter ton compte...

— ... mon argent ! ...pour des folies de *has been* de la... politique.

— ...te demande... aider...

— ... déjà trop aidé. Débrouille-toi avec ta... est déjà dans ton lit...

— ...Linda en dehors de ça !

— ... m'empêcheras pas de dire... pense. J'en ai... Sors d'ici !

Puis, cette menace de son père à tue-tête :

— TU VAS ME LE PAYER ! ET CHER !

Annie frémit, immobile face à la porte. Les querelles étaient courantes entre ses parents depuis quelques années, mais cette fois tous deux avaient dépassé les bornes.

Elle entendit un claquement sec qui lui fit penser à un coup de feu. Puis le bruit d'une porte qu'on ferme avec violence.

En proie à la crainte, elle traversa la cuisine à la course et fit irruption dans le corridor qui menait à la chambre de sa mère au rez-de-chaussée. Elle faillit entrer en collision avec son père qui fonçait vers elle au même moment, sa valise et son manteau à la main. Les yeux hagards, le visage rouge et luisant de sueurs, il la regarda, hébété, en criant :

— Il y a une limite à ce qu'un homme peut endurer. Elle veut ruiner ma carrière ! Si elle croit qu'elle peut me mettre à genoux, elle se trompe. Elle ne l'emportera pas dans sa tombe. Bon Dieu, si seulement elle pouvait lever les pattes !

Annie lui saisit le bras des deux mains.

— Arrête papa ! Tu ne sais plus ce que tu dis ! Tu es en colère et les mots dépassent ta pensée.

— Laisse-moi Annie ! Ne te mêle pas de ça ! Elle est folle de toute façon ! Elle a fait de ma vie un enfer et maintenant elle veut m’humilier en me refusant son aide. Mais je n’ai pas dit mon dernier mot. C’est fini le temps où elle pouvait tout régenter. Ça ne mérite pas de vivre des sorcières pareilles !

La voix énervée de sa mère perça la porte de sa chambre :

— Annie ! Au secours Annie ! Viens vite !

La jeune femme eut un moment d’hésitation que son père mit à profit pour se libérer de son étreinte et disparaître dans son bureau. Dans l’énervement, elle eut de la difficulté à ouvrir la porte de la chambre.

Le fauteuil roulant avait basculé et Solange tentait de s’en extirper, les deux bras arqués. Pendant que sa fille se précipitait vers elle pour la supporter, elles entendirent le bruit d’un moteur d’auto, puis un départ en trombe. « Pourvu qu’il ne se fasse pas intercepter une fois de plus pour excès de vitesse par la Sûreté du Québec », se dit Annie. Elle reporta son attention sur sa mère et l’aida à reprendre place dans le fauteuil roulant.

— Mais qu’est-ce qui s’est passé ? Qu’est-ce que c’est que ça par terre ?

— Les restes de ma figurine en porcelaine préférée. Trois cents ans d’existence protégée pour finir en mille miettes. Ton père l’a lancée contre le mur... J’aimais tant cette pièce. Il a voulu me punir en la brisant. Il était fou furieux.

— Mais pourquoi, maman ? Qu’est-ce qu’il voulait ?

— Il est venu me demander de l’argent pour l’aider à soi-disant payer des dettes et financer sa campagne électorale. J’ai refusé tout net. Il veut se présenter comme indépendant.

— Tu aurais pu lui en prêter si tu ne voulais pas lui en donner.

— Ton père est insolvable ma pauvre fille. Tout le monde dans le parti raconte qu’il joue aux cartes et gaspille son salaire de député. Je ne peux pas jeter mon argent à l’eau.

— Même un petit peu ?

— Non !

— Explique-toi.

— Non ! Ça ne te regarde pas. Tu n’as pas à connaître les motifs de toutes les décisions que je prends. Apporte-moi un verre d’eau minérale.

Annie grimaça et alla lui verser un verre à même une bouteille sur le guéridon près du lit.

— N’empêche que c’est normal dans un couple de s’entraider...

— Ne te mêle pas de mes affaires, ma fille. J’ai des raisons de faire ce que je fais. En outre, je n’ai pas à lui permettre de gâter sa secrétaire qu’il baise allègrement.

— Tu vas trop loin, maman. Linda...

— Linda est une petite garce arriviste qui couche avec Hervé pour réaliser plus rapidement son plan de carrière dont l’objectif est de s’approcher du pouvoir !

— Comment peux-tu avancer une telle chose ?

— Ça suffit Annie ! Je suis bien renseignée. Aide-moi maintenant à m’étendre sur le lit, j’ai la migraine.

— Eh bien, la fin de semaine promet... Dire que j’espérais qu’on pourrait avoir du bon temps avec Michel et Thomas...

— Console-toi. Nous ferons semblant comme nous avons toujours fait. Maintenant, s’il te plaît, tire les rideaux et laisse-moi refaire mes forces. Cette engueulade m’a épuisée. Et il faut que je réfléchisse.

La chambre redevenue sombre, Annie s’apprêtait à sortir lorsque sa mère murmura sur un ton inquiet :

— Je l’ai entendu proférer ses menaces à travers la porte, quand il t’a croisée. Cette fois il me fait vraiment peur...

— Voyons donc... Papa crie fort, mais il ne ferait pas de mal à une mouche.

— À une mouche non, mais à une femme qu'il déteste...

Une fois dans le couloir, Annie referma doucement la porte derrière elle.

Elle resta debout, la main sur la poignée. Elle s'efforçait de se convaincre que le comportement de son père était attribuable à l'exaspération ressentie devant le refus de sa mère.

Mais une certaine appréhension la gagnait. Fallait-il décommander Thomas et Michel ?

Elle fit la moue. Allons, que pouvait-il bien survenir durant un repas familial ? Un combat de boulettes de pain ? Et la présence des deux garçons calmerait sûrement les belligérants.

Sa mère avait raison : ils avaient toujours fait semblant. Une fois de plus ou une fois de moins, pourquoi ne pas laisser les choses suivre leur cours ?

4

Debout au milieu du salon de son condo de l'Île des Sœurs, Michel Mathieu toussait à répétition. Il cracha dans un mouchoir en papier et tenta de calmer sa respiration sifflante.

L'appartement avait quelque chose de monacal ; peu de meubles, plusieurs bibliothèques garnies, résultat d'un choix maniaque de bibliophile intéressé à tous les sujets, mais où les collections de livres sur les grandes énigmes et les grands crimes de l'Histoire occupaient plusieurs rayons.

La musique sourdait doucement d'une chaîne de haute qualité incorporée à un système de cinéma maison, encadré de deux filmothèques largement garnies de DVD et de cassettes vidéo. Le tout occupait le plus vaste mur du salon.

Au second coup de carillon, il ouvrit la porte à son ami Thomas Simard, porteur d'une boîte de pizza et d'une bouteille de Bardolino.

— Tu es déjà là ?

Ces quelques mots déclenchèrent une nouvelle quinte de toux.

— Salut curé ! Dis donc, ça ne s'arrange pas ta pneumonie ?

— Oui et non. Les antibiotiques agissent ; c'est plutôt désagréable, mais ça achève. Il paraît que la toux peut durer quelques jours après la maladie.

— Je croyais que tu essayais de t'éviter une autre défaite humiliante au tennis, quand je t'ai appelé. Es-tu assez bien pour recevoir de la visite ?

— Oui, oui. Ne t'en fais pas, ce n'est pas contagieux. J'apprécie que tu te sois déplacé. Les journées sont longues. J'ai hâte de retourner au travail.

Michel animait à la télévision une émission d'enquête sur des crimes non solutionnés ou des cas étranges de disparition. Son habileté à interroger les policiers et les témoins et d'imaginer des mises en scène lui valait une grande cote d'écoute.

Dans son enfance, il avait été pris en charge par son oncle et sa tante paternels à la mort de sa mère décédée d'un cancer. Son père, incapable d'élever un enfant, l'avait confié à ce couple de braves quinquagénaires un peu frustrés. Un chèque était déposé chaque mois dans le compte de son oncle à la Caisse populaire.

Rongé d'ennui, Michel s'était souvent réfugié dans la grande maison de la famille Simard, dont les membres l'avaient toujours considéré comme un des leurs.

— Je ne sais pas comment tu fais, dit Thomas. Je mourrais d'ennui si j'étais prisonnier de mon appartement. Tiens, j'ai apporté de quoi te redonner des couleurs.

— Parfait. Tu es mon premier visiteur depuis dix jours. On dirait que tout le monde croit que j'ai la lèpre.

Thomas s'était déjà précipité à la cuisine pour ouvrir la boîte de la pizza grand format. Son comportement d'enfant hyperactif n'avait guère changé à l'approche de la trentaine. Il donnait toujours l'impression de vouloir être ailleurs et de craindre par-dessus tout de perdre son temps. Avec une brusquerie qui aurait énervé quiconque sauf Michel, il sortit d'une armoire deux assiettes qu'il faillit échapper, puis ouvrit avec fracas deux ou trois tiroirs avant de dénicher les ustensiles.

Michel le regarda déposer le tout en vitesse sur la table de

la salle à manger contiguë au salon puis revenir à la cuisine à la recherche de verres à vin.

— Rends-toi utile. Débouche la bouteille, cria Thomas en recommençant à ouvrir et claquer les portes d'armoire l'une après l'autre.

En regardant Thomas s'agiter, Michel tournait lentement le tire-bouchon dans le liège.

— Où as-tu déniché ça ?

Thomas se précipitait vers une crédence qui supportait un crucifix janséniste dont le pied de la croix était inséré dans un socle. Sa bonne tête large qui le faisait ressembler à son père offrait toujours un air de petit garçon surexcité. Mais aujourd'hui, Michel n'y discernait pas sa jovialité coutumière.

— Le crucifix ? Chez un antiquaire d'un village de la Haute Mattawinie à l'occasion d'un tournage. Une espèce de marché aux puces peu fréquenté. Le type l'avait depuis huit ans et commençait à désespérer de le vendre. Ça venait de la succession d'un vieux curé décédé dans un petit village oublié. Les héritiers n'en avaient pas voulu. Comme m'a dit l'antiquaire : « Ils ne le trouvaient pas beau. Pis, la religion, ça attire pus comme avant... » Il date du milieu du XVII^e siècle, de l'époque de Blaise Pascal et du jansénisme. Il a sans doute été apporté en Nouvelle-France par un noble ou un officier français. Ce mouvement mystique était très persécuté alors... Quelle étrange impression de découragement dans la position du Christ, n'est-ce pas ?

— Tu parles toujours comme un prof, bonhomme. Rappelle-moi donc ce que ça signifiait ?

— Le jansénisme enseignait aux XVII^e et XVIII^e siècles que le Christ n'était mort que pour un petit nombre de prédestinés seulement et pas pour la multitude des croyants comme le voulait le dogme de l'Église catholique. Le Christ traditionnel a les bras étendus à l'horizontale sur la croix pour

signifier qu'il apporte le salut à tout l'univers. Le Christ jan-séniste a les bras dressés à la verticale, pour faire comprendre qu'il n'a apporté le salut qu'à un petit nombre. C'est tout le problème de la grâce et de la prédestination.

— Les pieds sont curieux, comme pointus. Bof ! Ça me paraît si dépassé ces querelles religieuses. Allez, on attaque la pizza avant qu'elle soit froide !

Thomas revint s'asseoir en vitesse à la table et se servit une large pointe, pendant que Michel déposait la bouteille près de la pizza. Thomas avala sa première bouchée en disant :

— Tu as écouté les nouvelles cet avant-midi ?

— Celle qui concerne ton père tu veux dire ?

— Oui. Ça t'a surpris ?

— Je t'avoue que oui.

— Moi aussi. La dernière fois que j'ai passé une fin de semaine à la maison... Attends... C'était il y a cinq ou six semaines, ah... peu importe ! La dernière fois donc, il m'avait clairement laissé entendre qu'il se préparait à sa prochaine campagne électorale et que cette fois serait la bonne : il était confiant de se voir nommer ministre.

Thomas fit une pause et ajouta en mâchouillant, le nez dans son assiette :

— Je ne lui ai pas parlé depuis...

— Tu trouves que sa démission survient à un drôle de moment ?

— En effet... Quoique, dans un courriel, Annie m'avait averti qu'il paraissait inquiet ces jours-ci. Il bougonnait pour un rien, buvait un peu plus que de coutume et ne restait pas en place. Heureusement qu'il a été invité à toutes sortes d'activités ou de repas communautaires. Il a toujours adoré se faire photographe en train de serrer des mains dans des centres d'accueil et voir sa face dans les hebdomadaires locaux. Un vrai petit député rural.

— Tu es resté dur pour ton père. Ça n'a jamais bien fonctionné entre vous deux. Je me suis toujours demandé pourquoi.

— Pour rien. Question d'absence d'atomes crochus, je suppose.

Thomas but son verre de vin d'un seul coup. Michel sourcilla.

— Holà ! Ce n'est pas de l'eau minérale ! Je pense que tu devrais te modérer. Tu es venu en voiture ?

— Oui. Je l'ai garée dans un stationnement. J'ai trois ou quatre clients à voir dans le quartier pour leur proposer de nouveaux skis autrichiens. La grande classe. Je vais beaucoup marcher. Donc, pas de problème.

Thomas engouffra une bonne portion de pizza qu'il avala en glouton et reprit :

— Je vais être franc avec toi. La vraie raison pour laquelle je suis venu te voir est que j'aimerais que tu me fasses une faveur.

— Si j'en suis capable...

— T'en fais pas, tu l'es. Je voudrais que tu viennes passer la fin de semaine chez mes parents. Ne dis pas non ; j'ai déjà averti Annie que tu venais.

— Hein ? Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? Tu as déjà été des nôtres durant bien des étés jadis. Pour peu qu'il fasse beau, le paysage est splendide. Il y a plein d'activités à faire dans les environs : de la randonnée pédestre, du tennis intérieur, de l'équitation...

— Pourquoi ne pas grimper la montagne du Parc des Sept Chutes en courant tant qu'à y être ? Je suis en congé de maladie pour une pneumonie, tu te souviens ? On se calme !

— C'est vrai, admit Thomas. J'oubliais. Mais j'aimerais tellement qu'on passe une longue fin de semaine comme autrefois...

— Toi, tu as une idée derrière la tête...

— Euh... Ça ne sera pas très gai à la maison à cause de ce qui arrive à Hervé. Il se retrouve chômeur et je pense que sa situation financière va le déprimer. Il a toujours mené grand train, tu le sais. En tout cas... J'aimerais que tu sois là pour que l'atmosphère soit plus facile à supporter pour Annie. Elle était aux anges quand je lui en ai parlé. Ta présence va empêcher mes parents de se quereller.

Michel hésitait, perplexe.

— Je ne crois pas que je devrais me mêler de vos histoires de famille. Tes parents sont assez grands pour savoir ce qu'ils doivent faire.

— Fais-le pour Annie et moi, en souvenir de nos années de jeunesse. Tu fais partie de la famille, en un sens. Dis-moi que tu vas venir ? S'il te plaît.

Michel demeurait silencieux. L'amitié de Thomas lui avait toujours été précieuse, mais cette invitation semblait cacher un autre motif que celui de faire de l'exercice. Son insistance le troublait. Il marmonna comme à regret :

— Ça coïncide avec la fin de mon congé de maladie. Peut-être que l'air de la campagne me ferait du bien. Mais je ne me sens pas très à l'aise. Tu crois que tes parents seraient d'accord ? Je n'ai pas maintenu de liens très étroits avec eux. Je m'en veux un peu d'ailleurs.

Avec un sourire de contentement, Thomas se leva d'un bond et but le reste de son verre avant de s'en verser un autre et de transporter son assiette à la cuisine en vitesse. Il haussa le ton pour être sûr d'être entendu.

— Annie a déjà averti maman. Tu sais que Solange me demande souvent de tes nouvelles ? Elle me dit toujours que tu es le bienvenu et regrette que tu ne viennes plus à la maison. Papa sera mis au courant dès qu'Annie pourra le joindre. Elle sera contente de te revoir ! Vous avez toujours été bons amis.

Michel se renfroigna et un peu de rouge apparut sur ses joues blêmes.

— Ne dis pas de bêtises. Nous étions des enfants. Donc, ce sera comme une petite fête de famille ?

— Si l'on veut...

— À propos, est-ce que tu fréquentes toujours Linda ?

Thomas déposa les assiettes dans l'évier sans ménagement et lui coupa la parole.

— C'est fini entre elle et moi. Enfin, presque. Il lui reste à accepter la rupture. Tu comprends, j'avais besoin d'autre chose. C'est difficile à expliquer. Linda est une fille intéressante, mais elle a un côté... possessif. C'est peut-être dû à la différence d'âge... Elle ne ratait pas une occasion de me faire la leçon, de me suggérer de changer de vie...

Il consulta sa montre.

— Il faut que je me sauve ! Je t'expliquerai.

— Bon, Thomas, s'il te plaît, arrête de me prendre pour un cave. Dis-moi la vérité. Pourquoi cette invitation de dernière minute ? On joue au tennis ensemble deux fois par mois depuis cinq ans et tu ne m'as jamais invité à passer une fin de semaine chez tes parents tout ce temps.

Thomas se figea une seconde. Il regarda son vieil ami dans les yeux et dit :

— Je veux profiter de l'occasion pour régler certaines choses avec le paternel. Ta présence va m'aider à rapailler mon courage.

Posté à la fenêtre, le regard fixé sur la rue neuf étages plus bas, Thomas manifestait une nervosité palpable. En peu de temps, il était redevenu lui-même. Puis, sans parler, il marcha jusqu'à une bibliothèque dont il sortit les livres un à un pour jeter un coup d'œil rapide à la couverture avant de les remettre en place. Michel était étourdi de son mouvement perpétuel d'hyperactif. En feuilletant rapidement un livre de photos, il poursuivit enfin :

— Je voudrais qu'il comprenne que je ne suis peut-être pas un professionnel, mais j'aime mon métier de représentant et je suis toujours en déplacement. J'adore cela. Tu me diras qu'il n'y a rien de glorieux à représenter une compagnie qui vend des articles de sport... (Michel fit un geste de dénégation que Thomas interrompit aussitôt). Je n'avais pas ton intelligence, moi. Je suis un gars ordinaire. Je ne détestais pas les études, mais elles ne m'intéressaient pas non plus.

— Écoute Thomas, je ne vois pas ce qu'il y aurait de méprisable dans ton travail. Il n'y a pas de...

— « ...De sot métier. Il n'y a que de sottes gens. » Je sais. On me l'a souvent servie celle-là. Tout ce que je voulais, c'était de jouer de la guitare avec mon groupe. On n'était pas si mauvais, d'ailleurs. On avait commencé à donner des spectacles dans les écoles secondaires et les cégeps. Mais monsieur le député avait honte de moi. Il voulait que j'aie une vraie *job*, il voulait que je m'oriente vers le professionnel court. Il préférerait que je sois boucher plutôt que chanteur.

Thomas revint vivement à la table pour se verser un autre verre de vin qu'il but d'une seule lampée.

— Ça n'a pas changé. Mon père me téléphone sous le moindre prétexte, s'invite à mon appartement sans m'avertir, s'intéresse à mes revenus, à mes projets, à mes ambitions... J'en ai plein mon casque. C'est comme s'il me prenait pour l'un des membres de son association de comté... Ou plutôt, comme s'il essayait d'orienter ma vie... Comme s'il avait des droits sur moi. J'aimerais qu'il m'accepte comme je suis... Je suis victime de sa... de son...

Le mot « inquiétude » lui resta dans la gorge. Thomas s'apprêta à partir.

— J'aimerais... euh... Faire la paix avec lui. Ça va me donner du courage si tu y es.

Michel se leva à son tour. Les motifs de Thomas lui paraissaient bien embrouillés. Mentait-il ? En lui grandissait

un malaise longtemps oublié au seul souvenir de la maison des Simard, ses chambres, ses vastes pièces, son isolement dans un lieu désert... Pourquoi y retourner ? Tant de souvenirs pas encore éteints qu'il avait crus enterrés... Pourtant, il dit sur un ton à moitié convaincu :

— Si je m'écoutais, je refuserais ton invitation. Tu me mets dans l'embarras. Mais je n'oublie pas que lorsque j'ai eu besoin de ton aide au sortir du grand séminaire, tu as été très généreux de ton temps. Je n'ai pas de raison de me montrer ingrat.

Thomas le regarda, ému.

— Merci mon *chum*. Écoute... Ça m'ennuie de te demander ça, mais... Peux-tu m'avancer 400 \$ jusqu'à notre prochaine partie de tennis ? Je suis un peu gêné pour payer mon loyer ; le concierge n'arrête pas de me le rappeler chaque fois que je le croise. Il me manque la moitié de l'argent... Un pari stupide...

Michel hocha la tête et sortit son carnet de chèques d'un tiroir de sa table de travail.

Aussitôt le chèque en main, Thomas bondit vers le fauteuil où il avait lancé sa veste de cuir en entrant.

— J'étais sûr que je pourrais compter sur toi. Maintenant je sais pourquoi j'ai toujours voulu d'un ami comme toi. Oups ! Déjà 1 h 30. Je me sauve. Et tâche de bien te soigner. Je te rappelle ! Je passerai te prendre ! Ciao curé !

— Sois prudent tout de même !

Thomas était déjà sorti.

Michel s'approcha de la porte patio du balcon au-delà duquel apparaissait la silhouette des gratte-ciel de Montréal.

Songeur, il regrettait déjà d'avoir accepté l'invitation. Comment pourrait-il passer une fin de semaine complète avec la famille Simard à les écouter se chamailler dans une maison où certains souvenirs douloureux le hanteraient ?

Et, surtout, il avait la pénible impression que son ami ne lui disait pas la vérité, ou à tout le moins qu'il la présentait avec des omissions et des modifications.

Il détourna le regard vers le Christ dont la curieuse position en croix exprimait un si grand abattement. Il frémit. Que faudrait-il donc faire pour se libérer de ce passé troublant qui le hantait ?

Il se redressa, soudain énervé et résolu de fuir sa soudaine détresse par une visite chez son disquaire favori.

5

Occupée à redonner du corps à sa coiffure malmenée devant le miroir accroché au mur à la peinture jaunie par la fumée de cigarettes, Vicky ne prit pas garde au client qui s'esquiva sans mot dire.

Elle n'appréciait pas spécialement les quinquagénaires pressés qui se paient une petite escapade hygiénique en après-midi, convaincus que leur secrétaire a cru à la fable du client à rencontrer.

Elle retira sa robe de chambre en soie noire à motif chinois pour se laver méticuleusement la vulve et les cuisses. Les condoms n'empêchaient pas les dégâts des mâles sur le déclin. Elle se lava aussi les seins qui sentaient la mauvaise haleine du dernier venu.

— Maudits gros sales qui mangent des hamburgers aux oignons, pensa-t-elle. Je devrais garder une bouteille de rince-bouche pour les obliger à se décontaminer avant...

Vicky se rhabilla sans hâte et défroissa la couverture de laine grise déposée à même le matelas.

Elle ouvrit toute grande la fenêtre pour laisser entrer l'air froid. Le bruit de la rue adjacente se répandit dans la chambre minable.

Elle mit les billets de banque laissés sur la table de chevet en mélamine brune dans une enveloppe pour guichet auto-

matique. Elle irait tout de suite faire un dépôt en sortant, histoire de ne transporter que le minimum de dollars dans son sac pour retourner à l'université en fin d'après-midi. Elle frissonna et referma la fenêtre en la laissant légèrement entrouverte pour effacer l'odeur de sueur mâle qui régnait.

De la neige s'était accumulée sur le toit de l'appentis du restaurant italien d'à côté. Un gros ventilateur encastré dans le mur de la cuisine du restaurant expulsait une forte odeur de tomates, d'oignons grillés et de poivrons verts.

Elle quitta sans hâte son petit deux pièces et demie. Dans la rue affairée, elle reprit ce qu'elle appelait sa démarche de guidoune, lente et aguichante, soucieuse de mettre en évidence ses longues jambes révélées par la courte jupe froncée, les collants à fleurs et les bottes mi-jambe. Elle avait l'air d'une jeune secrétaire délurée, un peu trop maquillée, ou d'une étudiante de cégep. Elle se félicita d'avoir passé sa veste de cuir doublé de mouton et son béret rouge ; elle oublierait le froid humide en déambulant au gré de son inspiration.

Le souvenir du quinquagénaire à la mauvaise haleine s'était déjà envolé.

Le guichet automatique n'était qu'à quelques mètres, dans le hall d'entrée d'une institution bancaire. Le magot n'était pas d'importance (deux passes depuis 10 heures ce matin) mais elle ne s'en formalisait pas. Vicky n'était pas minée par l'ambition dévorante de devenir la prostituée la mieux payée de la ville, pas plus qu'elle ne s'empêchait de dormir avec des angoisses métaphysiques sur le métier qu'elle faisait.

Elle payait son loyer et ses frais d'études, ne consommait pas de drogues et ne devait rien à aucun *pimp*. Elle savait qu'elle abandonnerait ce « métier comme un autre » dans six mois et que sa vie prendrait alors une autre orientation. C'était tout ce qui comptait pour cette fille sûre d'elle, bien décidée à mener sa barque comme bon lui semblait.

Une jeune femme élégante passa à côté d'elle, très consciente des regards de tous les passants. Vicky ressentit un violent désir de passer la nuit avec cette belle inconnue qu'elle pourrait étreindre et caresser. Elle détourna subrepticement la tête pour suivre son déhanchement d'un œil averti.

C'est alors qu'elle le vit dans son sillage. Sa démarche nerveuse lui permettait à peine de regarder en direction des autos qui klaxonnaient à intervalles irréguliers selon le degré d'impatience de leurs conducteurs. Nul doute. C'était bien le client à la poupée gonflable. Elle se détourna aussitôt.

Qu'est-ce qu'il faisait si près de chez elle ? Était-il à sa recherche ? Comment aurait-il pu savoir où se trouvait son territoire ? Ils n'avaient pas performé dans son appartement mais dans un vieil entrepôt abandonné. Il avait eu son numéro de téléphone par une petite annonce qu'elle publiait de temps à autre dans un quotidien sous la rubrique « Escorte ».

Elle jongla avec l'idée de lui faire un petit clin d'œil entendu, mais décida aussitôt de s'abstenir. Il allait peut-être à un rendez-vous avec sa blonde. Inutile de le mettre mal à l'aise.

D'un air nonchalant, elle tourna la tête en direction d'une devanture de lingerie féminine et, pour éviter toute possibilité de rencontre, elle changea de trajectoire pour s'approcher de la vitrine et s'y attarder.

Lorsqu'elle osa enfin regarder à nouveau dans sa direction, elle le vit traverser la rue à toute vitesse sous les coups de klaxon. Il l'avait sans doute reconnue ; il se mettait à distance. Elle haussa les épaules et entra dans la banque à côté de la boutique pour se placer à la queue de la file d'attente.



Lorsqu'elle sortit de l'établissement bancaire, dix minutes plus tard, exaspérée par l'attente provoquée par un manque de

liquidités momentanée au guichet, Vicky se dirigea instantanément vers un quadrilatère où elle savait attirer des touristes américains en goguette, qui avaient échappé à leurs épouses gâtées, expédiées dans les grands magasins du centre ville.

Elle remonta plus haut la glissière de sa veste et releva son col en affichant un air coquin. Elle pivota pour regarder de l'autre côté de la rue, d'un regard voulu innocent.

Il était debout sur le trottoir, nerveux, la tête pivotant de droite à gauche à tout moment. Il attendait visiblement quelqu'un. Sur les entrefaites, un jeune homme l'accosta nonchalamment.

Son habitude de la rue lui dit qu'une vente de drogue se préparait. La surprise la cloua sur place. Le revendeur était l'étudiant qui avait voulu l'inviter à prendre un café à l'université. Il fit signe à son client de le suivre jusqu'à un parc de stationnement où ils se dirigèrent au fond de la cour entre les véhicules.

Sur un coup de tête, Vicky décida de traverser l'artère pour s'approcher d'eux au moment où le feu passait du jaune au rouge. Un taxi klaxonna. Elle dut le laisser passer et remonta sur le trottoir.

Les deux hommes n'étaient plus visibles dans le parc de stationnement. Après tout, de quoi se mêlait-elle ? Ce n'était qu'un client. Un client qui payait bien, mais pas un ami. Elle ferait mieux de reprendre sa promenade alanguie pour aguicher les mâles en rut. Mais le petit revendeur s'avançait entre les autos et quittait le stationnement pour emprunter à pas lents la rue, dans la direction d'où il était venu.

Le feu passa enfin au vert. Elle s'engagea entre les lignes blanches. Trop tard. Son client sortait du stationnement et s'éloignait à son tour dans la rue, mais en direction opposée au revendeur.

Une fois sur le trottoir d'en face, elle le vit monter dans

une voiture sport grise et partir à toute vitesse, manquant de heurter un taxi qui s'immobilisait pour prendre une passagère.

Elle traversa la cour en se faufilant entre les autos garées en rangs serrés jusqu'à l'endroit approximatif où les deux hommes s'étaient réfugiés derrière une camionnette. Elle en fit le tour. Sur la neige sale, deux sachets en polythène, porteurs de traces de poudre blanche, palpitaient sous le souffle du nordet.

Elle revint sur ses pas. Il vaudrait mieux se montrer prudente dans le choix de ses clients à l'avenir, se dit-elle.

6

Le stress de la planification de la conférence de presse n'empêchait pas Linda de songer. Ses appels téléphoniques pour appâter les journalistes évoqueraient une nouvelle d'importance, mais sans trop vendre la mèche. Elle parlerait de bilan, de la « véritable raison » de la démission d'Hervé, de « testament politique », de ses projets professionnels, en somme elle susciterait suffisamment de spéculations pour que l'on suppose ses motifs en ondes et dans les quotidiens avant la rencontre de presse. Une parfaite illustration du dicton : « Parlez de moi en bien ou en mal, mais parlez de moi ».

La relationniste commencerait dès demain à couler l'information à l'effet que le député démissionnaire avait des choses étonnantes à dire, qu'il étudiait la situation, que beaucoup d'électeurs appelaient pour lui offrir leur appui et lui demander de reconsidérer sa décision. En fait, il n'y avait eu que trois appels, mais elle ne s'embarassait pas de ce genre de détails.

La conférence de presse se tiendrait dans une salle du restaurant Chez Mimi en face du bureau de comté. Elle avait rédigé une convocation qui fixait l'événement à 10 heures, samedi matin, promettant café, croissants, beignes et autres douceurs (dont le Cognac qu'elle verserait discrètement dans certaines tasses).

La disette chronique de nouvelles propre aux fins de semaine propulserait Hervé sur tous les réseaux dès les bulletins d'information du midi. Et ses déclarations seraient reprises en boucle toute la journée sur les chaînes de nouvelles continues, avant de faire les gros titres dans les quotidiens du dimanche.

Linda avait emprunté l'idée à une centrale syndicale qui tenait une conférence de presse chaque samedi pour bénéficier de l'hospitalité des médias, trop heureux d'avoir de quoi boucher les trous dans les pages de leurs quotidiens ou les vides dans les bulletins de nouvelles des médias électroniques. Le correspondant de la chaîne de nouvelles continues la plus écoutée répondrait favorablement à sa convocation ; Hervé avait fait des pressions quelques mois plus tôt pour faire engager sa maîtresse comme préposée dans un centre d'accueil pour personnes âgées de son comté. Il lui en devait une...

Mais aujourd'hui, l'obstacle à franchir restait la réunion de l'exécutif qui allait débiter dans une heure trente. Linda leva les yeux sur l'horloge murale qui affichait la marque de commerce d'un brasseur bien connu : 18 heures. Pourvu qu'Hervé ne soit pas allé noyer sa peine dans un bar de la ville voisine. Il ne s'était pas rapporté depuis qu'il lui avait annoncé sa visite à sa femme au cours de l'avant-midi.

Elle songea à vérifier s'il était toujours à la maison, mais craignit de devoir parler à Solange Simard.

La sonnerie impérieuse du téléphone la fit sursauter.

— Bureau du député Simard.

— Bonsoir Mademoiselle Falardeau. Me Comeau à l'appareil. Vous pouvez me confirmer la nouvelle qu'on diffuse sur les ondes depuis ce matin ?

— Ah ! Me Comeau. J'allais justement communiquer avec vous. Je constate que vous êtes au courant...

— Je ne suis pas le seul. Les gens dont je représente les intérêts le sont aussi. Et ils sont très mécontents. Ils craignent

d'avoir parié sur le mauvais cheval en vous faisant confiance. L'investissement qu'ils ont fait dans votre compte de banque doit rapporter des dividendes, sinon ils pourraient bien, comment dire, racheter leurs actions...

Un nœud se forma dans le ventre de Linda. La froideur de son correspondant contrastait avec son attitude joviale habituelle. Depuis six mois, il avait versé d'importantes sommes d'argent dans son compte de banque en Ontario, ouvert sous une fausse identité et chaque entretien s'était toujours fait sous le signe de la bonhomie. Cet argent était destiné au paiement initial d'un condo à Montréal où elle prévoyait de faire glisser Thomas sur la pente d'une réconciliation...

En retour de ces allocations dont Hervé ignorait l'existence, Linda s'était engagée à faire subtilement pression sur le député pour qu'il favorise la construction de six méga porcheries dans son comté, un projet supposément mis de l'avant par une importante, mais discrète multinationale que Me Comeau refusait d'identifier.

Hervé hésitait encore. Les arguments que ses généreux donateurs avaient fait transmettre à Linda, en particulier le cliché traditionnel de la « création d'emploi sur un territoire où les chômeurs sont nombreux », ne l'avait pas immédiatement convaincu. Le député savait pertinemment qu'une partie appréciable de son électorat risquait de le lâcher s'il préconisait un projet qui vaudrait au comté de baigner dans des odeurs nauséabondes à l'année longue. La pollution ne l'empêchait pas de dormir, mais la perte de sa clientèle de supporteurs, oui.

Il s'était renseigné, avait lu des rapports, des livres, au grand dam de Linda qui, pour la première fois, n'était pas parvenue à infléchir ses convictions. Hervé craignait de passer pour un inconscient face aux dégâts écologiques, à la surconsommation de l'eau pour les animaux, à la contamination de la nappe phréatique, à la surproduction des céréales pour

nourrir les bêtes... Elle avait ragé en silence de constater l'apparition d'une conscientisation verte calculée chez son amant. La proximité d'une élection non gagnée d'avance allait-elle le faire changer d'avis ?

Linda craignait depuis quelques semaines que ces investisseurs inconnus se lassent du peu de résultat obtenu en raison de l'obstination d'Hervé. Elle prit aussitôt le parti de se défendre bec et ongles.

— Écoutez maître, il ne faut surtout pas s'énerver. L'exécutif du comté se réunit ce soir et M. Simard va leur annoncer qu'il se présentera comme indépendant aux prochaines élections.

— Mais, si son parti l'a renié, cet exécutif-là ne lui est plus soumis, non ?

— En fait, tout l'exécutif, sauf une personne, s'apprête à le suivre dans sa démarche. Je me suis chargée de les sonder au cours de la journée. Il sera réélu sans problème, faites-moi confiance.

— J'en suis très heureux pour lui, mais ça ne change rien à la donne. M. Simard va se retrouver seul à l'Assemblée nationale, sans possibilité d'influencer une décision du cabinet. Autant dire qu'il n'est plus utile à personne. C'est du moins ce qu'en pensent mes... commanditaires.

Un frisson serpenta sur l'échine de Linda. Il fallait répliquer et vite. Ne pas laisser le temps à son interlocuteur de poser les vraies questions.

— Me Comeau, tous les sondages démontrent que le prochain gouvernement sera minoritaire. Dans cette optique, la présence des indépendants en Chambre sera cruciale. En outre, au cours des 18 dernières années, M. Simard s'est forgé un solide réseau d'informateurs et de bons amis dans la fonction publique et dans des ministères stratégiques.

— Peut-être, mais ces gens ne sont guère utiles si votre député n'est pas nommé ministre. Vous nous aviez juré qu'il

le serait. Plutôt qu'une promotion, c'est un congédiement qu'on lui a offert. Je ne vous cacherai pas que mes amis sont très mécontents. Ils ont l'impression de s'être fait rouler, mademoiselle Falardeau. Ils risquent beaucoup dans cette affaire. Ils ne veulent pas que les... disons, cadeaux qu'ils vous ont offerts soient étalés au grand jour, mais ils aimeraient bien que vous trouviez une façon de les remercier de leurs faveurs. Ce sont des gens qui ne font pas dans la dentelle, je vous préviens. Ils veulent des résultats, pas des promesses.

La transpiration humecta la chevelure de la jeune femme à la nuque. L'affaire prenait une tournure inattendue et plus dangereuse qu'elle ne l'avait anticipée. Les commanditaires dans l'ombre de Me Comeau payaient bien sans lésiner, mais ils n'hésiteraient pas en contrepartie à se montrer très exigeants. Elle sauta sur l'occasion de contre-attaquer.

— Me Comeau, vos soupçons sont insultants. Je n'ai jamais roulé personne et ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai. Au cours des derniers six mois, vous avez pu mesurer l'influence que j'exerçais sur monsieur Simard et...

— Je vous arrête. À part quelques menues faveurs, M. Simard n'a pas été d'une grande utilité. Il a reporté à maintes reprises son accord à l'arrivée de nouvelles porcheries dans son comté. Au point que des élections vont reporter le projet aux calendes grecques. Qui me dit qu'il se montrera plus ouvert aux projets de mes amis dorénavant ? En quoi nous serez-vous utile tous les deux s'il n'est plus membre du parti au pouvoir ?

— Vous connaissez mal la politique, Me Comeau. M. Simard est l'un des députés les mieux considérés de l'Assemblée nationale et...

Linda aperçut la silhouette d'Hervé qui se dessinait dans la vitre de la porte.

— ...et je vous en donne des nouvelles prochainement.

Excusez-moi, mais je vais devoir vous rappeler. Je ne suis plus seule. Je vous tiens au courant. Au revoir...

Linda raccrocha brusquement en suivant Hervé des yeux. À son grand étonnement, il était sobre. Il vint vers elle et reluqua le bureau pour s'assurer qu'ils étaient seuls. Alors seulement, il la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Où étais-tu Hervé ? J'en étais rendue à me demander si je ne devais pas appeler ta femme.

— J'avais besoin de me calmer les nerfs après ma rencontre avec Solange. J'ai roulé tout l'après-midi à travers le comté...

Linda était suspendue à ses lèvres. Le cœur lui battait la chamade. Allait-il lui faire part d'une décision qu'elle ne voulait pas entendre ?

— Ça m'a fait du bien de le parcourir de long en large. J'ai compris combien j'aimais ce territoire et ses gens. J'ai compris qu'ils avaient besoin de moi, qu'ils n'auraient jamais de meilleur défenseur que moi. Si seulement le parti ne m'avait pas abandonné... La lutte s'annonce chaude. Peut-être trop...

Linda sentit un peu de pression la laisser. Elle avait misé gros, mais elle pouvait encore remporter la cagnotte. Elle savait anticiper les situations les plus difficiles et réagir avant qu'elles ne se dégradent. Il lui fallait d'urgence renouveler le courage d'Hervé.

— Bravo. Je te reconnais. Mais je devine que la rencontre avec ta femme s'est mal passée ?

— Une vraie catastrophe. Elle refuse de m'accorder son aide.

— Elle m'enrage ! Elle est toujours dans nos jambes. Tant pis. On va trouver d'autres façons de récolter des fonds. Et espérer qu'elle se casse le cou en déboulant par hasard dans l'escalier pour arrêter de nous embêter.

— Oublie ça, Linda fit-il d'un ton sec. On ne reviendra pas là-dessus.

— Je blaguais voyons, mon gros loup. Pour l'instant, ce qui compte, c'est de bien préparer la réunion de l'exécutif de ce soir.

— Puisqu'il le faut...

Son manque d'enthousiasme l'agaça. Cette fois, elle se demanda carrément si elle avait encore un avenir dans les bras d'Hervé.

Sa conversation avec l'avocat Comeau l'obsédait. Ses commanditaires auraient-ils la patience d'attendre ? Si seulement Solange...



Michel attendait bien sagement au parloir du vieux séminaire où il avait passé deux ans à étudier la théologie, convaincu qu'il avait la vocation. Rien n'y avait changé depuis cet après-midi où il avait quitté les lieux, en proie au désarroi, sa valise éraflée à la main.

La même odeur de vieille poussière et de cire à plancher flottait dans l'air chauffé par des radiateurs à la température trop élevée. Les mêmes vieilles estampes religieuses montrant la Vierge avec Jésus dans ses bras et le Christ en croix ornaient le mur d'en face. Il chercha vainement à regarder ailleurs ; il fallait toujours y revenir. Il soupira.

Le souvenir de la visite de Thomas le hantait. Il n'avait pas séjourné dans la grande maison familiale depuis des années. Il ne pouvait se cacher le fait qu'il redoutait cette perspective. De plus, cette invitation lui paraissait de plus en plus cousue de fil blanc.

« Curé... », songea-t-il. Le sobriquet était ironique dans la bouche de son meilleur ami, le seul à lui rappeler ainsi ses années de Grand Séminaire, terminées abruptement cinq ans plus tôt.

Il revoyait le prélat qui l'avait convoqué à l'évêché dans son bureau aux murs lambrissés.

— Monsieur Mathieu, j'ai le regret de vous dire que je ne vous appelle pas à la prêtrise...

Michel avait été incapable de lui soutirer une explication, même avec déférence et respect. L'attitude de l'évêque n'exprimait aucune froideur, seulement une espèce de lassitude triste. Michel se souvenait du visage au grand nez au-dessus du menton fuyant, un visage où perçait l'émotivité.

Il chassa le souvenir et poussa un soupir contenu. La blessure ne guérirait-elle donc jamais ?

À l'époque, l'amitié de Thomas lui avait été indispensable. L'ami d'enfance qui avait toujours été présent dans sa vie n'avait pas failli à l'appel. Il l'avait ramassé à la petite cuiller, avait subi ses crises émotives et l'avait écouté dans ses interminables confidences durant de nombreuses nuits.

Thomas et lui avaient fait de longues randonnées pédestres dans les montagnes qui sertissaient le lac face à la vieille résidence, pendant que le couple Simard était parti faire une croisière, dans une dernière tentative pour rapiécer leur union.

La déception de Michel avait fini par s'engluer lentement dans une sorte d'oubli fragile. L'humour de Thomas, sa constante vivacité, sa passion pour le plein air avaient beaucoup contribué à sa remise en forme. Dès lors, leur amitié ne s'était jamais démentie.

Il toussa. Sa pneumonie était-elle vaincue ? Il se sentait fragile. Il scruta les photos encadrées sur les murs. Tant de visages de jeunes hommes de son âge qui étaient devenus prêtres trente, quarante, cinquante ans plus tôt... Combien étaient demeurés fidèles à leurs vœux ? Combien étaient encore croyants ?

— Michel ? C'est bien toi ?

Son vieux professeur de droit canon, l'abbé Cloutier,

s'avançait vers lui, la main tendue. À 79 ans, il avait le geste ralenti et avait perdu du poids ; son costume flottait sur lui. Il ne portait pas de col romain, mais une croix en épinglette était logée dans la boutonnière du revers de son veston. Son visage dénotait toujours le goût pour l'activité cérébrale qui l'habitait lorsqu'il enseignait.

— C'est bien moi, mon père. Je suis en congé forcé et j'ai pensé qu'il serait agréable de renouer avec des gens que j'ai appréciés jadis. Je ne vous dérange pas ?

— Non bien sûr ! J'ai tout mon temps. On m'a mis à la retraite, tu sais. Mais allons au jardin. Nous y serons plus à l'aise pour parler. C'est un des seuls havres de paix qui existent encore dans cette ville bruyante. Peut-être parce que les développeurs de projets de condos ignorent son existence. Tu m'attends deux minutes ? Je vais aller passer un manteau et mettre mon béret. À mon âge, il faut prendre plus de précautions qu'il n'en faut si l'on veut survivre...



Les pas de Michel et de son ancien professeur crépitaient sur la neige gelée du sentier tortueux entre les grands érables squelettiques et les massifs d'hortensias fanés.

Le religieux marchait à pas lents, les mains croisées derrière le dos, le regard toujours en mouvement, comme s'il découvrait cet univers pour la première fois.

— Vous vous souvenez de mon ami Thomas Simard, celui qui venait me voir durant mes années d'études ici ?

— Le fils du député Simard ?

— Celui-là même.

— Je me souviens d'un jeune homme bavard, un peu énervé et qui t'appelait « curé ».

— Décidément, votre mémoire vous vaut 10 sur 10. Il est venu me trouver l'autre jour chez moi pour me demander d'aller passer une fin de semaine à la demeure de ses parents. Sa mère est paraplégique depuis qu'elle a été impliquée dans un accident de la route une nuit, il y a huit ou neuf ans. Sa voiture avait été heurtée par un camion après avoir dérapé à la suite d'une queue-de-poisson que lui avait faite un autre conducteur.

— On en avait beaucoup parlé à l'époque, n'est-ce pas ?

— On n'a jamais retrouvé la voiture fautive. On a soupçonné que le conducteur était ivre et qu'il s'était bien gardé de se dénoncer. Depuis, les choses ne sont plus les mêmes entre ses parents. Récemment, ça s'est détérioré encore plus.

— Et qu'est-ce que ton ami attend de toi ?

— J'étais un intime de la famille, durant ma jeunesse. Je passais des semaines chez eux parfois. Ses parents me traitaient comme un de leurs enfants. J'ai des souvenirs très vifs de cette époque de ma vie. Mais...

— Mais ?

— Mais je ne suis pas convaincu d'être à l'aise dans ce rôle de tampon qu'il veut me faire jouer. Thomas a des comptes à régler avec son père. Il croit que je pourrai empêcher que les échanges ne s'enveniment au moment où M. Simard doit annoncer sa décision de poursuivre ou non sa carrière politique.

— Et toi qu'en penses-tu ?

— Eh bien... Je crois qu'il n'est pas souhaitable de remuer les cendres du passé.

— Je croyais qu'il te demandait d'éteindre les tisons du présent.

Michel grimaça.

— Oui, oui... Sans doute. Mais, dans ce cas-ci, je crains que le passé et le présent ne soient intimement liés. Toute vérité ne mérite peut-être pas d'être sue.

Son vieux professeur ne répondit pas immédiatement. Il humait l'air froid de l'hiver naissant, scrutait le ciel où de fréquents passages nuageux devant le soleil provoquaient de constants jeux d'ombres et de lumière sur la mince couche de neige.

Michel avait calqué son rythme sur le sien et marchait à pas lents. Il redouta d'avoir pris la mauvaise décision en venant solliciter une opinion qui tardait à venir.

L'abbé Cloutier, l'air préoccupé, se mit à monologuer.

— Il y a toujours un moment dans la vie de chaque individu où il doit choisir entre le passé et le présent, Michel. Peut-être es-tu l'instrument de ce choix pour Thomas et ses parents. Il n'existe pas de bande vidéo de sa vie que l'on puisse effacer à sa guise. Les gestes que nous posons demeurent imprimés à jamais dans notre mémoire. Ton ami essaie d'infléchir le cours des choses, de se libérer des étangs boueux de sa mémoire où se sont logés ses souvenirs les plus tristes.

Michel se figeait sans le vouloir. Il était venu pour ventiler le malaise qui flottait dans sa mémoire à la pensée de retourner dans cette maison. Il avait peut-être exagéré en estimant que l'invitation de Thomas cachait un autre motif.

Soudain, il prit conscience que le prêtre le regardait droit dans les yeux, sans mot dire. Son visage exprimait une grande perplexité teintée de peur.

— Michel, je ne suis pas sûr que tu m'aies compris. La charité ne consiste pas toujours à se sacrifier pour les autres, mais à leur permettre de progresser dans des circonstances difficiles !

— Même à ses propres dépens ?

Le vieux professeur ne sourcilla pas, mais lui rendit un regard interrogateur.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il existe un danger pour toi ?

— Je ne suis pas sûr de vouloir retourner dans cette famille. J'ai comme un pressentiment...

— Qu'est-ce que tu crains ?

— Depuis la visite de Thomas, j'ai fait des cauchemars où je me voyais en train de mourir...

— Certains médicaments ont ce genre d'effets... Tu prends des antidépresseurs ?

— Ou... Oui... Mon travail devant les caméras me pèse de plus en plus. La fatigue me plonge dans l'angoisse. J'ai peur de la mort...

— De mourir ?

— Non, de la mort. De ce qu'elle signifie. Je me vois mourir et j'angoisse de ne pas savoir pourquoi.

— Quelle question ! La foi n'est pas un barrage contre les assauts de l'angoisse, mon cher Michel. Mais lorsque je considère les 850 millions d'années d'évolution qui ont précédé le perfectionnement de l'être humain, je me dis qu'il y a un sens à tout cela. Tout simplement parce qu'il y a eu tellement de génies qui ont fait progresser l'humanité. C'est la même chose pour chacun de nous. Chaque vie a un sens...

— Un sens même pour la personne qui tue, qui détruit, qui maltraite, qui fait du tort aux autres ?

— Mon Dieu, qu'est-ce qui peut bien t'habiter Michel ?

— Avez-vous peur vous aussi de mourir ?

— Oui. Ça te surprend un prêtre qui a peur de mourir ? Et pourtant, c'est le lot de chacun de nous. Mais je crois que tout ça a un sens, Michel. Même l'imbécillité incommensurable du genre humain.

— Je me dis parfois qu'il vaudrait mieux détruire certains éléments de ce genre humain qui empêchent les autres de progresser vers la lumière, vers la paix... Je me dis qu'il faut à tout le moins mettre un terme aux liens qui n'ont plus de véritable signification...

— Est-ce de ton ami dont tu parles ?

— Je crois... Non... Je ne sais plus... De moi aussi sans doute... Et d'autres gens...

— Ces gens que tu vas côtoyer en fin de semaine ?

— Peut-être...

— Tu m'inquiètes Michel, mais peut-être es-tu sur le point de trouver les réponses à ce qui te trouble.

— C'est Thomas qui cherche des réponses... Moi, j'ai chassé de mon souvenir toutes les questions auxquelles je ne pouvais pas répondre.

— Vraiment ?

— Comment pourrais-je vous le cacher ? Il y a en effet des souvenirs qui sont plus difficiles à éliminer. Mais je ne suis pas prêt à vous en parler. Une autre fois peut-être. Excusez-moi, je dois me sauver...

Le prêtre regarda longtemps la porte du parloir qui s'était refermée sur Michel. Il s'en voulait de n'avoir pas su trouver les mots qui auraient pu apaiser son esprit troublé.

Il alla s'agenouiller à la chapelle qui sentait l'encens fade et le camphre qui soulage les vieux prêtres arthritiques. Il ploya le torse et tenta de réciter une prière muette. Mais la conviction lui manquait. Il avait le sentiment que Michel n'avait rien oublié de ce qui avait motivé une telle angoisse chez lui, quoi qu'il prétende...

Il eut peur pour lui...

7

Vicky avait hésité avant d'accepter de se lancer dans une nouvelle mise en scène avec lui. Surtout à quelques jours à peine après la dernière thérapie.

Non par crainte. Elle avait déjà eu affaire à des clients pas commodes, des pervers de tout acabit, des dépressifs collants qui cherchaient trop de chaleur humaine, quelques névrosées qui l'avaient payée cher pour « essayer ça » avec une autre femme sans risque d'être dénoncées...

Mais elle avait souvenir de ce qu'elle avait aperçu sur le sol, la veille dans le parc de stationnement, et une autre séance de sado-masochisme avec lui ne lui semblait pas la meilleure façon de payer ses études. Si jamais il pétait les plombs ? Pourrait-elle avoir le dessus sur lui, surtout dans un entrepôt abandonné ? La vraie vie n'avait rien à voir avec une dramatique de la télé américaine.

Ce client-ci n'était pas comme les autres. Il respectait un scénario bien à lui enfoui au plus profond de sa pensée. Elle comprenait qu'elle ne jouait qu'un rôle de soutien.

Il l'avait appelée pour l'avertir de préparer leur décor dans l'entrepôt où ils s'étaient retrouvés une dizaine de fois déjà.

Certains éléments des rencontres précédentes seraient au programme : la table, les chandelles, le magnétocassette qui jouerait une fois de plus *Parlez-moi d'amour...* Mais cette fois,

il lui demanda d'apporter une couverture supplémentaire et un oreiller.

Peu de choses en somme puisque l'armoire dissimulée dans un recoin de l'édifice renfermait sous enveloppes de plastique tout le matériel nécessaire à ses clients spéciaux.

Cette fois, son manque d'enthousiasme avait sûrement été perceptible dans sa voix. Il avait aussitôt ajouté une prime de 100 \$ au tarif déjà négocié. Puis, une autre de 100 \$ en percevant de nouveau l'hésitation dans sa voix. Elle avait fini par céder. Elle ferait plus d'argent en une heure que durant une journée normale de travail...

Dans l'usine désaffectée depuis des décennies, les seuls autres locataires étaient quelques pigeons voletant parfois d'une solive à l'autre avant de s'élancer dehors à travers un carreau brisé.

À 14 h 15, devant la porte de l'armoire, Vicky était songeuse. Il y avait une toute petite griffure sur la serrure. L'avait-elle faite à sa précédente visite ? Elle n'arrivait pas à s'en rappeler. Elle ouvrit la porte sans s'inquiéter autrement pour revêtir sa jupe en similicuir sur son collant vert fluo. Elle vérifia son maquillage à l'aide d'un petit miroir de sac à main.

Elle remplaça sous sa perruque blonde une petite mèche brune rebelle. Son maquillage n'avait rien de vulgaire. C'était celui d'une vendeuse au comptoir des produits de maquillages dans une pharmacie. Il lui donnait l'allure d'une jeune fille de bonne famille fringuée de façon provocante pour se faire remarquer à un spectacle rock. Elle appliquait une légère couche de rouge à lèvres violet quand elle entendit frapper à la porte basse. Elle reconnut le code convenu.

En passant près de la table, elle eut l'impression que quelque chose n'était plus pareil. Elle s'immobilisa. La table avait été légèrement déplacée. Des traces étaient visibles sur le ciment poussiéreux. Son sanctuaire était-il utilisé par quelqu'un d'autre ?

On frappa de nouveau à la porte. Elle alla tirer le loquet sans réfléchir plus longuement à la question.

Il affichait le même air gêné que lors de leurs précédentes sessions. Il murmura un faible « Bonjour » du bout des lèvres et lui mit dans la main une liasse de billets. Elle s'écarta pour le laisser entrer, referma la porte et tourna la clé à double tour derrière lui.

Il s'avança jusqu'à la table et fit rapidement le tour du décor des yeux. Les flammes des lampions papillotaient. Le radiateur à gaz chauffait les abords de la table. Tout semblait lui convenir. Il mit la main sur les couvertures repliées pour en apprécier l'épaisseur.

Vicky lui dit sur un ton neutre :

— Vous n'auriez pas préféré un matelas ?

— Non !! cria-t-il avant de poursuivre sur un ton plus calme : No-on... Il faut que ça ait l'air d'un lit de camp.

Il n'en avait jamais dit aussi long depuis leur premier rendez-vous.

— Bon. Et cette fois, qu'est-ce que ce sera ?

— Mettez le magnétophone en marche, s'il vous plaît...

Elle hocha la tête et enfonça le dispositif à bascule. La reproduction de la vieille chanson donnait à Lucienne Boyer une voix chevrotante et séductrice tout à la fois dans l'immense hangar.

Lui tournant le dos, il commença à retirer ses vêtements en lui disant :

— S'il vous plaît, retirez aussi les vôtres... Je voudrais... Je voudrais vous... Enfin, vous comprenez ?

Interloquée, Vicky murmura :

— Vous voulez faire l'amour avec moi cette fois ?

— Oui... Si vous acceptez...

— Vous me payez, je ne vois pas pourquoi je manquerais à mes obligations. Mais pas de... d'excentricités. Compris ?

— Non. Il n'est pas question de rien de dangereux, je vous le jure. J'ai juste envie de vous tenir contre moi.

— Entendu...

Vicky retira sa jupe, ses bottes de cuir noir, son collant et sa fine culotte en dentelle transparente qui masquait à peine la tache sombre de sa toison pubienne. Une fois étendue sur le grabat, elle lui dit :

— Je garde mon chandail... J'ai un peu froid...

Il vint vers elle entièrement nu et s'étendit maladroitement sur la table recouverte. Il cacha son visage dans le creux de l'épaule gauche de la jeune femme et huma le parfum de fleurs des champs mêlé à une faible odeur de sueur.

Vicky comprit qu'il était trop timide pour faire montre d'initiative. De la main droite, elle enfila un condom sur son pénis en érection et le guida vers son vagin. Elle perçut l'érection qui se concrétisait. Elle le sentit la pénétrer avec hésitation. Un léger frémissement parcourut la peau du dos du client.

— Ah non, pensa-t-elle. Pas un autre !

Il s'était à peine agité quelques secondes avant de pousser un gémissement respectueux. Il se leva presque aussitôt pour fourrager sous la table où il avait laissé tomber ses vêtements. Il se remit debout en tenant un journal ouvert qu'il fixa d'un œil dur avant de le lancer plus loin, en faisant virevolter des pages dans toutes les directions.

Vicky se souleva sur le coude droit, cherchant de la main gauche les sous-vêtements qu'elle avait abandonnés sur le lit. Elle trouva sa culotte et s'apprêta à l'enfiler.

— Non !

La voix forte la saisit, bien qu'elle n'exprimât aucune colère. Seulement une grande détresse. Il ajouta aussitôt, en guise d'excuse :

— Je n'ai pas fini...

Vicky s'allongea sur le grabat, imaginant qu'il allait tenter de renouveler l'exploit dans une autre position.

Mais il s'agenouilla alors sur le ciment froid ; ses mains se crispèrent sur le bord de la table. Il se mit à sangloter sans retenue avant de se cacher le visage dans les couvertures.

La chanson parvenait à son terme dans le magnétophone. On entendit Lucienne Boyer bêler doucement :

— Je vous ai-ai-ai-meeee.

Le claquement caractéristique de la fin de la bobine retentit dans le silence de la cathédrale glauque.

Ce fut le signal. Il sortit de sa prostration et, comme s'il prenait tout à coup conscience de la situation ridicule qui était la sienne, il se mit à cueillir ses vêtements à toute vitesse et à les enfiler en sautillant sur place.

Vicky finit de se rhabiller et s'approcha de lui pour le toucher à l'épaule. Sans l'attendre, il courut vers la porte qu'il tenta en vain d'ouvrir.

Il se tourna vers elle tandis qu'elle fourrageait dans son sac à main.

— Vite, s'il vous plaît, dit-il sur un ton qui exprimait toute la détresse du monde. Excusez-moi, j'aurais tant voulu être capable... être à la hauteur... Être... adéquat... C'était important pour moi... J'avais tout préparé dans ma tête. Je ne vous voulais pas de mal, mais je croyais que... que vous pourriez me faire oublier quelqu'un... C'était tellement important...

Vicky s'approcha et tourna la clé dans la serrure avant de pousser la porte en métal. L'air froid s'engouffra aussitôt.

— Ce n'est pas grave, voyons...

Il la regarda avec des yeux hagards, noyés dans les larmes et sortit en trébuchant. Il s'écroula sur le sol graveleux jonché de mauvaises herbes qui perçaient à travers la mince couche de neige. Il se remit sur pied, se tourna dans sa direction et cria :

— Oui, c'est grave...

Puis, il s'enfuit à la course sur la voie de chemin de fer aux rails rouillés encore cloués aux dormants rongés par la pourriture.

Vicky claqua la porte pour ne plus voir le triste spectacle.

Vivement que vienne la fin de ses cours. Elle n'avait plus le goût de jouer à la petite sœur des pauvres.

En revenant vers la table pour ramasser son matériel, elle aperçut les pages du journal qui traînaient sur le ciment poussiéreux. Qu'est-ce qui avait bien pu l'affecter à ce point dans ces pages ?

Elle se mit à rassembler la dizaine de feuillets qui jonchaient le sol et les remit dans l'ordre avant de les ajouter au reste du journal qu'elle déposa sur le lit. Elle les tourna une à une, à la recherche d'un texte ou d'une photo en rapport avec son client.

Un entrefilet dans une chronique politique attira son attention. Le court paragraphe parlait de la rumeur à l'effet que le député Hervé Simard annoncerait dans sa conférence de presse de samedi son intention d'être candidat indépendant dans son comté. Il pourrait également en profiter pour faire des révélations au sujet de son congédiement par le parti au pouvoir. Une photo accompagnait l'articulet, une photo de famille sans doute prise deux ou trois ans plus tôt où l'on apercevait le député, son épouse en fauteuil roulant, sa fille et son fils.

Vicky resta bouche bée. Un courant d'air la fit frissonner. Le fils était le client qui venait de fuir l'entrepôt.

Une idée germait dans sa tête : pourrait-elle tirer de cette famille une inspiration pour le travail sur Gide qu'elle devait remettre prochainement ? « Familles ! je vous hais ! Foyers clos ; portes refermées... »

La phrase trottnait comme une souris dans sa mémoire.

Avant toutes choses, il lui fallait tout ranger et quitter cet endroit pour réfléchir calmement.



À Saint-Alphonse-Rodriguez, Gisèle Marcotte remit sa monnaie au dernier client et l'accompagna à la porte de sa boutique. Elle retourna l'écriteau accroché à une ventouse dans la vitre de la porte d'entrée. Le mot « Fermé » était désormais visible de l'extérieur.

Elle consulta sa montre.

— Déjà quatre heures ? Mon doux que le temps passe vite à la fin de l'automne.

Elle poussa le verrou dans le loquet. Puis, elle sortit un trousseau de clés de la poche de son long tablier blanc, en choisit une qu'elle tourna dans la serrure.

Elle scruta la rue. Les nuages avaient gagné presque tout le ciel au-dessus des toits des boutiques. Le front froid faisait lever le vent. Quelques papiers d'emballage dansaient devant sa porte dans la neige malaxée par les bottes des passants. Elle soupira : la poubelle montée sur un support en métal à la devanture de son commerce était encore trop souvent négligée par les clients. Il lui faudrait nettoyer la devanture si elle voulait s'éviter une nouvelle remontrance du conseil municipal. Forte de son statut d'échevin, la Pouliot se ferait une joie de la décrire comme un « désastre pour l'environnement ».

Passée la saison touristique estivale, les affaires tournaient très souvent au ralenti. Elle soupira. Il lui fallait se mettre à la tâche.

Annie Simard lui avait commandé au début de la semaine un repas pour six à huit personnes, à servir à 19 h 30 samedi. Elle avait amplement le temps de préparer ses spécialités maison, mais comme elle aimait travailler dans le calme et en prenant bien son temps, elle se dit qu'elle élaborerait le menu aujourd'hui même et commencerait à cuisiner, dès qu'elle

aurait bu un thé vert pour se revitaliser un peu.

Elle eut à peine le temps de mettre l'eau à bouillir que la sonnerie du téléphone grelotta.

— La Perdriole, bonjour.

Une voix claire et enjouée retentit dans l'acoustique :

— Allo, maman, c'est moi !

— Marie-Andrée ? Quelle belle surprise ! Comment vas-tu ? C'est gentil de m'appeler.

— Et toi ? Comment vont les affaires ?

Gisèle se mordit les lèvres et lui dit :

— Assez bien. J'ai justement un gros repas à préparer... Sans compter les hors d'œuvre... C'est pour la famille Simard.

— Celle du député ?

— En plein ça.

— Mais il ne vient pas de démissionner lui ?

— Oui, mais la rumeur veut qu'il se représente comme indépendant. On ne parle que de ça dans la ville. J'ai l'impression qu'ils veulent fêter sa décision avec un repas en famille.

— Et moi qui voulais te demander si ça te ferait plaisir que j'aille passer la fin de semaine à la maison ?

— Pour vrai ? Tu sais à quel point tu me manques, ma chouette.

— C'est vrai que je pourrais te donner un coup de main. Comme ça, ça ira plus vite et l'on aura plus de temps ensemble.

— Eh que t'es fine, ma belle. Ça fait depuis l'Action de Grâce que tu n'es pas venue faire ton tour...

— Je sais maman. Je travaille trop. Tu me le dis tout le temps. Mais je commence à t'écouter. Tu vois, je m'accorde une longue fin de semaine rien que pour être avec toi. Bon il faut que j'y aille. On m'attend. Je vais arriver en soirée vendredi. Ça te va ?

— Bien sûr, mon chou. Le souper va être prêt.

— Tu ne trouves pas que tu en as assez à faire sans préparer

un repas pour ta fille ? Tu ne changeras jamais. Je t’embrasse, maman.

— Sois prudente sur la route. On annonce du mauvais temps.

— T’en fais pas avec ça. Je ne fais jamais de folies au volant. Bye !

— Je t’embrasse ma belle.

Madame Marcotte raccrocha. Depuis la mort de son mari, trois ans plus tôt, sa fille unique représentait la seule personne importante dans sa vie. Elle l’adorait et aurait souhaité avoir plus souvent de ses nouvelles. Dommage que Marie-Andrée ait décidé de demeurer à Montréal pour y travailler, lorsqu’elle avait décidé de venir s’établir dans cette petite ville pour y ouvrir sa boutique de traiteur.

Sa fille avait du talent pour créer de véritables merveilles pour le palais des clients les plus exigeants ; sa mère ne renonçait pas à la convaincre de reprendre du service dans sa petite entreprise familiale. À deux, elles pourraient avoir une vie si agréable. Il est vrai que la vie à la campagne n’avait pas toujours suffisamment d’attrait pour une jeune femme qui adorait l’activité bruyante de la métropole...

Mais elle se ressaisit vite. Sa Marie-Andrée ne semblait pas vouloir se marier de sitôt. Elle trouverait peut-être un emploi dans la région, tout en l’aidant dans son commerce...

L’eau avait bouilli et était maintenant à la bonne température. Elle ébouillanta la théière pour la chauffer, rejeta l’eau dans l’évier, déposa l’infuseur dans la théière qu’elle remplit à moitié d’eau avant de la déposer sur la table de cuisine, près de sa tasse préférée. Elle mit en marche la petite minuterie à quatre minutes.

Elle sintonisa une station de radio régionale et se prit à feuilleter un catalogue de semences biologiques.

Elle rêvait d’agrandir son potager au printemps prochain et de ne cultiver que des légumes biologiques pour ses plats.

Pourvu que ses revenus augmentent. Elle se laissa le temps de rêver quelques secondes...

À quoi bon jouer à Perrette et le pot au lait. Elle avait déjà de la difficulté à faire face aux taxes, à l'hypothèque... Et la Pouliot, échevin de son quartier au conseil municipal, ne se gênait pas pour médire dans son dos et détourner sa clientèle en rapportant des faussetés. Heureusement que les villégiateurs et les skieurs se fichaient bien des ragots de la Pouliot.

Le cœur gonflé, elle poussa un long soupir et s'efforça de lire la description des avantages d'un plant de kale en sirotant son thé.

8

La pendulette sur la table de chevet affichait 22 h 07. Appuyée au dossier de son fauteuil roulant, Solange lisait à la lumière d'une lampe à abat-jour un document posé sur un appuie-livres couché sur ses genoux. Elle occupait ses deux bras à faire une gymnastique machinale à l'aide de deux petits haltères en métal gainé de plastique gris.

Un léger frisson la saisit. Elle étira le bras et agrippa le châle de laine qu'Annie avait laissé à sa portée sur le lit. Sans difficulté apparente, elle s'en entoura les épaules et frémit de plaisir. La vie ne lui réservait plus désormais que des sensations bien innocentes, mais elle savait en apprécier la valeur.

À l'abri des regards, Solange se révélait une femme beaucoup plus énergique et forte qu'elle ne le laissait voir à son entourage. Son égoïsme foncier lui dictait cette conduite publique de souffreteuse qui lui assurait l'attention immédiate de ses proches ; elle pouvait ainsi les dominer en douceur. Annie lui avait suggéré à maintes reprises de se procurer un fauteuil roulant motorisé qui lui aurait valu une plus grande liberté de mouvement. Sur un ton sec, elle avait toujours refusé, sans explication ; avoir quelqu'un à son service pour la conduire où elle voulait répondait à ses goûts de manipulatrice.

Secrètement, il lui arrivait, comme maintenant, de regretter le choix de ce rôle de mégère qu'elle n'abandonnait que dans

l'intimité de sa chambre. Elle se secoua ; inutile de sombrer dans l'auto-flagellation !

Elle entrouvrit le tiroir de la table de chevet pour y déposer les haltères et en sortir des exercices à ressort. Chaque fois qu'elle lisait, elle aimait raffermir ses avant-bras et ses mains à l'insu d'Annie. Juliette lui avait fourni les haltères et les exercices de même qu'un programme d'exercices destinés aux handicapés. Solange entretenait ainsi l'illusion qu'elle faisait échec au dépérissement de son corps.

Elle reprit la lecture du document que son avocat lui avait fait parvenir par messagerie. Un sourire cynique se dessina sur ses lèvres.

Elle relut la note sur papier jaune que l'homme de loi avait cru bon de coller au texte: « Permettez-moi de vous féliciter des dispositions que vous m'avez demandé d'ajouter à votre demande de divorce. Il est important pour une personne dans votre condition de s'assurer que l'autre partie ne pourra pas contester certains faits. J'aurais souhaité m'entretenir avec vous de vive voix, mais des questions d'ordre politique me réclament ces jours-ci. Je vous prierais, si le contenu des documents vous convenait, de les signer et de me les retourner dans les plus brefs délais. Bien à vous, Me Guy Comeau. »

— Ce cher maître Comeau, pensa-t-elle. Toujours aussi prudent. Peut-être devrais-je aller le consulter à son bureau plutôt que de communiquer avec lui par messagerie. Il y a longtemps que je suis allée à Montréal. Je pourrais en profiter pour magasiner avec Annie. La pauvre a bien besoin de nouveaux vêtements. Toujours attifée comme la chienne à Jacques. Elle ne fait rien pour attirer le regard.

La vibration de son téléphone cellulaire lui donna la sensation d'un gros insecte frétilant dans la poche de sa robe de chambre. Elle prit le temps de dissimuler le testament sous son châle avant de répondre.

— Oui, Monsieur le Premier ministre.

— Vous saviez que c'était moi ?

— Il n'y a que vous pour m'appeler à cette heure.

— Il est vrai qu'il est tard. Je devrais peut-être vous appeler demain matin ?

— Allons donc, cher monsieur, mentit-elle, pour une handicapée qui ne s'endort qu'aux petites heures du matin, les fins de soirée représentent le temps idéal pour s'entretenir au téléphone.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps. Mon chef de cabinet m'avise à l'instant que la réunion de l'exécutif vient de prendre fin au bureau de comté d'Hervé. Les membres ont voté à six contre trois en faveur d'un appui à sa campagne de candidat indépendant. J'ai bien peur que votre décision de ne plus l'appuyer financièrement n'ait pas suffi à le décourager. C'est très décevant.

Solange grimaça. Elle n'était pas habituée aux insinuations d'échec.

— Ne jetez pas l'éponge trop vite Monsieur le Premier ministre. Il me reste encore une carte d'atout imparable à jouer. Je ne vous dirai qu'un mot : chantage. Si ses incartades avec Mlle Falardeau devaient être révélées à la presse...

— Ah... L'idée n'est pas mauvaise. Et son adjointe ne se doute toujours pas de votre lien avec Me Comeau ? Bravo. Vous êtes une femme pleine de ressources. Vous n'avez jamais songé à faire de la politique ?

— Vous me flattez, mais non merci ! Je n'ai pas la santé pour m'occuper de la misère des autres.

— Vous êtes une femme de l'ombre.

— J'aime le rôle de conseillère que mon handicap me permet de jouer.

— Je sais que vos moyens physiques vous empêchent de jouer pleinement celui que je vous demande de jouer, chère

Solange. Mais permettez-moi d'insister : pourriez-vous tenter de nouveau de le convaincre de ne pas se couvrir de ridicule ? Vous savez comme nous avons confiance en vous...

L'homme politique exerçait une pression sans équivoque. L'idée de lui avouer qu'elle croyait la partie perdue l'effleura. Elle décida de jouer de prudence.

— Je sais que je vous dois beaucoup, monsieur.

— Mais nous vous devons beaucoup, madame. Vos conseils sur nos campagnes publicitaires sont fort appréciés, croyez-moi. Il n'y a pas une agence à Montréal ou à Québec qui hésiterait à vous engager sur-le-champ.

— Votre confiance est appréciée Monsieur le Premier ministre.

— Allons, je vous rends votre liberté pour ce soir. Mais, s'il vous plaît, faites un nouvel effort. Nous souhaitons vivement que votre mari revienne à la raison. Je vous tiendrai au courant de la suite des événements dans quelques jours.

— De mon côté, je vais réfléchir encore un peu avant d'abattre ma dernière carte d'atout, celle qui me fera remporter la partie. Il se croit assez fort avec une reine, mais moi j'ai l'as.

— Vous avez toujours su manœuvrer avec finesse. Je vous en sais gré. Bonne nuit madame ma conseillère.

— Bonne nuit monsieur mon Premier ministre.

Solange poussa le bouton d'interruption et garda l'appareil dans sa main.

La conversation l'inquiétait. Les remontrances voilées du P.M. avaient presque le ton d'une menace. Comme s'il s'apprêtait à la reléguer aux oubliettes et à la priver de son revenu d'appoint. Que se passait-il donc ?

Était-elle allée trop loin en se liguant avec la direction du parti contre son propre mari ? Pour la première fois depuis son accident, elle se demanda non sans appréhension si Hervé ne représenterait pas un danger pour elle, s'il apprenait qu'elle

avait manigancé contre lui. Sa réaction brutale le jour de son retour de Québec l'avait sidérée. Elle n'avait jamais anticipé qu'il lèverait la main sur elle. Pourtant le souvenir de cette main qui l'avait agrippée à la gorge la faisait encore frissonner...

Et si les difficultés qui s'accumuleraient désormais sur le chemin de son mari lui faisaient perdre le nord ? Nul ne pouvait dire jusqu'à quelle extrémité il était susceptible d'aller.

Craintive tout à coup, elle fit avancer prestement son fauteuil roulant jusqu'à la porte et se rassura : elle était bien fermée à clé. Elle retira la clé de la serrure et l'apporta à la table de chevet. Annie avait un double qu'elle pourrait utiliser pour pénétrer dans sa chambre demain matin.

Elle éteignit la lumière et vint se placer près de la fenêtre, face à la nuit qui donnait aux arbres de la forêt un étrange effet de barreaux de cellule. Elle frissonna. Pour la première fois de sa vie, elle se demanda si la domination qu'elle exerçait sur son entourage n'avait pas commencé à s'effriter...



Hervé et Linda avaient garé leurs voitures sur l'étroite route de gravier à une centaine de mètres de l'entrée de la maison des Simard, devant la propriété voisine.

Linda avait rejoint son amant dans sa voiture pour y faire le bilan de la réunion mouvementée de l'exécutif.

— À l'heure qu'il est, la Pouliot a dû renseigner le bureau du P.M., dit Hervé avec un soupir las.

— Ne me dis pas que tu es surpris de l'appui qu'elle a reçu des deux autres gnochons ?

— Oui et non. Oui, parce que je connais Gatien Lambert et Hubert Pomerleau depuis au moins 12 ans et qu'ils m'ont toujours été fidèles. Non, parce que les deux sont membres

d'une secte religieuse d'extrême droite depuis quatre ans maintenant et qu'ils ont porté un jugement moral. Nous faisons jaser, tu le sais bien.

— On a quand même remporté la première manche.

— Peut-être. Les meilleurs éléments sont encore avec nous. Heureusement que tu as pensé à leur faire signer immédiatement une lettre de démission collective...

— Je ne les lâcherai pas. Ils sont convoqués à ta conférence de presse de samedi. Il faut qu'ils soient vus en ta compagnie pour que la population comprenne que tu as fait le ménage et que seuls les bons éléments ont été conservés.

— Mais ça ne sera pas facile de ramasser des contributions... Les candidats indépendants ont rarement la faveur de l'électorat.

Linda grogna.

— Si seulement ton avare de femme mourait ; tu hériterais de sa fortune...

Hervé haussa le ton.

— Ça suffit Linda ! Tu me mets trop de pression. De toute façon, je n'hériterais de rien ! Pas un sou !

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'elle a consulté Me Comeau, un confrère de classe que j'ai sauvé de la radiation jadis. Une affaire de détournement de fonds. La pire cause de ma carrière si tu veux mon avis. J'ai sauvé un coupable. C'est un avocat très près du Premier ministre. Et si Solange a communiqué avec lui, c'est qu'elle prépare un coup. J'en conclus que ça me touche directement. Nos relations ne sont pas très amicales, comme tu le sais.

Linda tremblait sous le choc. Avait-elle vraiment entendu le nom de Comeau ? Elle se crispa d'inquiétude. La coïncidence était trop forte.

— Comeau tu dis ? Me Guy Comeau ?

— Oui. Tu le connais ?

— Le nom me dit quelque chose, c'est tout. J'ai dû le voir dans un journal... Non, plutôt dans un bulletin du parti que tu as reçu, il y a quelques semaines.

— C'est fort possible. Il est très proche du P.M. et il dirige l'une des plus importantes études d'avocats de Montréal.

— Qui t'a renseigné au sujet de ta femme et lui ?

— Annie. Elle a surpris un bout de conversation en entrant dans la chambre. Depuis, Solange ferme sa porte à clé.

— Quelle plaie cette gribiche !

— Linda, tout de même !

— Ben quoi ? Manigancer dans le dos de son propre mari ! Tu trouves qu'il y a de quoi se réjouir ? T'es donc mou parfois, Hervé.

— S'il te plaît mon minou, arrête de te mettre en colère, ça ne servira à rien.

— J'espérais que tu pourrais la faire changer d'idée, la convaincre de t'apporter une aide financière. Avec tout l'argent qu'elle a... Maintenant, il va falloir chercher ailleurs. À moins que...

— À moins que quoi...

— À moins que je me serve de Thomas...

— Je croyais que Thomas et toi...

— On n'a pas vraiment « cassé ». On se voit moins. C'est une autre paire de manches.

— Je n'ai jamais aimé ton plan, Linda. Séduire mon fils pour qu'il convainque sa mère de me sortir du trou... Il y a des fois où tu me fais peur. Tu es tellement maniganceuse.

— La politique n'est pas une partie de petites quilles pour le troisième âge, Hervé. Laisse-moi réfléchir à tout ça. J'ai déjà loué un local dans la grand-rue et fait brancher le téléphone... Dès qu'on sera assuré de l'appui des autres députés qui t'appuient au caucus, on va faire enregistrer le nom de notre

mouvement... Tiens, c'est un bon nom ça. « Le mouvement »...
Il nous reste à trouver de qui et de quoi...

Pendant qu'elle parlait en fixant la silhouette de la grande maison voisine à déclins de bois peint, éclairée de projecteurs dissimulés sur le parterre, Hervé observait le profil droit de sa maîtresse, un profil de conquérant dont les traits fins paraissaient ciselés. Qu'est-ce qui avait bien pu attirer cette jeune femme décidée à régner à ses côtés sur un comté rural comme le leur ?

Il eut envie d'elle et tenta de lui signifier en lui caressant la joue.

Linda le regarda, étonnée, comme si elle sortait d'une profonde réflexion.

— Va te reposer mon gros loup. Les jours à venir vont nous tenir occupés. Surtout que ta conférence de presse va être exigeante.

— Tu ne crois pas qu'on va trop vite...

— On n'aurait pas pu choisir un meilleur temps. Nos ennemis ne pourront pas répondre à ta déclaration avant lundi. Allez, va faire dodo, on aura toujours l'occasion de s'amuser.

— Annie a invité Thomas et son ami d'enfance Michel pour la fin de semaine. Tu veux venir aussi ?

— Franchement !!! Tu crois qu'il n'y a rien qui me ferait plus plaisir que de me faire abîmer d'insultes par ta femme ? On oublie ça, d'accord ?

Linda l'embrassa goulûment et sortit de l'auto en lui faisant un clin d'œil appuyé.

Pour la première fois depuis sa rencontre funeste avec le chef de cabinet du Premier ministre, Hervé ressentit un certain dégoût pour toute cette activité fébrile. La fatigue accumulée lui tenait les épaules dans une prise de l'ours implacable. Combien d'années encore pourrait-il supporter ces tensions ? Et sa femme ?

Il poussa un petit soupir déçu et mit sa voiture en marche. En entrant dans l'étroit chemin au bout duquel se détachait la silhouette de leur demeure, il nota l'absence de lumière à la fenêtre de la chambre de Solange. Elle avait dû s'abrutir de somnifères encore une fois.

Mais dans la chambre, Solange ne dormait pas. Dissimulée derrière un rideau de dentelle dans son fauteuil roulant poussé près de la fenêtre, elle distingua au loin les phares de la voiture de Linda qui s'éloignait sur la route après avoir fait rapidement demi-tour. Quelques secondes plus tard, la voiture de son mari parvint lentement à la hauteur de la maison puis s'immobilisa.

Solange n'avait jamais ressenti avec autant d'acuité le sentiment d'inutilité qui l'assaillait.

Son handicap avait été à l'origine de son comportement de « pion de l'ombre » sur l'échiquier du parti. Elle pouvait même se glorifier d'avoir apporté une contribution non négligeable à la conception de meilleurs slogans, d'affiches percutantes, de messages télévisés aussi durs qu'efficaces. Et maintenant, on lui laissait entendre qu'elle n'était pas si nécessaire qu'elle l'avait cru.

La porte de côté s'ouvrit et se referma. Hervé avait le pas fatigué en se dirigeant vers son bureau.

Elle fit pivoter son fauteuil roulant et le ramena jusqu'au lit. Elle alluma une veilleuse et relut lentement le projet de demande de divorce que lui avait expédié Me Comeau. Elle signa les documents qui la libéreraient d'Hervé.

Puis, sans difficulté apparente, appuyée sur ses avant-bras solides, elle s'extirpa du fauteuil et s'assit sur le lit. En s'aidant des deux mains, elle allongea les jambes l'une après l'autre sur le matelas et replia la couverture. Elle remit les exercices dans le tiroir qu'elle ferma à clé.

Elle éteignit la lampe de chevet et s'adossa contre l'oreiller. Le sommeil la fuyait en dépit du somnifère. Avait-elle pris la bonne décision ?

Elle entendit le téléphone sonner dans le bureau d'Hervé et le son étouffé de sa voix. Puis, le bruit d'une porte que l'on referme rendit la conversation inaudible. Qui pouvait bien l'appeler si tard ?

9

Annie tourna avec précaution la clé dans la serrure et entrouvrit la porte de la chambre, non sans provoquer un faible miaulement dans la peinture du haut.

Sa mère dormait, droite comme un gisant. Son souffle régulier était à peine perceptible. Son bras gauche retenait sur le lit un album relié plein de coupures de journaux collées. Annie ne se souvenait pas d'avoir vu ce grand cahier auparavant.

Habitée à ses traits durs, elle s'étonna de trouver le visage de sa mère plus ému et plus beau que de coutume. Quel rêve heureux pouvait bien lui accorder une telle vulnérabilité dans la pénombre de l'avant-midi ?

Elle referma la porte avec précaution pour assourdir le miaulement de la peinture et s'éloigna à pas discrets.

Annie avait voulu consulter sa mère à propos de la décoration dont elle avait eu l'idée pour le repas du samedi soir, mais elle se dit qu'elle pouvait bien prendre une décision seule. Elle épingleerait aux murs de la salle à manger de vieilles photos montrant Thomas, Michel et elle à l'époque de leur adolescence, ainsi que des photos de ses parents.

Elle se souvenait en particulier d'une photographie rigolote montrant son père, consterné, qui s'apprêtait à procéder au découpage d'une gigantesque dinde de Noël sous les mimiques hilares de toute la famille.

Elle monta à l'étage, sourire aux lèvres, amusée par les souvenirs qui affluaient à sa mémoire. Un peu d'humour allégerait peut-être l'atmosphère dans cette maison où la morosité grandissait semaine après semaine. Son père apprécierait un peu de répit dans les jours difficiles qu'il traversait.

Au premier étage, elle se dirigea vers une porte plus étroite que les autres au bout du corridor ; elle s'ouvrait sur un escalier étroit et raide, sans rampe, et qui donnait accès au grenier.

La dizaine de marches poussiéreuses geignirent sous ses pas. Elle mit enfin pied dans un vaste grenier qui occupait tout le carré de la maison sous une haute toiture à pentes très inclinées. Dans la pénombre créée par deux événements de pignons, les bras tendus en avant, Annie fit quelques pas, balayant l'air de ses bras à la recherche de la ficelle pendue pour allumer l'unique ampoule.

Elle crut qu'une chauve-souris avait effleuré son poignet gauche et poussa un petit cri apeuré. C'était la cordelette pendue qu'elle tira aussitôt vers le bas. L'ampoule poussiéreuse s'alluma en créant une zone de lumière sinistre, à peine suffisante pour lui permettre de distinguer des boîtes en carton, de vieilles malles, des housses à vêtements suspendues à des tuyaux de plomberie accrochés à des fils de fer, des meubles pour chambres d'enfants, d'innombrables jouets pêle-mêle dans des sacs-poubelles ouverts affectant des formes étranges.

Annie n'était pas montée au grenier depuis des années. Elle ne se souvenait pas d'un tel encombrement. Elle nota que le plancher était maculé d'excréments de chauve-souris et de taches d'humidité. Elle poussa un soupir agacé en se rappelant qu'il fallait faire changer le recouvrement de bardeaux au printemps prochain. Un beau conflit en perspective entre son père et sa mère que les dépenses d'entretien avaient le don d'horripiler.

Il régnait une humidité crue qui la fit frissonner. L'odeur aigrelette des excréments et de l'urine de chauve-souris

l'incommodait. Son regard se porta sur le moindre recoin des jambettes, des entrants et des contre-fiches des fermes du toit ; aucune trace des petits animaux ailés. Un orifice à la limite de la toiture et du mur laissait passer la lumière extérieure. C'est par là que les invités indésirables s'introduisaient. Un autre problème à régler.

— Allons, ça suffit ! dit-elle dans un souffle. Ce n'est tout de même pas un drame.

Pour chasser sa morosité, elle songea avec quel plaisir elle avait fait de ce grenier sa cachette de prédilection dans son enfance. Thomas, craintif, ne l'accompagnait qu'au pied de l'escalier, en particulier à la brunante, et la suppliait vite de redescendre. Elle se faisait prier et le terrifiait en gardant le silence. Parfois même, son jeune frère devait requérir l'aide de sa mère qui, du bas de l'escalier, intimait à Annie de quitter les lieux sur un ton autoritaire.

Un jour d'été où l'air du grenier frémissait sous la canicule, elle s'y était réfugiée pour essayer à son aise de vieilles robes de sa mère. Le craquement des marches de l'escalier l'avait contrainte à se dissimuler derrière un amoncellement de vieilles malles et à retenir son souffle.

Elle s'attendait à subir les foudres de Solange, mais elle avait rougi en voyant approcher Michel venu lui reprocher timidement de ne pas jouer à cache-cache selon les règles. Il avait fait mine de s'attarder pour ajouter quelques mots, en jouant avec ses doigts, puis il s'était retiré.

Peu à peu, ils avaient grandi tous les trois et le jeu de cache-cache avait perdu de son intérêt, comme la plupart des jeux de l'enfance. Annie avait trouvé un autre motif de se réfugier au grenier ; elle y passait des heures à lire, couchée sur un matelas recouvert d'une couverture, sans doute oubliée, mais qui exhalait le parfum de sa mère.

De peur qu'on ne lui interdise l'accès à son antre, elle

s'était bien gardée de poser quelque question que ce fut au sujet de la présence de ce matelas et de l'odeur de parfum caractéristique.

Combien de fois avait-elle supplié ses parents de transformer ce grenier en chambre à coucher pour elle. Mais sa mère s'y était toujours opposée, prétextant que les frais seraient exorbitants.

Elle haussa les épaules et chassa ce souvenir désormais sans importance.

Tout en scrutant le grenier, Annie fit le tour des vieux meubles brisés et des malles poussiéreuses. Le plancher se plaignait sous ses pas comme si elle le tirait d'un sommeil profond.

La tentation fut trop forte ; elle souleva le couvercle d'une malle plus ancienne que les autres et qui évoquait dans sa tête un moment émouvant de son enfance. La malle contenait des chapeaux féminins pour toutes saisons. Elle y fourragea jusqu'à ce qu'elle repère au fond un vieux couvre-chef, un bibi à voilette qui se portait au sommet d'une masse de cheveux relevés comme en faisait foi la longue épingle au cabochon terni.

Que de fois, l'avait-elle fixée dans ses cheveux, croyant s'échapper dans un monde imaginaire où elle aurait eu une confidente de son âge bien à elle. Elle retrouva ses poses favorites devant un miroir sur pied au tain vérolé et qu'on avait poussé près de la toiture en pente. Son image lui donna un choc. La coiffure ancienne lui faisait prendre conscience de sa ressemblance avec sa mère. Elle frémit et jeta aussitôt le chapeau dans la malle dont elle referma le couvercle avec brusquerie.

Quelques boîtes en carton empilées non loin de la cheminée de briques attirèrent son attention ; elles avaient été déposées sur le matelas, maintenant dépossédé de sa couverture parfumée. Des inscriptions au crayon-feutre noir en indiquaient le contenu.

Elle s'inclina et inspecta les inscriptions. La boîte qui renfermait les albums de photos était coincée au bas de la pile.

Elle souleva les boîtes une à une pour les déposer derrière elle. À genoux sur le matelas rendu glacial par l'air ambiant, elle arracha le ruban gommé qui maintenait les rabats. Le ruban séché céda trop tôt et elle fit un faux mouvement qui la redressa soudainement.

Sa position lui permit alors de distinguer dans l'espace réduit laissé par la cheminée devant la toiture, l'extrémité d'une boîte à biscuits en métal, recouverte d'une couche de poussière et de suie. On l'avait sans doute oubliée là depuis des années. Les inscriptions et la mince couche de peinture décorative s'étaient considérablement affadies. La rouille mouchetait le métal.

Annie étira le bras en appuyant l'autre sur la brique rugueuse de la cheminée et tenta de déplacer la boîte du bout des doigts. Elle ne réussit qu'à l'éloigner de quelques millimètres.

Elle jura à mi-voix. Cette boîte à biscuits bien dissimulée l'intriguait. Elle n'en aurait jamais su la présence si elle n'avait pas décidé de rechercher les photos de leur jeunesse. Elle résolut de satisfaire sa curiosité.

Toujours à genoux, elle repoussa d'autres boîtes de cartons pour dégager un espace lui permettant de s'approcher de l'objet. Sa main avait maintenant une meilleure prise sur le rebord du couvercle de la boîte ; elle la rapprocha du bout des doigts. Le pourtour du couvercle avait été entouré de plusieurs épaisseurs de ruban à masquer maintenant desséché.

Quand elle l'eut bien en main, elle se releva et vint se placer sous l'ampoule suspendue.

Elle souffla sur la poussière. La marque de biscuits était moins ancienne qu'elle ne l'aurait cru, mais les caractères des inscriptions étaient démodés. Ça ne signifiait rien : la boîte avait pu être utilisée pendant des années.

Elle retira les couches de ruban à masquer qui s'effritait en laissant un dépôt de colle sèche et durcie. En s'aidant du

pouce et de l'index replié, elle s'efforça de soulever le couvercle de la boîte oblongue. La rouille augmentait sa résistance.

Annie chercha des yeux un objet susceptible de l'aider. Elle songea aux boîtes qu'elle avait déplacées. Dans l'une d'elles, elle trouva un ramassis de vieux sacs à main et entreprit de les ouvrir un à un. Dans le sixième, apparut ce qu'elle cherchait : une trousse de manucure défraîchie qui recelait divers petits instruments. La lime à ongle fermement tenue, elle en logea la pointe entre le couvercle et le côté de la boîte à plusieurs endroits successifs.

Un effort subséquent du pouce et de l'index replié fit bouger lentement le couvercle vers le haut. Elle reprit le manège à quelques endroits de la jonction jusqu'à ce qu'elle sente que le couvercle se délogeait.

Elle le retira. Elle poussa aussitôt un « Aaaaaahhh ! » de révolusion et faillit échapper la boîte.

La vue de son contenu lui soulevait le cœur ; un violent tremblement lui parcourut tout le corps. La boîte tressautait dans ses mains. Elle remit gauchement le couvercle et poussa une plainte continue entrecoupée de lourds sanglots.

Après quelques longues inspirations, Annie reprit peu à peu son calme. Elle s'essuya les yeux sur la manche de son chandail, émue et troublée tout à la fois.

L'idée d'informer ses parents de sa découverte lui parut incongrue. Et s'ils avaient eu quelque chose à voir avec cette boîte longtemps dissimulée ? Dans la situation déjà pénible qui régnait dans cette maison, pourquoi provoquer d'autres altercations qui pouvaient transformer sa propre vie en un enfer ?

Cette boîte n'aurait-elle pas été cachée au grenier des décennies plus tôt par un membre de la famille qui leur avait vendu cette maison ?

Annie se rassurait en s'inventant une raison pour s'éviter

la révélation d'un secret qui susciterait encore plus de conflits déjà envenimés par les drames et les rancœurs. Et de quel droit pouvait-elle croire que c'était un membre de sa propre famille qui était responsable de cette dissimulation ?

Sa décision était prise. Elle allait se débarrasser de la boîte. En la serrant contre sa poitrine, elle éteignit la lumière et se glissa à pas lents dans l'escalier étroit.

Elle entrebâilla la porte donnant sur le palier et prêta l'oreille. Aucun bruit. Elle referma la porte derrière elle et s'avança à pas menus dans le corridor qui menait à l'escalier vers le rez-de-chaussée. Elle commença à descendre les marches à pas lents, cherchant par instinct les endroits où les craquements seraient les moins forts...

— Annie ? Où es-tu ? J'ai besoin de toi !

La voix de son père en provenance de son bureau la figea dans l'escalier. Il avait dû rentrer pendant qu'elle était là-haut. Elle ne pouvait le laisser voir la boîte et surtout son contenu. Elle cria d'une voix incertaine :

— J'arrive papa. Je dois passer... euh... à la toilette.

Annie dégringola l'escalier et courut jusqu'à sa chambre. Sans trop y réfléchir, elle glissa la boîte sous un support à cd-roms à droite de son ordinateur portable et la masqua derrière un buisson de crayons et de stylos plantés dans un pot de moutarde de Meaux.

— Annie !! Qu'est-ce que tu fais ?

— Je fais ce que je peux, papa.

À ses yeux, la boîte était trop visible. Elle fourragea dans le tiroir de son bureau et dénicha une photo encadrée de son père. Elle la logea entre le pot de moutarde et la boîte.

Elle referma vivement la porte de sa chambre, alla à la toilette pour tirer la chasse d'eau et s'amena en hâte au bureau de son père qu'elle trouva debout devant le magnétoscope, une vidéocassette à la main.

— Enfin, te voilà ! Ce fichu magnétoscope est en panne. Je veux le programmer pour enregistrer le bulletin de nouvelles qui parlera de ma conférence de presse de samedi matin, et je n’y arrive pas.

— Donne-moi la télécommande. Regarde les chiffres 88.88 qui clignotent. Tu ne t’es pas rendu compte que la minuterie n’était pas réglée ?

— Ah, c’est donc ça. Je n’ai jamais rien compris à ces bidules...

— Si tu lisais le guide d’utilisation, tu t’instruirais.

— Annie, s’il te plaît. J’ai d’autres préoccupations. Vas-tu m’aider oui ou non ?

— D’accord, Monsieur le futur député...

Hervé lui jeta un œil noir et se donna une contenance en faisant défiler les canaux à l’écran du petit téléviseur.

En quelques secondes, la jeune femme avait programmé l’appareil pour enregistrer les bulletins de nouvelles à quatre réseaux de nouvelles sur une période d’une heure.

— Voilà. Tu crois qu’on va parler de toi ?

— J’y compte bien !

— Et tu vas annoncer que tu te représentes comme on l’a dit à la radio ?

Elle attendait une réponse directe. Hervé lui jeta un regard perdu et sans répondre ferma la porte de son bureau.

Face à sa fille, il bredouilla :

— Annie, dis-moi sincèrement : est-ce que je devrais prendre le risque de me représenter comme indépendant ?

— Papa ! Tu me demandes ça à moi ? Qu’est-ce qui t’arrive ? Je croyais que tout était décidé. Ta conférence de presse...

— Je vais être franc, ma belle. Le fait d’être congédié par le parti m’a fichu la trouille. Je ne pourrais pas subir un deuxième affront. J’aurais eu besoin de plus d’appuis. La majorité de

l'exécutif m'a suivi, mais deux de mes alliés à l'Assemblée nationale branlent dans le manche. Il suffirait que le parti leur promette une *job* pour qu'ils m'abandonnent. Je ne pourrais pas subir une deuxième claque en pleine face en si peu de temps. Et tout ça parce que ta mère refuse de m'avancer des fonds...

— Mais il me semblait que la loi électorale ne lui permettait pas de souscrire de grosses sommes ?

— Aucune loi n'est parfaite. Il y a toujours moyen de la contourner un peu...

— Toi, un magouilleur ? Papa, tu me déçois !

— Attends, tu ne comprends pas. C'est justement la raison pour laquelle je ne suis pas encore sûr de ce que je vais annoncer à la conférence de presse. Tu es la première personne à qui j'en parle.

— Je ne te reconnais plus. Tu as toujours été si dynamique, si batailleur.

Hervé baissa la tête. Sa voix se fit incertaine.

— Je suis fatigué, Annie. Mon congédiement a brisé ma résistance. Je ne peux plus supporter l'humiliation. Par-dessus tout, je ne peux plus supporter les railleries de ta mère. Le fait qu'elle ait refusé de me venir en aide m'a blessé.

Il leva la tête, sa voix se durcit.

— Mais je vais régler ça avec elle une fois pour toutes !

— Papa, ne dis pas ça ! Tu me fais peur...

— Il y a un abcès qu'il faut crever et quand il le sera, tout ira mieux dans cette maison. Du moins je l'espère. Maintenant, laisse-moi travailler. J'ai des appels à retourner. Merci de m'avoir dépanné sans trop te moquer.

Annie lui sourit. Elle allait sortir lorsqu'elle se ravisa.

— Dis-moi, papa. Je discutais des anciens propriétaires de la maison avec maman. Elle m'assure qu'il s'agissait d'une famille Bureau et moi je crois me souvenir qu'ils s'appelaient Bruneau. Te souviens-tu de leur nom ?

— Vous avez tort toutes les deux. C'était la famille Bilodeau. Tu sais, la chaîne de magasins à rayons dans les petites villes du Québec et du Nouveau-Brunswick ?

— J'étais tellement jeune. Je n'ai pas de souvenirs d'eux vraiment. Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— La chaîne de Bilodeau était en difficulté ; elle a été achetée à rabais par une compagnie ontarienne concurrente qui lui causait des difficultés en coupant les prix. Le pauvre homme a dû céder. Il en est mort de tristesse. La famille s'est dispersée. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles d'eux.

— Ils avaient des enfants plus vieux que Thomas et moi n'est-ce pas ? Une grande fille et son frère, non ?

— Dis donc, perds-tu la mémoire ? C'est l'influence de ta mère, je suppose.

— Papa... S'il te plaît...

— Il y avait deux garçons, un de 22 ans et un de 20 ans. Pourquoi t'intéresses-tu à ces gens tout à coup ?

Annie se hâta de répondre, un peu maladroite.

— Oh, pour rien. Comme ça tout simplement. Je faisais du... du ménage au grenier et je me suis souvenu d'eux c'est tout. C'est cette famille qui avait fait construire la maison ?

— Le grand-père, je crois, dans les années 1920. C'était une maison d'été à l'origine.

La sonnerie du téléphone retentit. Son père la regarda sans répondre. Annie lui fit un petit salut de la main avant de refermer la porte du bureau derrière elle.

Perplexe, elle se dirigea vers la chambre de sa mère ; il était temps d'aller voir si elle était réveillée.



Le repas de ce jeudi soir avait été triste, comme de nombreux autres depuis la détérioration des relations entre ses parents.

Les paroles amères qu'avaient échangées ses parents à la table résonnaient encore dans la tête d'Annie, pendant qu'elle disposait les couverts dans le lave-vaisselle.

Sa mère avait développé, depuis l'accident fatal, une attitude acrimonieuse de plus en plus lourde à supporter pour ses proches, même pour sa fille qui disposait pourtant de réserves de patience étonnantes.

L'allure hagarde de son mari, qui avait émergé de son bureau le visage blême et le regard absent après d'interminables communications téléphoniques, avait paru stimuler Solange. Comme si elle méprisait son désarroi, elle avait été odieuse en faisant de l'ironie à propos de sa situation de chômeur.

Hervé avait rougi. Sa main tremblait en versant trop de vin dans son verre. Il en avait avalé goulûment les deux tiers puis s'était tourné vers Annie, comme si Solange n'existait pas et avait tenté de donner le change en parlant avec retenue du mauvais temps qui s'annonçait pour la fin de semaine.

Mais Solange ne pouvait souffrir de se sentir ignorée et elle en avait remis, allant même jusqu'à dire qu'elle au moins avait l'oreille du Premier ministre.

Hervé avait longuement regardé Solange d'un air attristé avant de déposer ses ustensiles dans son assiette.

Annie avait aussitôt craint un esclandre encore plus dramatique, mais son père, contre toute attente, avait fait preuve d'une grande maîtrise de soi. C'étaient ses paroles, pleines d'une profonde rancune, qui avaient tranché comme des couteaux dans la chair vive. Lentement.

— Je ne croyais pas avoir un jour à te dire cela Solange, comme je ne croyais pas que tu deviendrais la femme aigrie que tu es devenue. Tu as tellement changé depuis notre mariage... Tu es si naïve en dépit de tes grands airs que tu en fais pitié. Si tu savais à quel point « ton » Premier ministre se moque de toi. La seule raison pour laquelle il t'a obtenu cette

pension du parti et fait semblant de solliciter tes soi-disant conseils, c'est pour te jeter de la poudre aux yeux. Ça ne t'a pas intriguée de ne jamais savoir qui était le conducteur de l'automobile qui avait provoqué l'accident ? Eh bien moi, je vais te le dire. C'est le ministre de l'Éducation, notre cher député du comté voisin dont tu vantes si souvent la prestance et les belles manières.

Le visage de Solange avait pâli de stupéfaction pendant qu'Hervé poursuivait :

— Tes deux grands amis ont tellement craint que tu n'exiges la réouverture de l'enquête policière vite bâclée qu'ils t'ont concocté cette belle retraite dorée, après le procès, grâce à une compagnie d'assurance conciliante et un contrat à vie de consultante. C'est triste à dire, mais j'ai marché moi aussi dans leur combine. À l'époque, j'ai accepté de ne rien te dire contre une vague promesse de nomination au cabinet. Si tu savais comme j'ai honte de leur avoir fait confiance.

Hervé s'était levé, le regard livide vrillé dans les yeux de Solange pour lui dire :

— Je te plains, Solange. Tu ne méritais pas ça. En dépit de tout ce que tu m'as fait endurer depuis quelques années... Je crois qu'il est temps pour nous deux de réfléchir à une autre vie et pas ensemble. Mais méfie-toi de ceux qui te conseillent. Je sais depuis longtemps qu'ils ne sont pas aussi honnêtes que tu le crois. Quant à ta demande de divorce que tu voulais utiliser pour me faire peur, sache que j'ai été mis au courant par notre ami commun, Me Comeau. Je n'ai plus qu'une chose à te dire : ma vie sera plus belle si tu n'en fais plus partie. De quelque manière que ce soit.

Solange avait poussé un cri du cœur :

— Mais... Tu me menaces !

Hervé avait haussé les épaules et était sorti d'un pas rendu incertain par l'abus du vin et les préoccupations qui semblaient l'accabler.

Solange avait éclaté en sanglots. Elle s'était enfuie dans son fauteuil roulant en heurtant les meubles de la salle à manger et le chambranle de la porte pour se réfugier dans sa chambre, d'où on l'entendait gémir.

Annie avait hésité quelques minutes. La cruauté de la scène à laquelle elle venait d'assister avait soulevé en elle une grande tension et de vagues souvenirs d'échanges plus durs encore. Elle les avait chassés de son esprit pour courir frapper à la porte de la chambre maternelle.

— Laisse-moi tranquille ! avait hurlé la voix hystérique derrière la porte.

Annie n'avait pas insisté. Depuis des années maintenant, elle s'était convaincue que la paix intérieure résidait dans la fuite des conflits. Elle s'était abritée dans sa chambre. Avec son seul ami, son ordinateur.



En soirée, casque d'écoute sur la tête, elle se laissait abrutir par une musique rock syncopée qui l'isolait du souvenir de la querelle parentale.

Elle expédia un courriel à Thomas pour lui relater l'esclandre et lui demander de reporter sa visite et celle de Michel à un autre moment.

La réponse fit tinter le signal quelques minutes plus tard. Thomas refusait de reporter sa visite. Pour des raisons qui « ne regardaient que lui », il était important qu'il soit là cette fin de semaine et il comptait sur Michel pour calmer le jeu entre leurs parents, écrivait-il.

Le ton la chagrina, mais elle s'inclina dans une brève réponse.

Comme pour tempérer le ton employé dans son message précédent, Thomas lui répondit :

— Ne t'inquiète pas Annie. Je serai toujours là pour t'appuyer. Je n'ai qu'une sœur et elle compte plus que tout au monde pour moi. Essaie de dormir un peu : tes deux chevaliers servants reviennent à ta rescousse !

Mais ce n'était pas de protection dont Annie avait besoin. D'un peu de tendresse plutôt.

10

La direction du parti avait pris les grands moyens. À neuf heures et cinq minutes, en ce vendredi matin, une équipe de déménageurs accompagnés d'un huissier investirent le bureau de comté d'Hervé Simard et commencèrent à charger le mobilier dans une semi-remorque.

Linda avait prévu le coup. Elle avait vidé les classeurs de leur contenu au cours de la soirée précédente et consacré une partie de la nuit à transférer les dossiers des ordinateurs sur des clés UBS.

Avec l'aide de Georges, l'ex-président de l'exécutif et de ses deux fils, des fermiers de solide constitution, elle avait placé toute la documentation à l'abri dans son appartement, de même qu'un ordinateur acheté avec son argent personnel.

Elle sortit du bureau sans dire un mot, sous le regard ébahi de l'huissier qui s'attendait à des protestations. De son pas vif habituel, elle traversa la rue pour se mettre au chaud devant son petit-déjeuner frugal habituel au restaurant Chez Mimi juste en face.

Assise à une table de biais avec la vitrine, elle ne perdait rien du travail des déménageurs. Personne n'aurait pu deviner, à son allure calme, qu'elle était encore sous le choc d'avoir appris que Me Comeau était l'avocat de Solange Simard elle-même. Son histoire de pots-de-vin risquait de rebondir durant la campagne électorale.

Elle qui ne rêvait que de profiter de la naïveté des autres, elle devait reconnaître qu'elle s'était laissé manipuler. L'avocat disait-il vrai en affirmant représenter de gros commanditaires asiatiques ? Il n'y avait rien de plus douteux.

La surveillance des allées et venues entre le local et le camion de déménagement lui fournit l'occasion de panser son ego blessé et de réévaluer le plan qui prenait forme dans son esprit depuis 24 heures.

Portable à l'oreille, elle entreprit de multiplier les appels, stimulée par le café noir que la serveuse versait régulièrement dans sa tasse.

En un peu plus d'une heure, les déménageurs avaient vidé le local de son contenu. Pendant que le camion s'éloignait dans la rue principale, elle sourit, fit quelques exercices discrets de respiration et forma un autre numéro sur son cellulaire. En quelques secondes, elle avait la communication.

— Le local a été vidé, comme je m'y attendais. Tout est sous contrôle. Je veux te voir, Hervé. J'ai une proposition à te faire.

Sa voix semblait fluette dans l'écouteur.

— Tu crois que ça en vaut encore la peine ?

Linda se fit cassante.

— Secoue-toi. Rien n'est perdu. C'est le choc de ta démission forcée qui t'accable. Ça ne durera pas. Tu n'as pas bu, j'espère ?

— Voyons donc ! Il n'est même pas 11 heures. Tout de même ! Mais il faut d'abord que je te dise quelque chose d'important...

— Pas maintenant. Viens chez moi à trois heures cet après-midi. D'accord ?

— Mais, c'est important... Ah et puis okay. J'y serai.

— Je compte sur toi. Et pourquoi ne pas faire un peu de jogging en attendant ? Ou une longue marche dans les bois ? Ça va faire reluire tes neurones.

Elle raccrocha sans attendre la réponse, paya à la caisse et sortit.

La température crue la surprit. Des nuages gris et noirâtres pointaient à l'Ouest, au-dessus des collines. Elle frissonna.

— Foutu réchauffement de la planète. On ne sait jamais ce qui nous pend au bout du nez.

Elle monta dans sa petite voiture nerveuse et démarra en trombe en faisant dérapier ses roues sur la neige glacée. Elle avait fort à faire. Il lui revenait à elle de tenir la barre tant qu'Hervé n'aurait pas secoué sa léthargie.



En marchant dans le corridor du rez-de-chaussée, Annie perçut quelques mots confus de la fin de l'entretien de son père à travers la porte close de son bureau, mais elle passa outre.

Dès son entrée dans la chambre, elle remarqua le visage tourmenté de sa mère, celui des mauvais jours. Elle surprit dans ses yeux une détresse inhabituelle.

— Bonjour, maman. Je ne te demande pas si tu as passé une bonne nuit...

— Annie... Je n'ai pas l'énergie de répondre à tes sarcasmes ce matin. J'ai l'impression d'avoir vieilli de vingt ans en une nuit. Allume la radio et ne parle pas. Fais ça pour moi s'il te plaît.

— D'accord, maman. Je vais faire ta toilette.

À la radio, une discussion animée entre une animatrice hyperactive et trois correspondants parlementaires emplît aussitôt la pièce pendant que la jeune femme s'employait à débarrasser sa mère de sa robe de nuit et de sa couche souillée.

Solange avait fermé les yeux comme chaque fois, incapable de surmonter le sentiment d'humiliation.

Soudain, elle mit la main sur le bras d'Annie pour interrompre son geste alors qu'elle s'apprêtait à la laver. Toutes deux écoutèrent le débat durant une minute ou deux. L'un des journalistes disait :

— Hervé Simard n'a pas le choix. Il va annoncer sa retraite demain. Le parti lui a montré la porte sans qu'il ait jamais réussi à mériter un poste de ministre en dépit de ses (petits rires entendus) bons et loyaux services...

— Je prétends le contraire. Je l'ai écrit dans ma chronique d'aujourd'hui. La rumeur veut qu'il s'apprête à frapper un grand coup et à se présenter comme indépendant et qu'il ne serait pas le seul à le faire.

— Vous voulez dire une espèce de coalition d'indépendants formée de tous les insatisfaits de l'arrière-garde du parti ? demanda l'animatrice.

— Ce serait une fort mauvaise nouvelle pour le Premier ministre à quelques semaines des élections. Il risquerait de se retrouver avec un gouvernement minoritaire et même dans l'opposition.

— Simard a de bonnes chances dans son comté. Les écolos font beaucoup de bruit pour sensibiliser la population au problème de la pollution des mégaporcheres qu'on envisage d'y construire...

— Oui, mais il n'a jamais pris position publiquement... Il faut dire que la construction de ces fameuses mégaporcheres n'a jamais quitté le stade des rumeurs non plus, comme si quelqu'un avait lancé un ballon d'essai et le laissait flotter pour créer de l'embarras chez le député.

— Cette fois, Simard va devoir se mouiller s'il veut diriger les forces de la pusillanimité silencieuse, dit en riant celui qui croyait en la candidature d'Hervé. Ce cheval de bataille à la veille d'une élection lui est offert avec la bride, la selle, les étriers et même le caparaçon et la hache de guerre.

Dans une cacophonie irritante, chacun des participants se lança dans la défense de son point de vue, résultat des informations contradictoires que Linda avait habilement coulées.

Les yeux fermés, Solange demanda à Annie :

— Est-ce que ton père est encore dans son bureau ?

— Il parlait au téléphone lorsque je suis passée devant sa porte.

— Dépêche-toi de m’habiller et va me le chercher. Il faut que je lui parle. C’est important.

Annie saisit l’occasion de blaguer.

— Je pourrais lui demander de venir dès maintenant. Tu le séduirais tout de suite.

— S’il te plaît Annie. Je n’ai pas la force de te donner une taloche derrière la tête comme quand tu étais petite. Dépêche-toi.

Annie commença à lui donner un bain éponge. Décidément, sa mère manquait de nerfs ce matin.

Le débat avait pris fin. L’animatrice surexcitée interviewait maintenant une habituée de l’émission, une romancière populaire à qui l’on demandait son avis sur à peu près n’importe quel sujet et qui débballait les incongruités comme de la saucisse.

Solange maugréa bruyamment.

— Change de station ou éteins la radio. Je ne peux plus l’entendre celle-là. Elle écrit comme un pied et elle résonne comme un tonneau vide.

Annie ne demandait pas mieux que d’obtempérer. Elle détestait la « radio qui parle ».

— À propos, reprit sa mère après un instant de silence, qu’est-ce que tu faisais au grenier hier ?

Annie interrompit son geste.

— Comment sais-tu que je suis montée au grenier ?

— Je t’ai entendue marcher et déplacer des caisses.

— Tu ne dormais pas ?

— Ça m’a réveillée. Et alors ?

Les yeux toujours fermés, Solange ne prenait pas conscience du trouble qui avait gagné Annie.

— Je cherchais des photos pour... décorer la salle à manger samedi soir. Des photos de nous tous quand nous étions plus jeunes, même papa et toi.

— Quelle idée ! Et tu en as trouvées ?

— Hmm... Pas vraiment. C'est comme s'il manquait une ou deux boîtes.

Solange grogna vivement :

— Curieux. Je pensais que j'avais tout gardé. Tu es sûre que tu as bien cherché ?

— Oui, oui... Enfin, je pense. Bon, fit-elle en se ressaisissant c'est le temps de t'habiller. Qu'est-ce que tu voudrais manger ce midi ?

— Tu es bien pressée de changer de sujet de conversation ?

— Moi ? Pourquoi je ferais ça ?

— Si tu me le disais ?

— Tu t'imagines des choses, maman. Si ça peut te rassurer, je vais y remonter cet après-midi. Je me souviens d'une photo très drôle de papa en train de découper la dinde...

Solange ferma les yeux.

— Je ne crois pas que ce soit la photo idéale. C'était une autre époque... Nous étions jeunes...

— Tu te souviens quand Michel et Thomas passaient des après-midi à se lancer un ballon de football dans la cour ?

— Et que Michel l'échappait parce qu'il ne te quittait pas des yeux !

— Maman, s'il te plaît...

— L'as-tu aimé ?

Cette fois, Annie avait le ton ferme pour répliquer.

— C'était un bon ami et c'était une autre époque, comme tu dis. C'est bien fini tout ça. Tout change, tout se défait...

Elle brossa doucement les cheveux de sa mère puis promena un peigne dans les mèches pour replacer sa coiffure. Solange pressentait la tristesse de sa fille. Après quelques minutes, Annie parla la première.

— Il est trop tard pour demander à Mme Guindon de venir te coiffer. Qu'est-ce que tu dirais si je te lavais les cheveux demain matin et que je te faisais une coiffure révolutionnaire ?

— Ce serait gentil de ta part, ma... ma chouette.

— Ça fait longtemps que tu ne m'as pas appelée comme ça.

— Il y a tellement de choses que je n'ai pas faites depuis si longtemps.

— Tu es belle maman. Je me souviens que lorsque j'étais petite, je voulais absolument tout faire pour te plaire.

— J'ai été dure avec toi.

— Disons que tu t'es comportée comme une mère autoritaire.

— Je t'ai peut-être... surprotégée...

— Bon, bon. La voilà qui se lance dans les confessions maintenant. Oublie ça maman.

— Je n'ai pas toujours de très bons souvenirs de la manière avec laquelle je me suis comportée envers toi, Annie. De ma réaction à... à ton... orientation sexuelle.

— J'ai tout oublié. D'ailleurs, si j'étais assez forte, je t'aiderais à monter au grenier avec moi pour m'aider à trouver les beaux souvenirs de notre enfance.

Solange haussa le ton. Son regard était anxieux.

— Pas question ! Je n'ai rien à faire là ! Je n'y suis pas montée depuis mon accident...

— C'est drôle que tu dises cela. J'ai réalisé moi aussi hier que ça faisait à peu près le même temps.

— Ah... De quoi a l'air le grenier ?

— Ça n'a pas changé. Les mêmes malles, les mêmes boîtes en carton, les mêmes vieux vêtements avec lesquels je

me déguisais. Il y a même le matelas qui sentait toujours ton parfum.

— Quel matelas ?

— Tu ne te rappelles pas ? Le matelas sur lequel il y avait une couverture ? Ça sentait le parfum... « Opium », je crois.

Solange entrouvrit les yeux, son visage inquiet tourné vers le mur devant elle. Elle se hâta de couper court à l'échange.

— Je ne me souviens vraiment pas de ce matelas. Ça va peut-être me revenir. Eh, le temps file, tu as oublié que je voulais parler à Hervé ?

Au même instant, le moteur de la voiture d'Hervé démarra. Les deux femmes se regardèrent. Annie bondit à la fenêtre. La voiture s'éloignait déjà dans la longue entrée.

Elle revint lentement près du lit. Solange dit simplement :

— Trop tard ?

Annie hocha la tête en silence. Solange haussa le ton :

— Quel con ! Il fallait que je lui parle à tout prix !

— Tu veux que je tente de le joindre sur son cellulaire ?


— Non... Laisse tomber... Je... je lui parlerai à son retour.

— Entendu. Je t'apporte ton petit-déjeuner.

— Si tu veux...

Annie la laissa, intriguée par le désarroi qui se lisait maintenant sur le visage de sa mère. Il y avait belle lurette qu'elle ne l'avait pas vue aussi désireuse de parler à son père.

En passant devant la porte ouverte du bureau, le regard d'Annie fut attiré par une feuille qui traînait sous la table de travail. Elle entra pour la ramasser. Il s'agissait de gribouillis rageurs et d'un montant entouré de plusieurs cercles formés avec tant de force que la pointe du stylo avait déchiré le papier : 75 000 \$. De quoi pouvait-il bien s'agir ? Elle laissa la feuille bien en vue sur la table et sortit pour aller déposer les vêtements souillés dans le panier à linge sale.



De sa chambre où il déposait des vêtements dans une petite valise, Michel entendait la voix de Thomas qui parlait au téléphone à un client.

Son ami d'enfance se révélait un habile négociateur alors qu'il avait toujours cru que la timidité rendait son travail difficile. Comme on peut se tromper sur la vraie nature des gens, songea-il.

Thomas passa la tête par la porte entrouverte.

— Excuse-moi pour le tapage, curé. Il y a des clients avec lesquels je dois me montrer bien précis, sinon ils en profitent pour tenter de me rouler dans la farine en me disant que ce n'est pas ce que je leur ai promis.

— Je comprends.

Michel boucla la valise.

— Tu as pensé à prendre des vêtements chauds pour la randonnée pédestre, lui demanda Thomas ?

— Dans une housse sur la patère près de la porte d'entrée.

— Je ne veux pas avoir l'air père poule, curé, mais je ne voudrais pas que tu subisses une rechute.

— Je connais mes limites. Ne t'inquiète pas.

— Tu as le visage pâle. As-tu consulté le bon spécialiste ?

— Presque. Un de mes anciens profs. Mais, on change de sujet, okay ?

— D'accord, d'accord...

— Voilà, je suis prêt. Où as-tu garé ta voiture ?

— Dans une zone interdite devant l'édifice. Il faudrait peut-être se hâter.

— Tu ne changes pas Thomas. Sous des dehors gentils, tu caches une âme de délinquant. Allons-y.

Il y avait un Dieu pour les délinquants, ce jour-là. Aucune

contravention n'avait été glissée sous un essuie-glace.

La petite berline manœuvra pour s'insérer sournoisement dans la circulation lourde du milieu de l'après-midi en direction de l'Autoroute Métropolitaine et se faufila vers la Rive Nord.

11

Le ciel était plombé d'un horizon à l'autre. La température avait gagné deux ou trois degrés et se rapprochait du point de congélation.

Habitué aux longs trajets imposés par son travail de représentant, Thomas fonçait à bonne allure sur l'autoroute Félix-Leclerc. La fièvre de Michel grandissait à mesure que la voiture accélérât.

L'animateur de télévision n'avait jamais appris la conduite automobile ; il dépendait des taxis pour tous ses déplacements en ville et des transports en commun pour les trajets interurbains. Ce refus de posséder une voiture donnait plus de crédibilité à son image de passionné écolo qui travaille à la préparation de son émission plutôt que de polluer la planète dans les déplacements improductifs.

Thomas regarda Michel du coin de l'œil en doublant une petite voiture mouchetée de taches de rouilles au bas des portières. Il accéléra insensiblement pour compléter la manœuvre et jeta un coup d'œil à la conductrice qui tourna la tête au même moment dans sa direction. Le visage lui sembla familier. Il quitta la route des yeux un instant pour la regarder plus longuement.

Son compagnon de route, blême et les lèvres serrées, gardait les mains jointes sur son bas-ventre et fixait du regard la route devant lui. Tout à coup, il poussa un cri :

— ‘tention !

La petite voiture reprit la pole position. Les pneus de gauche mordirent sur l’accotement et Thomas eut de la difficulté à redresser vers la droite. Il accéléra pour doubler la voiture et fila se placer loin devant elle avant de ralentir.

Il dit tout simplement :

— Tu as eu chaud ?

Michel parut sortir de son engourdissement.

— J’ai aussi eu le temps de voir que tu avais les yeux fixés sur cette femme. Tu la connais ?

— J’ai eu l’impression de reconnaître quelqu’un, oui.

— Ça doit être quelqu’un d’important puisque tu as failli nous tuer.

— Tu n’exagères pas un peu ?

— Je déteste les voitures. Ce sont des prisons et la vitesse en est le gardien... Et... J’ai besoin de tout sauf d’une prison.

— Tu ne dois pas te balader souvent à la campagne.

— Je suis très occupé. Quand on produit sa propre émission, on doit renoncer aux loisirs.

Thomas garda le silence. Il ne cessait de penser au visage de la conductrice.

Il essaya de reprendre la conversation.

— Tu as changé ces derniers temps, Michel.

— Tu trouves ?

— Je te connais depuis notre enfance. J’ai appris à deviner tes états d’âme.

— La pneumonie m’a épuisé. Je n’ai pas encore repris mes forces.

Thomas n’avait plus de doute. C’était Vicky ! Il accéléra de nouveau. Pourquoi avait-elle emprunté le même trajet qu’eux ? Et pourquoi cette perruque noire ? Il se sentit un instant dans un film américain où un héros est pourchassé par une blonde encombrante.

Conscient de la nervosité de Michel, il actionna le régulateur de vitesse et se contenta de suivre à distance respectueuse la voiture qui les précédait. Michel se redressa et, comme si la baisse de vitesse l'avait sorti de sa morosité, son visage afficha une mine moins crispée.

— Excuse-moi, Thomas. La vitesse me rend anxieux. Et il y a aussi que les dernières semaines ont été éprouvantes. La production de l'émission est de plus en plus difficile à cause des restrictions budgétaires du télédiffuseur. La critique ne se gêne pas pour nous comparer à des émissions américaines à gros budgets et à ridiculiser nos efforts. Mais si l'on parlait de toi plutôt ? Tu as eu des nouvelles de tes parents depuis que nous nous sommes parlé ?

— Annie m'a envoyé un courriel hier.

Thomas s'interrompit aussitôt ; il ne voulait pas mettre Michel au courant de la querelle qui avait opposé son père à sa mère.

— Rien n'a changé. Papa doit toujours faire une conférence de presse demain. Annie semble tenir le coup, mais je l'ai sentie tendue.

Michel exhala un long soupir.

— Je commence à regretter de m'être laissé embarquer...

— J'avais envie d'une fin de semaine sereine en famille. Et tu as toujours été un membre de la nôtre en quelque sorte. J'ai des choses à régler, comme je te l'ai dit. Et mes parents n'oseront pas s'affronter si tu es là. Ma mère sera si contente de te parler comme dans le bon vieux temps quand vous passiez des heures à discuter tous les deux.

Michel se raidit.

— Je ne suis pas un conseiller matrimonial, Thomas.

— T'as presque été un curé...

— J'aimerais que tu cesses de me le rappeler.

Le ton de Michel avait quelque chose d'à la fois plaintif et irrité. Touché, Thomas ajouta sur un ton résigné :

— C'est ainsi que les amitiés s'effritent, mon *chum*. À étirer le temps entre les rencontres, on finit par ne plus se rappeler de ce qui nous a soudés ensemble si longtemps.

— Nous changeons tous, Tom. Ça ne veut pas dire que l'amitié est détruite pour autant. Ce n'est pas le nombre de rencontres qui compte, mais la richesse du moment que nous passons ensemble.

— Tu vois, toi aussi tu l'as compris. C'est pour ça que je tenais tant à ce que tu sois avec nous. Pour que tous les trois, Annie, toi et moi, nous retrouvions le sentiment qu'on peut encore s'amuser comme quand on avait 15 ans.

— Tu penses qu'on peut faire revivre le passé par la pensée magique ?

— Mais non, mais non... Je veux seulement que nous ayons du plaisir à nous revoir et que nous soyons bien ensemble pour une fois. C'est tout.

— On frôle la trentaine Thomas. On n'est plus des ados qui fêtent l'Halloween ou qui rêvent de devenir des Bruce Willis.

Thomas tourna une réponse à la blague :

— T'as pas envie d'un rosbif bien saignant, de Yorkshire Pudding, de tarte aux pommes, de bons vins, d'un grand Cognac après les fromages ? Tout ce qui n'est pas recommandé pour les artères ? Et de bon vieux rock'n'roll ?

Pour la première fois, Michel échappa un petit rire discret.

— Vu sous cet angle-là... C'est peut-être la façon idéale de me débarrasser des derniers symptômes de la pneumonie.

— Là tu parles, mon *chum* !

Mais au fond de lui-même, Michel ne partageait pas l'enthousiasme un peu factice de son ami et comprenait mal ce grand besoin de revivre un passé qui comportait des moments beaucoup moins agréables que ceux de ses souvenirs, comme s'il recherchait désespérément des spectateurs pour un

spectacle qu'il avait préparé. Où s'inscrivait son projet de discussion avec son père ?

Sa réflexion forcée lui permettait à lui de ne pas s'avouer la crainte de se retrouver en tête-à-tête avec Solange Simard. Heureusement qu'il serait entouré.

Thomas se taisait, les yeux bien fixés sur la petite voiture qui les distançait de plus en plus.



Pendant que la voiture de Thomas avalait les kilomètres sous un ciel de plus en plus incertain, Hervé frappait à la porte de l'appartement de Linda.

Elle ouvrit aussitôt.

— Enfin te voilà !

Linda l'aida à retirer son pardessus et lui désigna le fauteuil qu'elle lui réservait lorsqu'il lui rendait visite pour une rencontre intime. Hervé s'y assit, mal à son aise.

Il refusa la bière qu'elle lui offrait et demanda un grand verre d'eau.

— Tu m'épates mon gros loup. Une nouvelle résolution ? Fini l'alcool ? Un argument de poids dans une campagne électorale. Non seulement ça cloue le bec à tes détracteurs, mais ça me rassure : tu vas être en forme pour la bataille qui s'annonce, et tes affiches vont montrer un visage rayonnant de santé. J'y pense : il faudrait peut-être aussi que tu te mettes aux aliments biologiques. Tu sais qu'il y a de plus en plus de producteurs bio dans le comté ? Je vais inclure quelques visites de leurs fermes dans notre programme de campagne ; ça va faire des photos accrocheuses pour les hebdomadaires locaux.

Tout en parlant, Linda était allée leur verser deux grands verres d'eau minérale. Elle avait haussé le ton pour se faire entendre de la mini cuisine.

— T'es pas jasant aujourd'hui Hervé. C'est ton ulcère qui te fait mal ?

— Non. C'est autre chose.

Elle revint au salon en buvant une gorgée. Elle prit place sur la causeuse face au fauteuil d'Hervé. Au mur derrière elle, une affiche laminée de la dernière campagne électorale montrait un visage d'Hervé très avantage par le maquillage et les retouches du photographe.

— Ben, parle. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est la conférence de presse qui t'énerve ? Pourtant, ce n'est pas ta première.

— Je n'ai jamais eu peur de rencontrer la presse. Pas plus que j'ai eu peur de faire face à un juge quand j'étais avocat.

— Alors explique-moi ton air de bœuf pis qu'on en finisse mon chou. J'ai beaucoup de nouvelles à t'annoncer. Après, on verra si je peux te remonter... le moral d'une façon plus... personnelle.

Sans lui laisser la chance de se préparer, Hervé déclara sur un ton d'une fermeté qui l'étonna lui-même :

— Je ne pense pas que la production biologique aille de pair avec la pollution des mégaporcheres, Linda. Comment as-tu pu me jouer dans le dos comme ça ?

— Holà, holà. Parle pour que je te comprenne, Hervé.

— La Pouliot m'a appelé cet avant-midi. Elle avait appris que tu as reçu 75 000\$ de Me Comeau pour me faire accepter les mégaporcheres dans mon comté. C'est vrai ?

Linda allait porter son verre à ses lèvres. Elle interrompit son geste. La surprise s'étalait sur son visage. Mais sans s'affoler, elle le regarda droit dans les yeux et but à son verre.

La perplexité gagnait Hervé. Il avait anticipé qu'elle protesterait de son innocence, qu'elle nierait avec force l'accusation, qu'elle lui démontrerait hors de tout doute qu'elle n'avait jamais triché. Il s'était dit que si Linda était coupable et lui demandait pardon, il le lui accorderait sur le champ. Il

s'était vu magnanime, ému, consolateur. Le visage froid et calculateur de Linda le ramena à la réalité.

— Tu ne le nies pas ?

— Non.

— Réalises-tu que tu brises ma carrière ? Si la Pouliot refile la nouvelle à un journaliste...

— Elle ne fera pas ça. Elle n'est qu'un messenger. Le parti veut te faire peur Hervé, c'est tout. Il veut que tu renonces à te présenter.

— C'est du chantage !

— Eh, oui. Mais réalises-tu que toi aussi tu leur fais peur ?

— Comment ça ?

— Je t'ai fait venir pour t'annoncer une nouvelle d'envergure. Demain matin, tu ne seras pas seul à la conférence de presse : cinq de tes amis députés y prendront part. Ils sont prêts à abandonner le parti pour te suivre. Ils en ont soupé du Premier ministre et de son aile de jeunes loups qui les ont tassés sur les banquettes arrière.

— Je croyais qu'il y en avait deux qui étaient incertains. Comment as-tu pu manigancer une affaire pareille ?

— Mon pauvre chou, je n'ai rien eu à faire. Ce sont eux qui m'ont contactée pour me supplier de te proposer une coalition d'indépendants.

— Une coalition... d'indépendants ? C'est quoi cette affaire-là ?

— Ils seront ici dans une heure pour te l'expliquer. Tiens, j'y pense, voilà un beau nom pour notre mouvement ! Le Mouvement des Indépendants... Le MDI ! Non, tout compte fait, je préfère la Coalition des Indépendants. La CDI.

— Si tu es incapable de m'expliquer pourquoi tu as accepté un pot-de-vin de 75 000 \$, Linda, je ne suis pas sûr d'être ici lorsqu'ils vont frapper à ta porte.

— Qu'est-ce que tu crains ?

— Tu es complètement inconsciente ? La chef de mon bureau de comté a accepté de l'argent d'un lobbyiste pour influencer mon opinion et je devrais trouver cela tout naturel ?

— C'est la parole de Me Comeau contre la mienne, Hervé.

— Je ne te suis pas...

— Cet argent n'existe plus. Il est impossible de le retracer. C'était de l'argent comptant reçu de main à main et que je déposais dans un compte qu'une amie avait ouvert pour moi en Ontario.

— En Ontario ?

— À Cornwall, juste de l'autre côté de la frontière. Une de mes bonnes amies d'enfance travaille à la banque en question. Elle a ouvert un compte fictif pour les besoins de la cause et l'a fait disparaître quand le dernier montant a été versé. L'argent est parti aussitôt dans une île des mers du Sud. De là, il a transité à bien d'autres endroits dans le monde avant de revenir au Québec dans une ville que je ne nommerai pas. Arrête de t'en faire. Il n'y a aucune trace.

Hervé était abasourdi par les propos dénués de tout remord de sa maîtresse. Elle était indifférente à la réprobation qui se lisait sur le visage de son amant.

La lumière se fit dans sa tête : toute son action politique future serait désormais le résultat de l'influence que Linda exercerait sur lui. Il lui servirait de paravent dans des causes qui lui répugnaient. Linda serait la véritable gestionnaire de la « Coalition des indépendants » qu'elle avait mise sur pied à son insu.

Les sentiments contradictoires affluaient dans la tête d'Hervé. Il se voyait comme le jouet d'une machination dont les tenants et les aboutissants lui échappaient. La voix de Linda le tira de sa réflexion amère.

— Qu'est-ce qu'il y a mon gros loup ? Tu ne te sens pas bien ?

— Je me sens trahi de toutes parts. À une autre époque, j'aurais tout fait pour vaincre, pour reprendre le contrôle de ma vie. J'ai commis bien des fautes Linda, mais je suis toujours demeuré un honnête homme.

— Un honnête homme qui trompe sa femme et qui détourne lui-même certaines sommes allouées au bureau de comté.

— Tu ne sais pas tout de moi, même si nous avons couché dans le même lit. Je n'ai pas à t'expliquer les motifs derrière certaines de mes décisions. Mais je n'ai jamais accepté de l'argent sale. Et ce n'est pas maintenant que je vais commencer.

Il se leva difficilement, chercha des yeux son manteau et le balança sur son épaule dans un grand geste dramatique qui lui fit accrocher l'abat-jour d'une lampe. En dépit du geste désespéré de Linda qui avait bondi, la lampe se fracassa sur le plancher de bois verni.

Hervé contempla les éclats de céramique et l'abat-jour bosselé pendant quelques secondes, comme s'il y voyait le symbole de sa carrière détruite. Il leva les yeux vers Linda dont le visage exprimait maintenant une grande irritation et lui dit sur un ton lassé :

— Je t'interdis d'être présente à la conférence de presse demain. Je crois que nous nous sommes tout dit.

— Si tu sors de cet appartement maintenant Hervé, c'est que tu as pris la décision de ne pas te représenter. Si tel est le cas, je crois en effet que nous n'avons plus de raison de nous revoir.

Hervé fixa son regard dans le sien. Il n'y décela aucune trace des sentiments que Linda avait affirmé ressentir à son endroit durant toutes ces années. Il hocha la tête et sortit.

Dès que la porte fut refermée, Linda alla prendre une bouteille de vin blanc à moitié pleine dans le frigo. Elle fit sauter le bouchon Vacu-vin avec un sifflement d'air qui s'engouffra, remplit un grand verre et vint s'asseoir au salon à pas lents.

Elle but une bonne lampée, repêcha son téléphone cellulaire sur une table basse et s'en donna distraitement de faibles coups sur la joue droite, le visage marqué par une moue de profonde réflexion.

Elle prit le temps de boire son verre à petites gorgées, le regard fixé sur l'écran éteint du téléviseur.

À la longue, son visage reprit son impassibilité coutumière. Un sourire à peine esquissé flotta sur ses lèvres. Elle savait ce qu'il lui restait à faire en formant un premier numéro.

12

Thomas et Michel avaient quitté l'autoroute pour s'attabler dans un petit restaurant très achalandé en ce début de soirée. La nervosité de Thomas croissait. Il ne tenait plus en place et parlait de façon agitée. Michel s'était inquiété de le voir boire presque à lui seul la bouteille de vin.

En dépit des efforts de Michel, Thomas s'était livré à une manœuvre d'évitement de tous les sujets de conversation susceptibles de l'obliger à faire des confidences. Thomas l'avait piégé : incapable de supporter le silence, Michel avait fait les frais de la conversation en racontant de nombreuses anecdotes de tournage de ses émissions.

La poursuite du voyage jusqu'à la maison familiale s'était déroulée de façon chaotique. Thomas avait donné l'impression de chercher à tout prix à retarder l'échéance en ralentissant l'allure. Il était minuit passé quand la voiture avait remonté comme un corbillard l'allée de deux cents mètres qui menait à la grande résidence blanche. Une pluie froide, balayée par le vent, s'était mise à tomber.

Ils franchirent le seuil de la demeure sur la pointe des pieds. Une petite vieilleuse sur une crédence éclairait à peine le vestibule. Malgré leurs précautions, les marches menant au premier étage geignirent sous leur pas. Thomas désigna de la main la porte de la chambre que Michel avait souvent occupée

durant sa jeunesse et lui fit signe qu'il allait retrouver la sienne au bout du couloir.

Michel mit quelques minutes à se rebrancher aux souvenirs de son adolescence après avoir fait de la lumière dans la chambre.

Un papier peint au motif floral masquait désormais la peinture bleue des murs de l'époque de son adolescence. Un store avait remplacé la toile devant la fenêtre encadrée de nouveaux rideaux harmonisés à la couleur du papier peint.

Mais le mobilier était demeuré essentiellement le même. Le lit simple au matelas confortable, le lourd fauteuil où il faisait si bon paresser en se plongeant dans la lecture d'un roman, les lampes sur pied, le vieux pupitre et la chaise en bois verni, la bibliothèque vitrée aux rayons remplis des livres qui avaient enchanté sa jeunesse, tout l'accueillait en ami.

Il pendit sa housse à vêtements chauds dans la garde-robe et déposa sa valise sur le lit pour en extraire chemises, chandails et pantalons.

Sous un pull-over apparut le crucifix janséniste qu'il y avait caché. Comme à chaque fois qu'il le tenait, Michel éprouvait une sorte de répulsion à la vue de ce long corps distendu.

On frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt.

Annie se précipita sur lui pour lui poser un baiser rapide sur les deux joues. La proximité de son corps contre le sien le troubla. Elle parut ne pas remarquer sa crispation et chuchota :

— J'avais les écouteurs dans les oreilles. Je ne vous ai pas entendus entrer. C'est le tapage qu'a fait Thomas dans sa chambre avec sa valise qui m'a mis la puce à l'oreille. Merci d'être venu Michel. Je suis si heureuse de te revoir.

— C'est plutôt à moi de te remercier de l'invitation. Moi aussi je suis très heureux de te revoir. Tes parents vont bien ?

— Maman dort. Papa s'est enfermé dans son bureau ; il a dû s'endormir aussi. Il a passé la soirée au téléphone.

Elle s'éloigna de quelques pas et chuchota :

— Je te laisse défaire ta valise. J'ai déposé des serviettes sur la commode... Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un crucifix... Il est... démontable.

— Il a l'air bizarre... Il me rappelle quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Bon, le voyage a dû te fatiguer. Une ballade en auto avec Thomas, ce n'est pas de tout repos n'est-ce pas ? Il se prend toujours pour un pilote de F1 ?

Michel sourit.

— Toujours. Il a peut-être raté sa vocation.

— Pauvre petit frère. Il s'exprime comme il peut. Il est tellement tendu ces jours-ci. Bon, je te laisse. Il est tard. On aura tout le temps de se raconter nos vies demain matin. Bonne nuit !

— Bonne nuit, Annie.

Songeur, Michel fixa quelque temps la porte refermée. Avant de hausser les épaules comme pour se sortir de sa torpeur.

Il rangea ses vêtements dans une petite commode et replaça le crucifix dans sa position originale avant de le déposer sur sa table de chevet.

En se dévêtant pour la nuit, il se réjouissait d'avoir pris contact sans trop de mal avec Annie. Le plus difficile restait à faire.



Le craquement d'une lame de parquet dans le corridor l'éveilla. Les chiffres lumineux de la pendulette électrique marquaient 2 h 46. Il s'étira et se tourna sur le côté gauche en ramenant les couvertures sur son dos. La jouissance de la chaleur d'un bon lit par temps froid avait toujours été une de ses fautes vénielles.

Le sommeil l'abrutit à nouveau.

Il rêva dans l'angoisse qu'une main s'emparait du crucifix et s'éveilla en sursaut dix minutes plus tard. Il alluma la lampe de chevet. Le visage du supplicié parut se contorsionner dans la pénombre. Il frémit et étira le bras pour éteindre la lampe.

Cette fois, le sommeil ne le gagna pas aussi facilement. Le bruit entendu provenait-il vraiment du corridor ? Était-ce Annie qui avait voulu le rejoindre dans son lit ? Un sursaut de sa bonne éducation religieuse lui fit repousser cette pensée. C'était indigne de lui que de se laisser aller à de tels phantasmes.

C'est alors qu'il perçut une chaude discussion à voix basses, en apparence au rez-de-chaussée. Le bourdonnement des voix était nettement identifiable, bien que les propos fussent inaudibles.

La discussion se poursuivit durant quelques minutes encore avant que le sommeil ne l'enfouît dans l'oubli.

Mais un sommeil troublé d'un cauchemar récurrent dans lequel Mozart s'enfuyait dans une ruelle sordide au son d'une musique rap ahurissante en criant : « Non ! Je ne suis qu'un enfant ! Ne me tuez pas ! »...



La lumière fade du matin éclairait la chambre tandis qu'Annie achevait de peigner les cheveux de Solange, impatiente de sortir de sa chambre à l'écho de la conversation à la cuisine. Il pleuvait toujours.

— S'il te plaît, cesse de peigner la même bouclette. Dans mon état, j'ai renoncé depuis longtemps à gagner un concours de beauté.

— Tu aurais des chances au concours de la plus belle femme en fauteuil roulant.

— Tu te trouves drôle ?

— Oui maman, J'ai décidé que je ferai tout ce que je peux pour te ridiculiser lorsque tu t'entêteras à t'apitoyer sur ton sort. À propos, ton parfum des grandes occasions risque de te valoir des conquêtes ce matin. Il embaume juste ce qu'il faut. C'est étrange, il me rappelle celui qu'on sentait au grenier jadis.

Solange détourna le regard.

— Ça va, ça va. Pousse-moi à la cuisine. Je veux déjeuner avec les autres.

— Il n'y a que papa et Michel.

— Où est Thomas ?

— Sorti il y a une heure, après avoir bu un café.

— Hervé et lui n'ont pas dû dormir longtemps. Je les ai entendus discuter à voix basse une bonne partie de la nuit dans le bureau. Pas toi ?

— Tu sais bien, maman, que lorsque je mets la tête sur l'oreiller, je m'endors comme un poupon. C'est ce qui se passe quand on a la conscience tranquille. Allez, le taxi Annie t'emmène.

Les mains sur les poignées, elle sortit le fauteuil roulant de la chambre pour amener sa mère dans le couloir vers la cuisine. Par un curieux hasard, le coude droit de Solange fit tomber sur le parquet une photo encadrée montrant Hervé et Solange tenant Annie et Thomas en bas âge dans leurs bras. Annie se baissa pour la ramasser ; en le remettant en place, elle constata que la vitre s'était brisée.

— Décidément, ta conduite automobile est aussi périlleuse que celle de Thomas, fit Annie sur un ton ironique.

Mais le regard perplexe de Solange la surprit et elle n'insista pas.

Un peu pour la taquiner, un peu pour la rassurer, Annie freina avant de pousser la porte battante de la cuisine et se pencha sur elle pour replacer le col de son chemisier de prix.

Solange lui jeta un œil inquiet :

— Je suis présentable ?

— Tu seras toujours une grande séductrice, maman. Ne t'inquiète pas.

— Cesse donc de dire des stupidités.

— Oui, sergent.

Solange haussa les épaules d'un geste excédé alors que la porte s'entrouvrait pour leur permettre de découvrir Michel, une serviette de table à la main, venu aux nouvelles.

Son visage s'empourpra à la vue de Solange qui lui offrit le plus séduisant sourire, comme si son handicap n'existait plus.

— Madame Simard ! Quel plaisir de vous revoir...

Michel inclina le torse pour embrasser Solange sur les deux joues. Annie vit alors la main de sa mère serrer avec insistance le bras de Michel pour le retenir. Elle eut l'impression fugace que sa mère avait oublié, le temps d'un baiser, qu'elle était paraplégique et qu'elle cherchait un appui pour se lever. Son visage rayonnait.

— Cher Michel ! Je devrais te gronder pour nous avoir délaissés depuis si longtemps. Mais je suis tellement heureuse de ta présence parmi nous que je suis bien prête à te pardonner.

— Merci madame Simard. Je me sens comme autrefois auprès de vous... tous.

— Jadis, tu m'appelais Solange, comme Annie et Thomas.

— Je n'osais pas. Mais puisque vous le demandez...

Annie s'impativa de cet échange mielleux.

— Ho, vous deux. Je n'ai pas déjeuné et j'ai une faim de loup. On entre ?

— Pardonne-moi, répondit Michel, confus, en s'écartant.

Il tint la porte ouverte de façon à permettre au fauteuil de pénétrer dans la vaste cuisine que la famille utilisait pour les

petits-déjeuners. Annie remarqua que la main de Solange s'était emparée de la main de Michel ; elle la retint jusqu'à ce que le trio eût approché de la table, où Hervé, assis, écoutait les nouvelles sur un petit téléviseur à piles, posé à côté de son assiette. À sa vue, Solange laissa la main de Michel.

Hervé était habillé pour les grandes occasions, tiré à quatre épingles dans son costume marine à fines rayures qu'il ne portait que pour les rentrées parlementaires. Il quitta des yeux le minitéléviseur et sourit à Annie et Solange, en se levant à demi pour incliner le torse :

— Mesdames, permettez à votre serviteur de vous souhaiter le bonjour.

Annie s'esclaffa.

— Papa, j'aime tellement t'entendre utiliser tes formules de politesse. Tu as l'air d'un monsieur d'un autre âge.

Hervé prit un air faussement offusqué et se rassit.

— J'ai toujours dit que tu étais mal élevée, Annie. On ne se moque pas de son père en un jour pareil.

— Hervé a raison, Annie, trancha Solange. Évidemment, il pense que je suis responsable de tout ce qui n'a pas fonctionné dans ton éducation et s'attribue toute la gloire de ta belle personnalité. Mais, ne commençons pas une autre de nos sempiternelles discussions sans queue ni tête en présence de Michel. À propos, Hervé, tu es encore là ? Je croyais que ta conférence de presse se tenait tôt ce matin.

— J'ai encore plus de deux heures.

— Ah...

Solange eut un léger pincement des lèvres, incapable de dissimuler son dépit. Elle l'examina de ses yeux perçants.

— Tu n'as pas l'air d'avoir beaucoup dormi ; tu as l'air fatigué. Eh bien, déjeunons. La journée promet d'être passablement occupée. À quelle heure arrive madame Marcotte, Annie ?

— Au milieu de l'après-midi.

— C'est un peu tard, non ?

— Elle m'a appelée, il y a quelques minutes, pour m'avertir que sa fille l'accompagnerait pour l'aider à préparer le repas et que nous n'avions pas à nous inquiéter de rien.

— Sa fille ? Ici ?

Le regard de Solange trahissait un profond étonnement.

— Oui, sa fille. Pourquoi es-tu si surprise ?

— Pour rien. Elle aurait dû nous prévenir avant, c'est tout. Bon... Alors, tu me sers un café ?

— Oui, sergent !

Solange lui fit les gros yeux. Puis, se tournant vers Michel qui s'était rassis à la table, elle lui sourit. Au moment où elle ouvrait la bouche pour lui parler, Hervé l'interrompit, en éteignant son minitéléviseur :

— Misère ! La météo prévoit un temps infernal en fin de semaine. On a même annoncé une veille météorologique avec un cocktail de précipitations. Pourvu que les journalistes viennent à ma conférence de presse.

Sur un ton où perçait le sarcasme, Solange ne put retenir cette flèche :

— Tu crois vraiment qu'ils ont autre chose à faire en ce samedi matin que d'assister à ta conférence de presse ? Reviens-en ! C'est un secret de polichinelle que tu vas annoncer ta décision de te présenter comme candidat indépendant.

— Ma chère femme, tu es bien placée pour savoir qu'en politique, il ne faut jamais prêter foi aux rumeurs... Bon, j'ai quelques coups de téléphone à passer avant de quitter la maison. À plus tard.

Surprise de sa réponse à double sens, Solange le regarda sortir de la pièce.

— Tu sais quelque chose à propos de ton père que tu ne m'as pas dit, Annie ?

Avec un sourire énigmatique, celle-ci lui versa du thé dans sa tasse.

— Tu sais bien que je n'ai pas de secrets pour toi...

Agacée, Solange ajouta :

— Et j'aurais bien aimé parler à Thomas avant qu'il ne sorte...

Solange chassa son irritation d'un haussement d'épaules et se tourna vers Michel en mettant sa main sur la sienne.

— Mais parle-moi de toi, Michel, que deviens-tu ? Tu sais que je suis ta plus fidèle admiratrice. Je n'ai raté aucune de tes émissions. Ah, si seulement Thomas avait poursuivi ses études, comme toi...

— Madame Simard... Je veux dire, Solange... Thomas s'en tire fort bien, croyez-moi. Et il adore son travail...

Se sentant un peu à part de cette conversation de retrouvailles, Annie alla mettre du pain à griller. Un crépitement attira son attention. Dans la fenêtre au-dessus de l'évier, la pluie charriée par les fortes rafales de vent commençait à geler au bas de la vitre.



Thomas était assis dans le fauteuil que son père occupait la veille. La nervosité le rendait agité et il semblait toujours sur le point de se lever, faisant craquer ses doigts de façon quasi maniaque.

Surprise en pleine séance de maquillage, Linda avait revêtu une robe de chambre par-dessus ses sous-vêtements. Elle sirotait un thé en tenant la tasse à deux mains, assise derrière la table de la cuisinette.

D'un geste lent, elle déposa la tasse dans la soucoupe. Le petit bruit cristallin fit sursauter Thomas.

— On est nerveux ce matin, mon Thomas ? T'as l'air d'avoir dormi sur la corde à linge. Est-ce que ton père sait que tu es ici ?

— Pourquoi cette question ?

— Pourquoi cette réponse ?

Thomas fit craquer ses doigts de façon plus vigoureuse et se leva pour aller regarder la pluie que la rafale étalait sur la grande baie vitrée du salon. Dos à Linda, il finit par avouer :

— Oui... Oui, il le sait.

Linda referma le col de sa robe de chambre dans un geste sans équivoque. Il n'y avait plus d'intimité entre elle et lui.

Thomas prit une grande inspiration. Il fit quelques pas comme pour se défouler, mais l'exiguïté de la pièce le déconcertait. Il regagna le fauteuil. La pâleur de son visage non rasé le faisait paraître plus démuné encore, comme un petit garçon pris en faute.

Linda jouissait du moment. Pour un peu, elle redeviendrait amoureuse de ce jeune fou qui était parvenu à lui faire croire qu'il l'aimait de retour. Elle avait été prise à son propre piège. À l'origine, Thomas n'était qu'un pion : elle le séduirait et le convaincrerait d'amener sa mère à aider Hervé à se sortir de ses embarras financiers pour le bien de sa carrière politique. C'était un jeu et elle aimait jouer. Un point c'est tout. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme elle l'avait prévu.

Elle but une gorgée. Sa voix se fit plus glaciale encore.

— Explique-moi comment je serai remboursée des 30 000 \$ que tu me dois. Je sais que ton père n'a pas un sou vaillant. Il a passé sa vie à payer pour tes frasques et pour tes dettes de drogue. Ensuite, il m'a demandé de t'aider et, comme une bonne poire, je t'ai avancé cet argent. Ton père a ruiné sa réputation en laissant croire à tout un chacun qu'il avait un problème de jeu et qu'il perdait de grosses sommes au casino. Il t'a longtemps protégé de ta mère en lui cachant la vérité. Et

maintenant, il est pris à la gorge. Alors, sois convaincant parce que je ne suis pas sûre de voir mon intérêt dans ton beau plan.

Thomas luttait contre la colère et l'humiliation. Il regarda sa montre : il restait un peu plus d'une heure trente avant la conférence de presse.

— Me Comeau l'a averti hier soir que le P.M. t'avait demandé d'être candidate du parti aux prochaines élections. On lui avait parlé de céder son siège à un candidat vedette. Ça l'a scié d'apprendre que c'était toi. Il t'aimait, tu sais. Il a compris que la lutte serait très difficile contre la grosse machine du parti dans le comté et que sa victoire était problématique.

Thomas but une gorgée d'eau dans le verre que Linda venait de lui apporter. Elle resta debout devant lui à le contempler, en apparence impassible, puis reprit place dans la causeuse, près du fauteuil. Elle croisa les jambes, en les dissimulant consciencieusement sous les plis de la robe de chambre pour attendre la suite. Elle savait qu'elle avait tout son temps. Thomas avait la voix changée en poursuivant :

— Hervé n'a peut-être pas un rond, mais il a un capital politique important. Contre un candidat indépendant comme lui, tu risques de faire gagner un autre candidat qui se glissera entre vous deux. Hervé est plus populaire que tu ne le seras jamais. Il connaît ses électeurs. Une forte majorité a encore confiance en lui.

— Je connais bien la situation du comté, Thomas. J'ai travaillé avec ton père pendant dix ans.

— C'est vrai, excuse-moi. Une fois réélu, il comptait sur un poste de ministre pour bénéficier d'un revenu qui lui permettrait de te rembourser, à la condition que j'entre en « désintox ». Ce que je suis parvenu à lui faire accepter, c'est qu'il annonce ce matin qu'il se retire de la course et qu'il accepte d'être ton organisateur. Il va travailler bénévolement à te faire élire, à la condition que tu effaces ma dette. Si vous

paraissent ensemble à la conférence de presse, s'il y annonce qu'il va faire campagne avec toi parce que tu es la meilleure candidate à sa succession, tu te lances en campagne avec une très confortable longueur d'avance sur tes autres adversaires. Tu sais que l'opposition officielle laisse courir le bruit qu'elle va présenter une grosse pointure dans le comté. Votre parti est en difficulté, mais ici ce serait différent. Tu obtiendras enfin ce que tu désires depuis dix ans. Hervé te garantit qu'il peut te livrer le comté. Tu seras en bonne posture pour bien te placer les pieds à Québec, ensuite.

Le regard de Linda s'alluma. Elle avait compris l'enjeu à la première tentative d'explication confuse de son ancien amant, mais elle avait voulu le mettre à sa merci, l'affoler avec le temps qui passe, lui faire croire qu'elle hésitait. On lui présentait là une chance inouïe d'atteindre son but. Mais, tout n'était pas aussi limpide que Thomas voulait bien lui faire croire.

— Et les autres ? La... Coalition des indépendants ?

— Deux des cinq députés ont déjà réintégré le caucus sous la pression du P.-M.. Hervé a convoqué les trois autres à une rencontre dans une demi-heure au restaurant où se tient la conférence de presse. Il est déjà là ; il attend ton coup de fil. Si tu ne l'appelles pas, il va conclure que tu as rejeté le plan et il annoncera sa candidature indépendante avec les trois autres. Si tu l'appelles d'ici à une demi-heure, il va profiter du temps qui lui reste pour les convaincre d'accepter sa décision et de se représenter eux aussi comme candidats du parti. Il a négocié ça avec le chef de cabinet du P.M. qui n'a pas été difficile à convaincre ; la réélection des cinq assurera au parti de se maintenir au pouvoir. Et à toi, ça t'évitera de tenir ta propre conférence de presse que tu as convoquée pour demain. Surtout que le temps ne cesse de se détériorer. Il risque de ne pas y avoir grand monde...

— Comment sais-tu que j'ai...

Linda ne termina pas sa phrase. Thomas eut un petit rire cynique.

— Hervé a de bons contacts dans les médias. Tu le sais bien.

Le mépris faisait luire les yeux de Linda. Le jeune homme regretta son rire inopportun.

Elle regarda l'heure à sa montre. Puis elle se leva et prit son cellulaire sur la table, à côté de la tasse de café.

Elle se tourna vers Thomas, le visage durci par la rancœur. Il la contemplait, le cœur battant. Linda finit par dire d'une voix monocorde :

— C'est d'accord, le jeune. Je vais appeler ton père et lui dire que j'accepte le plan. Maintenant, sors d'ici. Et ne présente jamais plus ta face de drogué devant moi.

— Mais... Linda...

— Fous le camp Thomas. Je t'ai assez vu. Je ne veux plus avoir rien à faire avec un minable qui m'a laissée tomber sans avoir le courage de me le dire.

Linda lui tourna le dos pour se diriger vers sa chambre à coucher en formant le numéro d'Hervé sur son cellulaire.

Thomas s'enfuit, penaud, en pensant qu'il n'avait jamais eu autant besoin d'une ligne de coke.



Gisèle Marcotte et sa fille savouraient leur petit-déjeuner, assises à la table de cuisine.

— Il y avait longtemps que je n'avais pas dormi de façon aussi profonde, dit Marie-Andrée en avalant une généreuse portion de yogourt coiffant des fruits frais hachés. Je me sens d'attaque.

— Tant mieux, ma belle. Je suis tellement contente de te revoir. Tu as meilleure mine qu'hier soir. Tu avais les traits tirés.

— C'est la fin de session, le stress des examens. Tu sais ce que c'est.

— Oui, le stress, ça me connaît.

— Ça t'inquiète d'aller préparer le souper chez le député Simard ?

— Le repas, non. C'est la famille qui m'achale.

— Ah ?

— Je les trouve renfermés, comme s'ils étaient snobs. Annie est gentille, pourtant. C'est une cliente régulière... Tu vas faire sa connaissance. La mère est paraplégique. Tu le savais ?

— Tu sais moi, les familles de politiciens...

— Ouais... Ah, et puis on verra bien. Après tout, ça ne sera peut-être pas si difficile que je le crains.

— Voyons maman, je serai avec toi pour t'aider. Ça va aller, tu verras.

— Tu as probablement raison. Mais tu es sûre que tu ne vas pas t'ennuyer avec ces étrangers ?


— J'en suis sûre, maman. Je ne connais rien de plus amusant que de me retrouver au milieu de gens qui ne me connaissent pas et qui ne savent pas que je les observe. À propos, il reste beaucoup de choses à faire ?

— Les courses au super marché. Avec le mauvais temps, il va certainement y avoir beaucoup de gens qui veulent faire des provisions. On finit de déjeuner et on y va. Après, nous aurons tout le temps voulu pour prendre une douche. D'accord ?

— Leur maison est loin d'ici ?

— Une bonne trentaine de kilomètres. Elle est très isolée. Mais, je t'écoute, là. Tu poses des questions comme une journaliste. Es-tu sûre que tu n'aurais pas préféré entrer dans un journal plutôt que d'enseigner ?

— Oui, maman. J'aime mieux la fiction que la réalité.



Hervé marchait de long en large dans le salon, comme l'avait fait Thomas quelques heures auparavant. Linda s'étonna une fois de plus de la ressemblance physique entre le père et le fils, de leur comportement anxieux à la moindre contrariété. Le froid humide la laissait transie sous sa couverture ; elle but une gorgée d'alcool.

Hervé fixait la baie vitrée en auscultant le maelström de lourds nuages anthracite. Le vent chassait la pluie verglaçante de plein fouet contre la baie vitrée du salon. Sa montre indiquait 13 h 20. Il avait à peine touché à son verre de Scotch qu'il tenait toujours à la main ; les glaçons trop nombreux avaient fondu depuis belle lurette et l'alcool avait un goût délavé.

Les deux amants en rupture s'étaient vidé le cœur de tous leurs regrets, de toutes leurs récriminations. Et maintenant, ils en étaient réduits à la gêne, se jetant parfois des regards de boxeurs épuisés, anéantis de n'avoir pas réussi à vaincre l'autre.

— Alors ? fit Hervé.

— Alors quoi ?

— Tu as gagné. Je me suis désisté. Qu'est-ce que tu veux de plus ? La conférence de presse a bien marché. Tu vas avoir des gros titres dans les journaux. Les bulletins télévisés vont mettre le paquet pour une nouvelle aussi inattendue.

— Veux-tu vraiment travailler pour moi, Hervé ?

— Thomas ne peut rembourser une telle dette.

— Et moi je ne peux réussir à me faire élire seule. De quelque point de vue que l'on se place, nous avons besoin l'un de l'autre.

— En d'autres temps, j'aurais été tellement content que tu me dises cela. Passons à autre chose. Nous allons rédiger un contrat en bonne et due forme. D'accord ?

— Tu ne fais pas confiance au parti ?

— C'est à toi que je ne fais plus confiance, Linda. Bon, il faut que j'y aille. Nous avons une petite fête de famille à la maison.

— J'en déduis que je ne suis pas invitée ?

— Tu m'as dit, il y a deux jours que tu n'avais aucune envie de te faire abîmer de bêtises par ma femme, lorsque je t'en ai parlé. En tout cas, elle ne t'accueillerait sans doute pas à bras ouverts. Mets-toi à sa place.

— J'aurais bien aimé que ce soit le cas, tu le sais... Excuse-moi de me contredire, mais tu vas me laisser geler ici sans éclairage ?

— Tu peux aller au motel.

— C'est gentil de ta part. À une condition : avant que tu ne te sauves comme un chien peureux la queue entre les deux jambes, laisse-moi vérifier si la panne affecte aussi le secteur du motel. Froidure pour froidure, je préfère geler ici.

Linda forma le numéro.

À la cuisine où il s'était éclipsé, il n'entendit pas la conversation sous le bruit de l'eau du robinet qui chassait les traces d'alcool sur l'acier inoxydable. Il revint au salon alors qu'elle disait « Merci quand même » à son interlocuteur et raccrochait.

— La panne les touche aussi ?

— Non. Ils ont du courant. Le problème est qu'il n'y a plus une seule chambre libre. Beaucoup de voyageurs surpris par la pluie verglaçante se sont arrêtés depuis ce midi. Il y a même déjà des routes fermées.

— Prends quelques affaires, une brosse à dents, un pyjama. Je ne vais pas te laisser seule ici. Tu viens avec moi.

— Il y a deux minutes à peine, tu disais que je ne serais pas la bienvenue...

— Je vais prévenir Annie pendant que tu remplis un sac de voyage. Elle avertira Solange.

— Je pressens que je ne vais pas gagner le premier prix de popularité, mais ça ne pourrait pas être pire que de grelotter seule dans le noir. Est-ce que j'aurai une chambre à moi ?

— C'est pas le Château Frontenac, tu sais. Mais, on s'arrangera.

13

En ce début d'après-midi, Michel avait acquiescé à la demande de Solange de pousser son fauteuil roulant jusque dans sa chambre. À peine entrés tous les deux, elle avait fermé elle-même la porte pour les isoler d'Annie qui répondait à ses courriels dans sa chambre. Solange voulait refaire connaissance selon ses propres termes.

Assise près de la large fenêtre qui avait vue sur une portion de l'allée, de la route bordée d'arbres au loin et du boisé qui jouxtait la maison jusqu'au lac, elle lui souriait.

— C'est mon coin préféré lorsque je ne suis pas au lit, dit-elle avec une nonchalance étudiée.

Elle lui désigna une chaise droite rembourrée de l'autre côté de la petite table et il s'y assit, en proie à la gêne. Le sourire à peine esquissé de Solange ne faisait qu'accroître son malaise. Les banalités qu'elle débitait retardaient l'échéance, mais il ne doutait plus qu'elle passerait insensiblement à l'évocation de leur passé commun, de manière à raviver le climat de contrôle qu'elle avait toujours su exercer sur lui. Il soustrayait de temps à autre son regard à celui de son interlocutrice pour le laisser porter vers le boisé. La pluie verglaçante se mêlait maintenant à de lourds flocons de neige épars.

Solange savait que la timidité naturelle de Michel, associée au remords, le laissait à sa merci. Il n'aurait jamais le courage d'interrompre leur entretien et de quitter la pièce.

La présence de Michel ravivait sa hargne contre l'infirmité qui la privait depuis des années de rapports intimes, longtemps d'une grande importance dans sa vie. Elle se força à s'amadouer en faisant dévier la conversation sur elle, sur son quotidien sans joie, son état de recluse qui n'a personne à qui parler et qui se réfugie dans la lecture.

La manœuvre d'apitoiement réussit. Michel baissa la garde et sauta sur l'occasion de compatir à ses problèmes de santé pour éloigner de l'entretien le sujet de leur passé. Il l'interrogea sur la possibilité d'une intervention chirurgicale, évoqua des documentaires qu'il avait vus à ce sujet.

Solange lui laissa en apparence le haut du pavé, assurée que la fuite en avant engourdissait Michel dans l'illusion de la sécurité.

Il était devenu intarissable comme toute personne timorée qui retarde l'échéance d'une confrontation en multipliant les discours.

De l'angle où elle se tenait, elle discerna la voiture de Thomas qui débouchait près de la maison et s'immobilisait.

Elle reprit finement la maîtrise de l'entretien en haussant le ton de manière à masquer les bruits de l'entrée de son fils dans la demeure.

— Dis-moi, Michel, tu n'as personne dans ta vie ?

Un peu interloqué, il sourit et dit :

— Vous n'avez pas perdu le don des questions embarrassantes, Solange.

— Allons, il ne devrait pas y avoir de gêne entre nous deux, n'est-ce pas ?

L'insinuation annula le sourire de Michel. Il inclina la tête. Sa voix était changée lorsqu'il répondit.

— J'ai beaucoup hésité à accepter l'invitation de Thomas. Je redoutais ce genre de tête-à-tête avec vous. Je constate que j'avais raison.

— Tu as peur de moi ? Ou tu as dédain de ce que je suis devenue...

— Non, Solange. Ni l'un ni l'autre. C'est du remords que j'éprouve. Le remords de n'avoir pas trouvé le courage de vous dire non.

— Tu semblais pourtant prendre tellement de plaisir à nos petites rencontres à l'époque...

— Vous me dominiez totalement, je le reconnais. J'étais fasciné par la volupté que vous saviez créer autour de ces instants. Mais pendant tout ce temps-là, je me maudissais intérieurement et je souhaitais expier...

— Expier ? Oh, quel grand sot... C'est pour cela que tu as décidé de te faire curé ?

— J'avais la conviction que c'était ce que la vie m'offrirait de plus beau.

— Mais tu n'étais pas... appelé, n'est-ce pas ?

Dans sa bouche, le mot parut insolite. Cette fois, son regard se fixa sur celui de Solange.

— Pourquoi ce mot ?

— N'est-ce pas le terme employé par un évêque lorsqu'il renonce à conférer la prêtrise à un séminariste ?

— Je trouve curieux que vous l'utilisiez maintenant.

Michel soutint le regard de Solange. Il y trouva une flamme qui était autant celle de la vengeance que d'une grande détresse. Et alors, il comprit.

— C'était vous ? Vous nous avez dénoncés auprès de l'évêque pour vous venger de mon départ !

Il se leva, abasourdi, et fit quelques pas désordonnés dans la chambre, comme un pauvre chat errant qu'on fait entrer à la chaleur et que la crainte force à chercher une cachette.

— Tu n'avais rien à faire dans les ordres, mon pauvre enfant. J'étais la seule à pouvoir donner un sens à ta vie.

— La vie d'une marionnette ! J'étais peut-être un naïf,

mais je ne crois pas que nos relations coupables pouvaient être la base d'une union. Vous étiez mariée.

— Il y avait longtemps qu'Hervé avait trouvé comment satisfaire ailleurs ses penchants libidineux. Tu étais naïf en effet et tu l'es demeuré.

Michel alla se poster devant la fenêtre, nerveux et tendu. Sa respiration devenait de plus en plus saccadée et l'asthme faisait siffler ses poumons.

— Épargnez-moi vos sarcasmes !

— Michel, je t'ai aimé dès que tu as mis les pieds dans cette maison la première fois.

— Tout de même ! Je n'étais qu'un enfant !

— Je t'ai laissé grandir d'abord, n'est-ce pas ?

— Je n'avais pas quinze ans quand vous m'avez séduit !

— Le bel âge pour un apprentissage. Tu étais suffisamment formé pour me satisfaire. Et à l'époque tu ne t'es pas plaint de mes manières.

La rancœur lui fit hausser le ton.

— Mais taisez-vous ! Vous n'avez donc aucune pudeur ?

Comme pour le calmer, Solange baissa le ton, soucieuse en vérité de ne pas alerter Thomas et Annie.

— L'amour est impudique, mon pauvre petit cœur fragile.

— Un ami m'a dit récemment : « Il y a toujours un moment dans la vie de chaque individu où il doit choisir entre le passé et le présent ». Je prends conscience maintenant à quel point il avait raison. Moi j'opte pour le présent ; je vous laisse le passé.

Le ton de Solange se durcit.

— Ne me fais pas ça une deuxième fois, Michel. Si tu étais resté, je n'aurais probablement jamais été impliquée dans cet accident sordide. Je n'aurais pas eu besoin de tant m'étourdir dans cette vile politicaillerie. Ne me jette pas comme une vieille chemise usée. Tu ne sais pas tout. J'ai...

Solange fut interrompue par un « toc-toc » nerveux à la porte qui s'ouvrit aussitôt sur Thomas, pâle et surexcité.

— Désolé de vous interrompre. Peux-tu venir Michel ? Annie a besoin de notre aide. C'est important...

— D'accord. Vous m'excusez... M-a-d-a-m-e S-i-m-a-r-d ?

L'insistance de Michel à souligner une distanciation entre elle et lui fit sourire Solange.

— Bien sûr Michel. Les jeunes avec les jeunes, les vieux avec les vieux, ou... tout seuls. De toute façon, la fin de semaine ne fait que commencer. Nous aurons d'autres occasions de poursuivre notre entretien.

Le regard sombre que lui jeta Michel la fit tressaillir.

Une fois les deux jeunes hommes sortis, un masque colérique s'accrocha aussitôt à son visage. Elle se maudissait d'avoir mal joué ses cartes. Elle avait suscité le mépris chez Michel plutôt que d'y faire naître l'affection dont elle avait tellement besoin.

Elle se savait pathétique. Son poing frappa rageusement l'appui-bras du fauteuil. Elle fixa la fenêtre.

Entre la maison et le boisé, la pluie glacée tombait drue maintenant. Le cliquetis sur les vitres n'annonçait rien de bon.

Elle exhala un petit rire de dérision. D'ici peu, personne ne pourrait s'éloigner de cette maison ; ses occupants seraient forcés de se soumettre au jeu de la vérité. Elle aurait l'occasion de reprendre la conversation avec Michel là où ils l'avaient laissée.

Mais d'abord, savoir ce qu'il advenait de son inepte de mari !

À coups brusques et puissants, se sachant à l'abri des regards, elle roula son fauteuil jusqu'au salon devant le téléviseur. La télécommande bien en main, elle alluma l'appareil et choisit le canal de nouvelles continues.

La lectrice du bulletin de nouvelles répétait les manchettes. Elle apprit avec stupeur la décision d'Hervé de ne pas se

représenter et de faire place à son « fidèle bras droit » Linda Falardeau. Elle haussa le volume pour s'assurer de ne rien perdre. Le correspondant de la chaîne dialogua quelques secondes avec la lectrice de nouvelles avant que ne s'enclenche un extrait en boucle. Hervé y disait qu'il abandonnait la politique pour des raisons familiales (ce qui fit s'esclaffer Solange), mais qu'il avait été retenu par la nouvelle candidate du parti pour diriger sa campagne électorale.

Là-dessus, une Linda réservée, mais qui cachait mal son contentement, remerciait Hervé pour l'avoir instruite des choses de la politique durant ces dix dernières années et l'avoir préparée à lui succéder. Non seulement allait-elle suivre la voie qu'il lui avait tracée, mais elle s'engageait à faire des intérêts économiques du comté l'élément dominant de son programme.

Les cinq députés de l'ex-future Coalition des indépendants poireautaient debout derrière Linda, affichant le sourire discret des politiciens d'expérience qui respirent la confiance dans l'avenir.

« Petite pute ! » grogna Solange en éteignant l'appareil, « Tout le comté sait quel genre d'instruction tu as reçue au lit ! » Et dire qu'elle avait failli confier à Hervé que, après réflexion, elle était prête à le soutenir dans sa campagne de candidat indépendant. S'il était resté à son bureau quelques minutes de plus l'avant-veille, elle aurait eu l'occasion de lui faire part de sa décision. Elle marmonna pour elle-même, à voix basse :

— Le hasard fait bien les choses... Je vais pouvoir le fichier à la porte sans remords maintenant. Il a fini de me ridiculiser.

Mais la candidature de Linda signifiait aussi que son rôle de confidente du Premier ministre n'avait plus sa raison d'être. Le parti avait réglé le problème sans elle ; Hervé s'était désisté sans qu'elle ait eu à le faire chanter. Elle serra les lèvres, lasse et amère. Dès lundi, elle allait transmettre la demande de divorce à Me Comeau et la version modifiée de son testament.

Hervé devrait quitter cette maison comme un paria, sans un sous.

Le murmure des voix qui naquit soudain dans la chambre de Thomas attira son attention. Ça discutait ferme. Elle fit rouler son fauteuil jusqu'au pied de l'escalier pour essayer d'écouter la conversation. Peine perdue. La déprime qui l'avait saisie quelques minutes plus tôt à la sortie de Michel s'intensifia ; son isolement lui pesait. Désespérée elle retourna s'enfermer dans sa chambre. Comme elle aurait souhaité se confier à lui, peut-être même se libérer du lourd secret qu'elle portait en elle depuis dix ans... Il fallait absolument lui imposer un nouveau tête-à-tête.

Son rythme cardiaque s'était accéléré. Des sentiments contradictoires l'assaillaient. Elle songea à une façon d'impressionner Michel par sa force de conviction, de l'amadouer par un geste d'éclat, de l'éblouir par une preuve de sa détermination. Ainsi, il comprendrait à quel point elle tenait à lui. Il n'aurait jamais personne d'autre dans la vie pour l'aimer à ce point. Le fait qu'il vivait en solitaire en était le témoignage éclatant.

Solange divaguait. Elle voyait la renaissance d'une longue et fructueuse liaison avec Michel. Elle ne pouvait plus être son amante. Mais n'y a-t-il pas plus d'un moyen pour satisfaire un homme au lit ? En outre, elle pouvait être sa compagne sage qui ferait progresser sa carrière. Elle sortit du tiroir de la table de chevet l'album de coupures de journaux, toutes sur Michel, et revint à la fenêtre pour en tourner les pages avec une minutie quasi rituelle. Elle le contemplait sur les photos de magazines et de quotidiens, en proie à un puissant désir qu'elle ne pouvait plus ressentir que dans son imagination.

Il était 13 h 50 à sa montre. C'est alors que, par la fenêtre, son attention fut attirée par les voix des trois jeunes gens à l'extérieur.

Dissimulée derrière le rideau de dentelle, elle les vit sortir du cabanon où l'on rangeait les outils, d'abord Michel qui tenait la porte, puis Thomas, une pelle à la main et enfin Annie.

La vue de sa fille fit sursauter violemment Solange: Annie portait, serrée contre sa poitrine, la boîte en métal qu'elle avait cru introuvable au grenier depuis dix ans.

Son secret était découvert !

Une idée germa au même moment dans son cerveau fiévreux. Elle se laissa imbiber par elle, attentive à ne pas la chasser en dépit de son incongruité.

En respirant difficilement, elle tenta de se ressaisir. Elle avait juste le temps d'appeler Juliette, son infirmière bénévole.

Dès qu'elle l'eut au bout de la ligne, elle adopta sa voix d'infirmière harassée et souffreteuse pour lui dire qu'elle était seule à la maison et lui demander de passer la voir, quelques minutes à peine pour l'aider dans une tâche qu'elle ne pouvait accomplir seule. Comme à l'accoutumée, Juliette lui promit de venir le plus tôt possible, mais le mauvais temps commençait à rendre les routes glissantes et elle serait peut-être retardée.

Solange la remercia d'une voix geignarde qui suffit à convaincre l'infirmière de se hâter. Elle raccrocha, assurée que Juliette ne lui ferait pas faux-bond.

Son cœur s'accéléra soudainement dans sa poitrine à la pensée de la boîte qu'Annie avait emportée dans la forêt. Un nouveau malaise lui crispa le cœur.

Le bourdonnement intense qui lui perça les tympan fut suivi d'un voile noir qui fit disparaître toute lumière autour d'elle.

— Madame Simard ? Madame Simard ? Est-ce que ça va ?

Elle entrouvrit les paupières. Juliette la regardait, les yeux exorbités ; ses épais verres de lunettes portaient la trace de gouttes de pluie de même que son manteau.

Solange commença à émerger de sa confusion. Enfin le souvenir de l'appel téléphonique à l'infirmière lui revint à la mémoire. Un cri rauque jaillit de sa poitrine :

— Où est Annie ?

— Je l'ignore. Il n'y a personne dans la maison.

L'image de la boîte, la dernière qu'elle avait gardée du moment précédant sa perte de conscience, la fit tressaillir. Pendant quelques trop longues secondes, le désarroi l'envahit tandis que Juliette, le visage près du sien, s'affairait auprès d'elle, prenait son pouls, examinait ses pupilles.

Le plan qui avait germé dans sa tête avant le départ des trois jeunes gens pour la forêt lui revint en mémoire. Solange secoua la tête d'un geste excédé. Tant pis pour la révélation de son secret. Elle réglerait cela plus tard. Elle avait plus important à faire et il fallait se hâter avant le retour du trio.

— Je vais mieux Juliette. Une petite chute de pression sans doute. Ne vous en faites pas. Je suis tout à fait remise. J'ai besoin de vous pour autre chose. Reprenez vos esprits et déposez votre manteau sur la chaise derrière vous. J'ai un petit mot à écrire.

Pendant que l'infirmière s'exécutait, Solange fit rouler son fauteuil jusqu'à côté de la table de chevet. Du tiroir, elle sortit du papier à lettres, une enveloppe et un stylo. Elle utilisa l'album de coupures de journaux comme écritoire pour rédiger à la hâte un message à l'intention de Michel :

— « Mon Michel. Il faut que je te parle seule à seul. Je peux tout expliquer. Ne me juge pas trop vite. Ne te sens coupable de rien. Viens me retrouver dès ton retour. Ta Solange ».

Elle plia le feuillet à la hâte, l'inséra nerveusement dans l'enveloppe qu'elle colla du bout de la langue et inscrivit le prénom de Michel sur l'enveloppe.

La lettre enfouie dans une poche de son cardigan, elle fit rouler vivement son fauteuil jusqu'à Juliette qui l'attendait près de la porte.

— Amenez-moi jusqu'à l'escalier, vite !

Juliette s'exécuta.

Au pied de l'escalier, Solange s'agrippa des deux mains à la rampe et se souleva au-dessus du siège du fauteuil roulant.

Juliette se précipita pour la soutenir en repoussant le fauteuil du pied.

— Vous voulez monter là-haut ? Pourquoi, bonne sainte bénite ? Laissez-moi y aller à votre place.

— Soutenez-moi ! Il faut que j'aie déposer cette lettre dans une chambre.

— Mais c'est de la folie, dans votre état. Donnez-la moi. Je vais le faire.

— NON ! Je dois le faire moi-même. Soutenez-moi par la taille. Je peux me déplacer en tenant la rampe.

Agrippée à la rampe, Solange commença à s'élever à la force des poignets.

— Doux Jésus, je n'avais jamais remarqué à quel point vous étiez forte.

— Juliette, taisez-vous et aidez-moi, bon Dieu !

Les deux femmes poursuivirent l'escalade avec énergie. Experte dans le soin des malades et des handicapés, Juliette se montrait efficace, ce qui rassurait Solange et décuplait sa détermination. Dans un état second, elle se réjouissait déjà : son geste éclatant allait complètement éblouir Michel. Enfin, il saurait reconnaître son amour inébranlable. Obnubilée par la passion qui lui inspirait cette tragi-comédie absurde, Solange ahanait en grimpant l'escalier.

Elles atteignirent le palier. De la tête, Solange lui indiqua la porte de la chambre de Michel. Mais cette fois, il n'était plus question de se tenir à la rampe d'un escalier. D'une voix haletante, elle ordonna à Juliette de la déposer par terre sur le tapis.

— Je peux me débrouiller seule maintenant. Allez chercher

le fauteuil roulant et transportez-le ici près de la porte. Je serai trop fatiguée pour redescendre de la même façon.

— Madame Simard ! Vous n’y pensez pas ?

— Juliette, ça suffit. Faites ce que je vous demande.

Et sous le regard interloqué de l’infirmière, elle commença à ramper par terre, les bras fermement en extension et le torse bien arqué. Ses deux jambes louvoyaient derrière elle comme deux serpents alanguis.

En atteignant la porte de la chambre, elle tourna la tête vers Juliette. Son regard irrité suffit. L’infirmière tourna le dos et se précipita dans l’escalier.

Solange éleva la main pour tourner la poignée et, une fois la porte ouverte, elle rampa dans la pièce. Il y régnait une odeur d’eau de Cologne qui la fit frissonner. Le pyjama de Michel émergeait des draps défaits. Une reptation accélérée l’amena jusqu’au lit. Agrippée aux draps, elle se hissa jusqu’au niveau du matelas, s’appuya sur le coude gauche, tira à elle la veste du pyjama et s’y enfouit le visage. L’odeur du corps de Michel la fit frémir. Elle l’imagina sous elle, plus jeune, pendant l’amour.

Mais la crainte d’être surprise par le retour inopiné du trio la refroidit. De la poche de son chandail, elle sortit la lettre et la déposa sur le lit, près du pyjama. Elle chercha appui sur la table de chevet et se contorsionna pour se positionner de façon à ramper vers la porte entrouverte. Elle entendait les pas de Juliette qui remontait l’escalier en soufflant.

Elle accrut le poids de sa main droite sur la table de chevet qui s’inclina sous la charge. Le crucifix janséniste qui s’y trouvait bascula et chuta sur le plancher de bois verni avec un bruit sourd, en même temps qu’un carnet à reliure spiralée.

— Est-ce qu’il y a un problème Madame Simard ? demanda Juliette de l’escalier.

— Non ! cria Solange d’une voix stridente. Tout va bien. J’arrive. Attendez-moi dans le corridor.

La vue du crucifix la pétrifia. Elle crut d'abord à un bris causé par la chute, puis réalisa qu'il s'était décroché de la croix de bois.

Elle s'en empara pour l'examiner de près : les mains du Christ n'étaient pas fixées par des clous, mais étaient suspendues à des crochets qui imitaient des cordes. Il était très facile de les sortir de leurs attaches ; de toute évidence, il avait été conçu à cette fin. Une fois les poignets libérés des attaches, la tête et le cou formaient une sorte de manche et les bras une garde d'où les jambes effilées pointaient comme une lame grossière.

Un malaise la saisit. Cet objet étrange ne pouvait être là sans raison. Pourquoi Michel l'avait-il apporté ? Était-il mal intentionné ? En outre, n'importe qui pouvait s'en emparer pour l'éliminer. N'avait-elle pas que des ennemis dans cette maison ? Forte de cette conviction, elle s'affola : elle n'était plus en sécurité. La découverte de la boîte le lui démontrait.

Appuyée de la main gauche sur le matelas, elle remit la croix debout sur la table de chevet, s'efforçant de lui redonner la position qu'elle occupait avant de tomber. Mais la figurine pendait de travers. De l'autre main, elle s'empara du carnet qui s'était ouvert sur le sol.

Elle s'adossa au lit, haletante, et feuilleta le carnet. Michel y avait noté des réflexions angoissées à saveur mystique sur la peur de mourir, des pensées empruntées à des auteurs religieux. Elle hocha la tête ; comment pouvait-il en être resté à ça ?

Elle allait refermer le carnet lorsque quelques lignes à la dernière page écrites le jour même la firent sursauter. Elle lut :

« Je ne peux me cacher à moi-même la joie de revoir Annie, son sourire lumineux, sa douceur simple. J'ai tressailli lorsqu'elle m'a embrassé sur la joue. Comment ai-je pu manquer à ce point de courage jadis et m'abstenir de lui déclarer mon amour ? Cette seule pensée me remplit de détresse. Il faut que je trouve l'occasion de lui dire à quel point mes

sentiments pour elle n'ont fait que grandir... Est-ce que sa mère continuera de faire obstacle ? Tant pis. Les obstacles sont faits pour être vaincus. Coûte que coûte »

— Madame Simard, j'entends un bruit de moteur ! Qu'est-ce que je fais ?

— J'arrive !

Déseparée, sous le choc, Solange découvrait que Michel lui préférait Annie. D'une main tremblante, elle remit le carnet en place près du crucifix.

C'est alors qu'une illumination la frappa : il fallait emporter le crucifix. Michel comprendrait qu'elle l'avait pris, à la lecture de sa lettre, et viendrait lui demander des comptes. Il ne pourrait pas lui refuser l'entretien auquel elle tenait plus que tout. Elle saurait alors le confondre et tuer dans l'œuf cet amour impossible pour Annie. Sans compter que la disparition de l'objet la mettrait en sécurité.

Mais d'abord sortir de la chambre au plus tôt. Elle détacha le corps du Christ et chercha où le dissimuler.

— Madame Simard, dépêchez-vous !

Solange glissa le crucifié dans la ceinture de son pantalon, sous son chemisier, frissonnant au contact du métal froid. Les mains appuyées au sol, elle reprit sa reptation vers le corridor en criant à Juliette :

— Venez m'aider !

Juliette, nerveuse à l'excès, bondit dans la chambre, le fauteuil roulant déployé. Elle l'aida à s'y asseoir et le poussa aussitôt près de l'escalier en tirant la porte vers elles.

— Ne vous inquiétez pas Juliette, lui dit Solange, la voix éraillée par l'effort qu'elle venait de fournir. Je vais freiner la descente en retenant les roues.

— Je n'ai pas de crainte, Madame Simard. J'ai vu ce que vous êtes capable de faire de vos bras.

La descente fut exigeante pour les deux femmes, mais

elles parvinrent au rez-de-chaussée sans trop de mal, contentes de reprendre leur souffle.

Le claquement de deux portières d'auto retentit presque en même temps. Deux voix féminines s'élevèrent.

Solange, haletante, s'efforçait de retrouver la maîtrise de soi. La reconquête de Michel serait ardue et ce nouveau combat à livrer la terrifiait. Mais il était trop tard pour retraiter.

— Merci beaucoup Juliette. J'apprécie.

— Vous savez comme je vous suis dévouée, Madame Simard.

— Puis-je vous demander de m'aider à me mettre au lit ? Je n'ai pas fourni un tel effort depuis dix ans ; je tremble de fatigue.

— Bien sûr. Laissez-moi vous ramener à votre chambre.

— À bien y penser, je peux le faire seule. Pourriez-vous plutôt aller à la cuisine me préparer une carafe d'eau fraîche avec de la glace ?

— Avec plaisir.

Solange profita de l'absence de l'infirmière pour aller dissimuler le crucifix au salon avant de se précipiter à sa chambre. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut madame Marcotte et une jeune femme. Elle prit à peine le temps de les regarder avant de se ruer près du lit. Et, bien que son escapade au premier étage l'eût exténuée, elle parvint à se hisser seule sur le lit où elle s'étendit en fermant les yeux et en ramenant tant bien que mal l'édredon sur elle.

— Vous êtes déjà au lit ? fit Juliette en pénétrant dans la chambre. Vous n'êtes pas raisonnable. Vous auriez dû m'attendre.

Elle but l'eau que lui offrait l'infirmière, ferma les yeux un instant, comme pour réfléchir et les rouvrit brusquement en saisissant fermement l'infirmière au poignet.

— Écoutez-moi bien Juliette. Nous avons peu de temps. Je ne suis plus en sécurité dans cette maison. Ma famille complète pour se débarrasser de moi !

— Mais voyons, madame Simard !

— J'en ai la preuve. Demain matin, venez me prendre avec votre voiture. Je vous dirai où m'emmener. Je vous dédommagerai très bien. Ne craignez rien.

— Mais... On annonce du très mauvais temps pour demain...

— Ça n'a pas d'importance. Nous n'irons pas bien loin. Jurez-moi que vous viendrez me prendre demain Juliette !

— Je vais venir, fit l'infirmière peu rassurée sur l'état d'énervement de sa patiente. Maintenant, laissez mon bras, s'il vous plaît, vous me faites mal. Reposez-vous. On reparlera de tout ça demain matin.

Juliette remonta l'édredon et Solange referma les yeux en inspirant à longs traits pour se calmer.

Mais l'angoisse qui avait englouti le cerveau de Solange quelques minutes plus tôt refusait de se dissoudre.

Dès que la porte fut refermée sur Juliette, des larmes de rage inondèrent ses yeux.

14

Au cœur de la clairière, Annie sortit de sa stupeur pour leur dire :

— Vite. Le temps se gâte vraiment.

La pluie froide tombait de plus en plus fort et gelait sur les branches.

Thomas maugréa. Le manque de cocaïne le rendait méfiant, un peu paranoïaque.

— Quelle idée de fou que d'enterrer cette boîte ! On aurait pu nous voir. Écoutez ! Vous n'entendez pas ? On dirait que quelqu'un marche sur des branches mortes.

Annie avançait tête baissée entre les deux hommes, en proie à une réflexion qui lui faisait crispier les lèvres. Elle parvenait mal à secouer sa tristesse au souvenir du visage halluciné de Thomas et Michel, le regard plongé dans la boîte en métal ouverte... En se remémorant le geste qu'ils venaient de poser, elle se demandait s'ils avaient fait le bon choix.

Derrière une butte à quelque cinq cents mètres dans la forêt, Thomas avait creusé un trou avec frénésie pour qu'Annie y dépose la boîte en métal. La première pelletée de terre avait produit un son métallique fêlé. À la hâte, son frère avait aussitôt multiplié les pelletées.

En deux minutes à peine, le trou avait été comblé. Thomas avait donné quelques coups du plat de la pelle pour tasser la

terre remuée, qui dessinait le contour d'une tête d'ours sur la neige. Annie avait semé quelques feuilles et des branches mortes dessus.

Ils s'étaient tenus immobiles autour de la fosse, incapables de s'avouer pourquoi le geste qu'ils venaient d'accomplir les tourmentait...

Annie s'étonna du visage soucieux de Michel, pendant que Thomas marchait en martelant le sol de violents coups de pelle secs et répétés.

Michel lui prit doucement la pelle des mains, tant son comportement l'inquiétait.



Après avoir attendu quelques instants dans la cuisine au cas où Solange la rappellerait, Juliette but un verre d'eau avant de passer son manteau pendu à un crochet dans l'entrée.

Par la vitre embrouillée de la porte, elle distingua la calandre d'une autre voiture. Elle sortit de la maison en finissant de boutonner son manteau et ouvrit son parapluie aussitôt malmené par le vent. La petite voiture nouvellement arrivée était garée à quelques mètres. Elle prit place dans la sienne, déposa son sac à main sur le siège du passager, chercha ses clés dans la poche de son manteau et la fit démarrer en jetant un coup d'œil vers l'autre voiture dont le hayon levé lui masquait le visage des deux occupantes.

Juliette entreprit de faire prudemment marche arrière sur le sol glissant. En effectuant un virage pour se positionner en direction de l'allée, son regard se porta sur les deux femmes ; elle reconnut madame Marcotte qui indiquait à sa compagne comment s'y prendre pour sortir des caisses de victuailles et des glacières du coffre.

Cette vision la mit aussitôt dans un état d'affolement. Elle embraya et appuya fortement sur l'accélérateur. Les pneus tournèrent à vide sur le sol glacé avant de propulser l'auto. Les deux femmes levèrent la tête de surprise pour la regarder foncer en dérapant.

La voiture d'Hervé s'engageait au même moment au bout de la longue allée.

Derrière le volant, il fulminait. Linda venait de lui avouer qu'elle avait été approchée plusieurs semaines auparavant par le parti.

— Arrête de me faire la baboune, Hervé. J'avais refusé de prendre ta place. Je t'ai toujours été loyale, quoi que tu puisses croire. Si tu as l'intention de râler toute la fin de semaine, tu ferais mieux de me ramener chez moi. L'atmosphère va sûrement être plus chaude que dans ta maison.

— Niaise pas !

Furieux, Hervé accéléra.

Il n'aperçut qu'à la dernière minute la petite voiture de Juliette qui se dirigeait elle aussi à vive allure vers eux, en oscillant de droite à gauche sur le sol givré.

— Attention ! cria Linda.

Hervé manœuvra pour déporter son véhicule vers la droite au moment où Juliette arrivait à leur hauteur et évita l'accrochage de justesse.

Il aperçut alors les deux autres femmes tournées dans leur direction devant le coffre ouvert de leur voiture. Il donna un violent coup de frein pendant qu'elles s'égayaient chacune de son côté.

Sa tentative pour redresser le volant ne réussit qu'à accentuer le dérapage de la voiture qui se mit de travers et piqua du nez dans le fossé le long de l'allée.

Linda saignait du nez. Madame Marcotte et sa fille accouraient vers eux pendant qu'ils s'extirpaient de la voiture.

— Il n’y a pas de mal ? s’inquiéta Gisèle Marcotte.

— Je crois que Mlle Falardeau s’est frappé le nez quand j’ai freiné. Moi ça va. Mais où est passée cette folle de Juliette ?

Ils se tournèrent ensemble vers le bout de l’allée. La voiture de Juliette tournait à gauche en zigzaguant et s’engageait sur la route nationale.

Hervé considéra sa voiture. Linda réussit à extirper un petit papier mouchoir chiffonné de la poche de son anorak et l’appuya sur le bout de son nez.

— Bonjour ! Je suis Hervé Simard et voici mademoiselle Linda Falardeau, notre future députée. Vous êtes madame Marcotte ?

— Oui, c’est moi. Je vous présente ma fille Marie-Andrée qui est venue de Montréal pour m’aider.

— C’est gentil, mademoiselle. Euh... madame Marcotte, c’est à vous cette voiture ?

— C’est la mienne, dit Marie-Andrée.

— Je sais que je bloque le passage. Mais ne vous inquiétez pas. Je connais bien le patron du garage Lapierre. Il m’en doit une. Je vais l’appeler pour lui demander de venir avec sa dépanneuse pour déplacer la mienne. Mais avec le temps qu’il fait, je doute que ça se fasse tout de suite.

Gisèle Marcotte releva le col de son manteau.

— Seigneur ! Quelle histoire ! Tout le monde pourrait être incapable de quitter les lieux, comme des... prisonniers...

Les trois autres se regardèrent, surpris tout à coup de la nouvelle réalité qui s’imposait à eux. Hervé sortit le bagage de Linda du coffre de la voiture et tous deux se dirigèrent vers la maison où ils disparurent aussitôt.

La pluie verglaçante tombait dru maintenant et laissait déjà sur les branches et les troncs une mince carapace transparente.

En débouchant du sentier, Annie ralentit le pas à la vue de la voiture de son père dont le flanc gauche s'appuyait presque sur l'arrière d'une voiture inconnue.

À côté de madame Marcotte qu'elle connaissait bien, une jeune femme s'affairait à extirper des sacs à provision du coffre d'une sous-compacte bleue derrière la voiture de Thomas. Hervé s'éloignait vers la maison sur le sol glacé en soutenant Linda.

— Bonjour, madame Marcotte, cria Annie pour attirer son attention. Je vois qu'on peut compter sur vous !

La dame s'interrompt et se tourna vers elle. En la reconnaissant, elle sourit avec bonhomie.

— Bonjour, mademoiselle Simard, répondit-elle en haussant le ton à son tour. Je ne vous cacherais pas que si j'avais été seule, je me serais probablement décommandée. Mais avec l'aide de ma fille, je me suis sentie plus courageuse. Les routes sont déjà difficiles. La pluie gèle sur l'asphalte à certains endroits et les camions de la voirie n'ont pas encore répandu de sel.

Pendant qu'elle parlait, sa fille s'approcha du trio, le visage épanoui.

— Je vous présente ma fille Marie-Andrée qui travaille à Montréal. Elle est venue passer la fin de semaine avec moi. Ce n'est pas souvent que nous avons l'occasion de nous voir. Elle va m'aider à préparer le repas ; comme ça, nous aurons l'occasion d'être ensemble.

Annie serra généreusement la main de Marie-Andrée et se tourna à demi en direction de Thomas et de Michel qui arrivaient derrière elle au même moment.

— Madame Marcotte, Marie-Andrée, voici mon frère Thomas et notre ami Michel.

Thomas fit un geste nerveux de la tête à la jeune femme et à sa mère, mais accéléra le pas en direction de la maison. Michel s'approcha d'elles pour leur serrer la main.

— Heureux de faire votre connaissance à vous deux... Excusez-moi, je dois porter cette pelle dans la remise. On se revoit dans la maison ?

Il esquissa un sourire poli avant de s'éloigner à son tour.

Pendant qu'Annie et madame Marcotte se lançaient dans un échange animé et joyeux en déchargeant la voiture des derniers sacs de provisions, Marie-Andrée regarda Thomas entrer et se mordit la lèvre inférieure ; il s'agissait bien de l'étrange client dont elle avait appris l'identité par le journal qu'il avait laissé par terre, lors de leur dernière rencontre dans l'entrepôt désaffecté, et qui la connaissait sous le nom de Vicky.

Elle avait pris soin de se composer une expression neutre pour lui faire comprendre qu'il pouvait compter sur sa discrétion. Mais la pâleur de son visage l'inquiétait. Saurait-il faire front ? Elle fit la moue. Pour la première fois depuis qu'elle avait accepté de se prêter à ses fantaisies, un malaise la gagna. Avait-elle bien agi en profitant de l'occasion du repas à préparer pour étudier de près ces destins insolites ?

L'humidité glaciale les gelait jusqu'à l'os. À l'invitation d'Annie qui babillait sans discontinuer, Marie-Andrée suivit sa mère et leur hôtesse vers la maison.

Elle s'effaça pour laisser les deux femmes entrer les premières et jeta un œil aux alentours glacés avant de pénétrer dans la vieille résidence. Les prochaines heures menaçaient d'être inhabituelles, même pour une personne comme elle rompue au mensonge, au faux-fuyant et au mutisme.

Le crépitement d'un feu de foyer au salon chassa ses pensées noires. Thomas, qui sortait justement de la vaste pièce, avait eu la bonne idée de faire une attisée qui conférait un peu d'atmosphère à cette demeure bien peu propice à la fête.

Il lui adressa un léger signe de tête et s'éclipça aussitôt dans l'escalier en direction de sa chambre.

— Marie-Andrée, dit Annie en lui mettant la main sur le bras, viens que je te montre la cuisine. Ta mère y est déjà.

Marie-Andrée sentit un courant de chaleur la traverser au contact de la main d'Annie.

— Oui, il est temps de se mettre à l'ouvrage.

— Je suis contente que tu sois là. Ça manque de filles dans cette maison, surtout quand mon frère Thomas se montre aussi bougon.

Les deux jeunes femmes s'engouffrèrent en riant dans la cuisine au moment où Michel entra à son tour dans la maison.



Une heure plus tard, Marie-Andrée dressait la table de la salle à manger attenante au salon, où Annie et Thomas suivent une partie de football américain à la télévision.

Thomas lançait en l'air le coussin qu'il tenait serré contre sa poitrine et le rattrapait. Marie-Andrée, qui prenait des ustensiles et des assiettes dans un buffet aux portes vitrées, l'observait à la sauvette ; ce garçon-là était en état de manque. Elle avait tellement vu dans la rue de ces pauvres types privés de leurs doses quotidiennes... En repositionnant les couverts sur la table, elle jeta un coup d'œil discret au visage agacé et inquiet d'Annie, qui se mordillait la lèvre du bout des dents, en jetant un coup d'œil à sa montre.

Marie-Andrée la suivit du regard lorsqu'elle quitta la pièce. « Décidément, ce n'est pas la joie qui les étouffe » se dit-elle.

Thomas vint la rejoindre à la table où elle disposait les couverts. Il jeta un coup d'œil rapide pour s'assurer qu'ils étaient seuls. Ses mains tremblaient en chuchotant d'une voix rauque.

— Euh... J'ai failli ne pas vous reconnaître sans votre per-ruque blonde. J'avais eu un soupçon en doublant votre voiture sur l'autoroute...

— ... ?

— Je peux compter sur votre discrétion ?

Marie-Andrée replaça un couteau mal aligné près d'une assiette et murmura sans le regarder :

— À propos de quoi ? J'ignore de quoi vous parlez.

— Mais...

Thomas la regarda, interloqué. Marie-Andrée continuait de redresser nonchalamment les ustensiles. Elle leva un verre à vin blanc devant ses yeux, puis, sans un regard pour Thomas, elle fit disparaître une empreinte imaginaire à l'aide d'un linge à vaisselle immaculé qu'elle avait déposé sur le dossier d'une chaise. Celui-ci comprit alors que la jeune femme voulait exprimer de cette manière son intention de ne pas révéler qu'ils se connaissaient.

Il faillit sourire. Toujours sans le regarder, Marie-Andrée déposa le verre sur la table puis jeta un regard circulaire sur les couverts pour s'assurer que rien ne manquait. Sur un ton neutre, elle murmura :

— Aucun de nous deux n'a intérêt à ce que nos relations d'affaires soient connues. Par-dessus tout, je ne veux en aucun cas faire de la peine à ma mère. Et si quelqu'un s'avise de me créer des embarras, il n'a qu'à bien se tenir. Maintenant, excusez-moi, j'ai à faire.

Elle leva les yeux vers lui. Son visage était impassible. Elle pivota et quitta la pièce à pas lents.

Thomas suivit son déhanchement jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le corridor. Il se laissa tomber sur le fauteuil devant le téléviseur en continuant de maltraiter le coussin.



Marie-Andrée fit le tour du corridor des yeux et repéra une salle de bain à la porte entrouverte au moment où Annie

pénétrait dans la chambre de sa mère sur la pointe des pieds. Elle parvint à distinguer une forme étendue qui remuait sur le lit. Une tête pointa par-dessus un édredon de guingois. La porte se referma.

Elle hésita, ne voulant pas déranger Annie et sa mère. Ses pas assourdis par le tapis du corridor, elle s'avança lentement. Près de la porte, les voix lui parvenaient nettement.

— C'est toi Annie ?

— Oui, maman. Tu as suffisamment dormi ?

— Quelle heure est-il ?

— Quatre heures passées.

— J'ai dormi trois heures.

— Tant que ça ? Tu devais être fatiguée.

— Oui, je... J'avais fait de l'insomnie la nuit dernière. Je me trompe ou il y a des odeurs de cuisson qui flottent dans l'air ?

— Madame Marcotte a apporté un dessert qu'elle vient de mettre à cuire. Ça sent bon n'est-ce pas ?

— C'est une façon agréable de se réveiller lorsqu'on a le ventre creux.

— Je t'ai apporté des fruits, des biscuits et de l'eau minérale pour te faire un petit goûter. Tu dormais lorsque je suis rentrée tout à l'heure. Je n'ai pas voulu te réveiller.

Dans le corridor, Marie-Andrée sourit à la pensée que les talents culinaires de sa mère étaient appréciés à l'odorat ! Elle voulut s'éloigner, mais la conversation qui reprenait la retint.

Dans la chambre, Annie ouvrait le store pour que la lumière du jour entre. Elle revint vers le lit de sa mère qui lui dit alors :

— Ah oui... Je me souviens. Je vous ai aperçus tous les trois. Pourquoi êtes-vous allés dans la forêt par un temps pareil ?

— Si tu nous as vus partir, tu sais ce que nous sommes allés faire.

— La boîte ?

— Oui, la boîte.

— Vous l’avez ouverte ?

— Oui...

Solange ferma les yeux. Son visage paraissait impassible. Annie voulut profiter de l’instant.

— Maman, je...

— Tais-toi ! Ça ne te regardait pas. Tu n’avais qu’à laisser la boîte au grenier, là où tu l’avais trouvée. Mais tu n’as jamais pu t’empêcher de te mêler de ce qui ne te regarde pas.

Marie-Andrée se sentait mal à l’aise d’entendre les secrets des autres. Elle se hâta de s’éloigner, gênée de la situation.

Elle s’enferma dans le cabinet de toilette du corridor, le cœur battant, hors de portée de la conversation de la mère et de la fille. Elle se regarda dans le miroir de la pharmacie et se fit une horrible grimace. Qu’est-ce qui lui avait pris ? Et qu’est-ce que c’était que cette histoire de boîte enterrée ?

Dans la chambre, comme si de rien n’était, Solange changea de sujet :

— Tu vas m’aider pour ma toilette ? Et je voudrais aussi que tu me choisisses des vêtements qui vont me faire paraître à mon avantage, pour une fois.

— D’accord, maman, fit Annie d’une voix lasse. Mais d’abord, je dois t’avertir. Le verglas cause des pannes de courant dans plusieurs secteurs du comté depuis ce midi. Papa a dû inviter Linda. Il n’y a plus d’électricité dans son appartement et il n’y a aucune chambre libre au motel.

— Il a ramené sa guidoune ici ?

Ce fut le signal d’une montée soudaine de ressentiment chez Annie. Les événements des derniers jours l’avaient transformée en marmite qui ne demandait qu’à laisser échapper sa vapeur brûlante.

— Solange, s’il te plaît ! Tu vas me faire le plaisir de modérer tes transports. Il y a déjà assez de Thomas qui est

muet comme une carpe devant la TV et de Michel qui tousse seul dans sa chambre. J'en ai plein le dos de tenir cette famille à bout de bras et d'arbitrer les querelles. Si tu ne me promets pas de te comporter comme une femme intelligente, je te laisse ici dans ta merde !

Dans la toilette, Marie-Andrée tira la chasse d'eau pour ne plus entendre les cris. Sa mère avait-elle bien fait d'accepter de préparer un repas pour cette famille de furieux ?

La consternation déforma les traits de Solange. La sortie d'Annie trahissait à la fois sa colère et sa détermination. Elle comprit que sa fille était à bout de nerfs et para au plus pressé.

— Tu as raison, ma... ma chouette. Tu peux compter sur moi. On tourne la page et on passe à ma toilette. Vas-tu aussi m'aider à me maquiller et à me laver les cheveux ?

Annie poussa un soupir de résignation.

— Mais oui, maman. Tu le sais bien.

— Qu'est-ce que je ferais sans toi ?

La jeune femme haussa les épaules. Elle refoula la réponse qui avait failli lui échapper.

— Et quand tu auras fini de me rendre présentable, pourrais-tu demander à Michel de venir me voir ? J'ai un service à lui demander.


Avant même que sa fille puisse répondre, la lumière de la lampe sur la table de chevet faiblit et s'éteignit, pour se rallumer après deux ou trois secondes.

— Ouf ! Pendant un instant, j'ai cru que c'était la panne, dit Annie.

Puis, sur un ton égal, elle ajouta :

— Allez, je vais te retirer tes vêtements, pendant qu'on y voit encore clair...

Marie-Andrée passa devant la porte fermée sans ralentir.



Assise à la table de la cuisine, occupée à peler des pommes de terre, Marie-Andrée écoutait d'une oreille distraite le babil de sa mère qui évoquait des souvenirs d'enfance, du temps « où les saisons n'étaient pas toutes mélangées, avec des hivers qui commençaient en novembre par la bordée de neige de la Sainte-Catherine et qui finissaient en avril avec de la neige jusqu'à Pâques. Pas des temps de fou comme de nos jours avec du verglas qui casse tout. »

Elle adorait sa mère et c'était un bien petit prix à payer que de l'entendre raccommoder à sa manière le lien distendu qui continuait de les unir en dépit de l'éloignement. Elle appréciait sa discrétion ; jamais lui avait-elle demandé quel genre de travail elle faisait à Montréal.

Elle se demandait quel genre de mère avaient Annie et Thomas. Ce qu'elle avait entendu à travers le mur l'avait étonnée. Qu'est-ce qui avait bien pu se produire dans cette famille pour qu'un garçon comme Thomas soit tellement bouleversé ? Par contre, Annie lui plaisait bien, en dépit de sa nervosité. Ses grands yeux gris l'avaient émue dès le premier abord. Elle se sourit à elle-même. Et si le hasard l'avait mise sur son chemin ?

— Marie-Andrée ! Ça suffit ! Tu as pelé assez de pommes de terre pour un régiment ! N'oublie pas qu'il y a aussi du *Yorkshire Pudding* avec le rosbif.

Elle sortit de sa rêverie. Dans un chaudron rempli d'eau froide gisaient une quinzaine de grosses pommes de terre jaunes.

— Tu as raison. Je ne sais pas ce qui m'a prise. Je t'écoutais parler et je n'ai pas réfléchi.

— Ce n'est pas grave. Il restera de la purée pour demain. Tu prépares les haricots maintenant ? Je vais commencer à

faire des hors d'œuvres. Des gens comme eux doivent en grignoter en prenant un verre.

— En passant, ça sent drôlement bon. J'ai l'impression de respirer les mêmes odeurs que celles de mon enfance. J'ai déjà faim. Je pense que je vais aller jeter un autre coup d'œil à la voiture de monsieur Simard. Il y a peut-être un moyen de la contourner.

— Mais, il pleut à boire debout, ma belle ! Tu vas attraper un rhume !

— Voyons, maman. Juste le temps de mettre le nez dehors.

Marie-Andrée revêtit sa veste en duvet pendue dans une petite garde-robe du vestibule.

Elle dut retenir la porte à deux mains en sortant tant le vent déferlait. La noirceur était tombée et la lumière d'un lampadaire à quelques pas de l'escalier créait un spectacle hallucinant : des myriades de traits cinglants heurtaient le sol glacé en créant l'illusion du pépiement de milliers d'oiseaux.

D'une démarche hésitante sur le sol transformé en patinoire, la jeune femme s'approcha de la voiture d'Hervé en s'agrippant aux poignées de portières des autres véhicules garés devant le sien.

Nul besoin de se rendre plus loin. Accrochée des deux mains à la poignée de la portière arrière de sa voiture, elle étudia la position de la masse sombre que formait la voiture d'Hervé. Même s'ils s'y mettaient à plusieurs, ils ne parviendraient jamais à sortir l'auto inclinée de sa fâcheuse position ; la couche de verglas qui s'épaississait au sol ferait patiner les roues. Les voitures d'Annie et de Thomas étaient coincées devant la sienne.

Marie-Andrée jura à voix haute et, en voulant faire demi-tour, elle s'étala de tout son long. Elle se releva difficilement, la hanche douloureuse. Son retour à la maison fut une éprouvante séance de patinage involontaire.

À quelques pas de l'entrée, sous le faisceau du lampadaire, se tenait Thomas, les mains dans les poches, comme hébété, le visage blafard. Marie-Andrée eut pitié de lui. Elle savait quelle souffrance il endurait.

Une fois à sa hauteur, sans dire un mot, elle sortit une petite boîte en fer blanc d'une poche de son jeans. Se protégeant du mieux qu'elle le pouvait de la pluie, elle en extirpa un joint qu'elle alluma à l'abri du col de sa veste. Elle inspira une courte fois et lui remit le joint allumé, sans dire un mot, puis tourna les talons pour se rendre à la porte.

— Merci, fit une voix rauque dans son dos.

— Pas de quoi, répliqua-t-elle sans se retourner.

15

Adossé à la porte close de la chambre de Solange, Michel ressentait encore plus l'inconfort de la situation que lors de leur premier entretien. Il évitait son regard en faisant mine de s'intéresser aux effets granuleux de la croûte de verglas formant des scories de cristal sur la vitre.

Sa pâleur faisait hésiter Solange à qui sa toilette avait presque rendu sa beauté passée. Mais il était trop tard pour reculer ; elle se devait de porter un grand coup pour reprendre la maîtrise des événements. Elle simula la difficulté en faisant rouler le fauteuil jusqu'à la petite table où la lampe allumée dessinait sur le mur son ombre démesurée qui obsédait Michel par son symbolisme.

— Tu as trouvé ma note sur ton lit ?

— Oui. À qui avez-vous demandé de la déposer là ?

Elle se rengorgea, un éclair de fierté méprisante dans les yeux.

— À personne. J'y suis montée moi-même pendant votre petite expédition en forêt.

— Comment avez-vous pu... ?

— Peu importe. Je ne suis pas la femme faible que tout le monde veut bien voir.

— Ou que vous voulez montrer. Qu'avez-vous fait du Christ de mon crucifix ?

— Je l'ai mis en lieu sûr. C'est un bel objet et qui peut être très utile pour se défendre ou... attaquer.

Le mot fit sursauter Michel. Il chercha à comprendre en fixant la lueur inquiétante dans les yeux de Solange ; son visage durci lui paraissait méconnaissable. Était-ce la mère d'Annie et Thomas ou la dominatrice qui avait exercé sur lui son influence trouble ? Elle projetait en cet instant l'image d'une comédienne qui joue son rôle par habitude. En était-elle seulement consciente ?

— Qui vous menace ?

— Ne te mêle pas de ça, mon petit ange. Il suffit de savoir parer à tout. La soirée promet d'être animée... Revenons à vous trois. Pourquoi êtes-vous allés dans la forêt ?

— Vous le savez puisque vous avez surveillé nos allées et venues.

— Je suppose que vous avez ouvert la boîte...

— Annie sort d'ici, elle a dû vous renseigner.

— Annie n'avait aucun droit de se mêler de mes affaires... Tout aurait pu rester dans l'oubli. C'était mon secret... Celui que je ne voulais dévoiler qu'à toi. Maintenant...

Michel se rappela sa propre remarque prémonitoire à l'abbé Cloutier quelques jours auparavant : « Il n'est pas toujours souhaitable de remuer les cendres du passé... » La tristesse s'appesantissait.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Ne sois pas impertinent, Michel. Au nom de ce que nous avons vécu ensemble, tu me dois le respect.

— Le respect se mérite ; il ne se commande pas.

Solange échappa un petit rire cynique en hochant la tête. Il eut froid ; ce n'était plus la femme cordiale qui l'avait accueilli plus tôt. L'amertume déformait sa voix.

— Tu as toujours eu le don des citations bien tournées. Regarde avec quelle facilité tu me fais parler. Mais, qu'est-ce

qui te fait penser que le... contenu... me concerne personnellement ?

— Vous l'avez reconnu malgré vous en accusant Annie de ne pas s'être mêlée de ses affaires.

— Tu es cynique, mais tu as raison. Où avais-je la tête ? Décidément tu n'en rates pas une.

— Le... contenu... comme vous dites... était de vous ?

— Pauvre Michel. Tu aurais fait un curé bien naïf. À qui d'autre veux-tu qu'il soit ?

Michel ne sut quoi répondre. Solange le toisait d'un œil torve, sans mot dire, comme si elle le mettait au défi de trouver de lui-même la réponse à la question qui l'obsédait.

Et lentement, cette réponse chemina en lui, d'abord refoulée à plusieurs reprises tant l'énormité de la révélation le brûlait à vif. Il n'osait lever les yeux sur elle, conscient qu'elle n'attendait que ce moment pour lui assener la réponse qu'il devinait déjà.

À la fin, il n'y tint plus. Sa propre voix lui parut étrangère lorsqu'il balbutia :

— C'était... notre... ?

L'obscurité soudaine mit fin à l'entretien. Quelqu'un poussa une exclamation étouffée dans le corridor et l'on entendit des pas. Cette fois, le courant ne revenait pas. Michel entendait nettement le crépitement de la pluie gelée contre la vitre de la chambre.

— Va chercher une chandelle ! cria Solange. J'ai peur du noir !

Michel pivota et, les bras tendus, se hasarda à faire quelques pas hésitants en direction de l'endroit où devait se trouver la porte de la chambre.

Ses doigts touchèrent une surface dure, puis un cadre de photo suspendue au mur. Il tâtonna et sa main droite palpa enfin le chambranle de la porte, puis glissa jusqu'à la poignée. Il sortit.

À sa droite, au bout du corridor, une silhouette se découpa un bref instant contre une fenêtre avant de s'évanouir. L'arrivée d'Annie par la gauche, brandissant une lampe à pétrole, lui fit oublier la personne entrevue et aussitôt engloutie par l'ombre.

— Maman va bien ? Elle panique pendant une panne de courant.

— J'étais justement à la recherche d'une bougie pour elle.

La lueur d'une bougie se répandit mollement contre le mur du corridor. Marie-Andrée avançait du plus vite qu'elle le pouvait, la main devant la petite flamme pour éviter que le déplacement de l'air ne la souffle.

Tous trois retraits dans la chambre où ils découvrirent Solange crispée dans son fauteuil roulant.

— Sors-moi d'ici Annie ! Je ne veux pas rester seule...

— Marie-Andrée, éclaire le passage. Je vais pousser le fauteuil. Michel, dépose la lampe sur la table de chevet. On y verra clair si l'on doit revenir ici.

Dans un carambolage d'effets d'ombres et de lumières sur les murs et au plafond, tous quatre entraient au salon lorsque la lumière jaillit d'une lampe de table. Thomas l'avait branchée dans un bloc d'alimentation portable pour petits appareils électriques; lui et madame Marcotte se tenaient debout près du sofa.

L'attitude de Solange devint aussitôt affable, comme si la lumière lui rendait sa vitalité.

— Annie, va chercher ton père. Profitons de la débrouillardise de Thomas pour prendre l'apéritif.

Elle prit le contrôle de son fauteuil roulant pour s'approcher cahin-caha de madame Marcotte. Ses efforts pour paraître maladroite n'échappèrent pas à Michel.

— Bonjour, madame Marcotte. C'est votre superbe fille, je suppose qui est venue à mon secours ? Vous êtes naturellement invitées à prendre l'apéro avec nous.

Marie-Andrée souffla la flamme de sa bougie.

— J'allais oublier mes manières. Merci mademoiselle de m'avoir aidée. Vous êtes de Montréal, n'est-ce pas ?

Marie-Andrée hocha la tête. L'attitude désinvolté de Solange lui donnait la nausée.

Thomas s'approcha aussitôt d'une table ronde sur laquelle une dizaine de bouteilles d'alcool et deux ou trois sodas se reflétaient dans la surface polie d'un seau à glaces. Porteuse d'une grosse bougie collée dans une assiette, Annie revenait avec Hervé et Linda.

Solange sourit gentiment aux nouveaux arrivants comme si elle accueillait des intimes dont l'amitié lui était chère. Elle déplaça son fauteuil jusqu'à une bibliothèque abritant des livres reliés de cuir bourgogne et le tourna de façon à faire face au groupe, dont les silhouettes se confondaient en partie avec la pénombre, ne laissant que les visages éclairés.

— Tout le monde est là ? Bravo. Alors, Thomas, mon chou, j'apprécierais un verre de Sylvaner !

Annie s'approcha de madame Marcotte pour lui demander à voix basse :

— Est-ce que le repas est gaspillé ?

— Aucune inquiétude. Tout était presque prêt. Le four est encore chaud ; la cuisson du rosbif peut se poursuivre encore plusieurs minutes si on n'entrouvre pas la porte. L'eau des légumes bouillait ; en laissant les couvercles sur les cocottes, ils seront à point d'ici peu.

— Dans ce cas, à la vôtre tout le monde, lança Annie sur un ton voulu enjoué !

Les verres se levèrent avec une certaine hésitation.

Marie-Andrée fit le tour de la pièce des yeux. Les quatre membres de la famille et les invités formaient un tableau qu'on aurait pu intituler « Les faux-fuyants ». Quelques instants plus tôt, la tension était à couper au couteau. Et maintenant,

chacun s'efforçait de jouer son rôle de personne bien élevée avec grâce et amabilité.

Mais sous les bonnes manières, elle devinait l'amertume et la méchanceté et son instinct de fille aguerrie par la rue lui commandait de se tenir sur ses gardes.

Dans le brouhaha des voix qui cherchèrent aussitôt à combler le vide du silence, Marie-Andrée vint lentement se poster devant la bibliothèque derrière Solange et se prit à admirer la grande variété des titres et des auteurs. L'œuvre complète de Gide garnissait un rayon.

Le souvenir de l'extrait des « Nourritures terrestres » imbiba sa mémoire :

« Le présent serait plein de tous les avenir, si le passé n'y projetait déjà une histoire. »

Qu'est-ce que le passé de cette famille dissimulait de si triste pour que son présent semblât si lourd à porter ?

Elle se tourna vers le petit groupe et s'aperçut qu'Annie la regardait intensément...

16

Marie-Andrée et sa mère s’activaient sans mot dire à la cuisine, projetant un étrange carrousel d’ombres sur les murs devant les nombreuses bougies disposées sur la table et le comptoir.

La cuisinière garnissait les assiettes que sa fille portait aussitôt à la salle à manger sur un plateau en poussant la porte battante du dos, pour éviter d’accentuer la douleur de sa hanche endolorie. Rendues plus sonores par les apéritifs, les voix entrecoupées du caquètement nasillard d’un animateur échappé du mini haut-parleur d’une radio à piles, se répandaient alors dans la cuisine encore douillette en dépit de l’interruption du chauffage.

À chaque retour de Marie-Andrée, sa mère lui demandait invariablement :

— De quoi parlent-ils maintenant ?

— Surtout de la panne et du verglas. J’ai entendu l’animateur à la radio dire qu’il y a eu un front froid en provenance du Grand Nord. Tout le sud du Québec et une partie du nord de la Nouvelle-Angleterre sont frappés. D’autres pannes vont peut-être survenir.

— Bonguienne, c’est pas rassurant. J’ai peur à la nuit qu’on va devoir passer ici.

— Thomas a alimenté le feu dans le foyer. Ne t’en fais

pas ; on se sent déjà mieux au salon et dans le corridor. La chaleur va monter dans les chambres. Annie nous invite à manger avec tout le monde à la table dès que le service sera complété. En attendant, je vais leur apporter d'autre vin.

— Encore ? Ils ont déjà bu trois bouteilles sans compter les apéritifs.

— Ça semble avoir allégé l'atmosphère en tout cas. Ils sont plus détendus. Je prends la lampe de poche.

Lorsqu'elle s'engouffra dans l'escalier de la cave, une odeur de mazout et d'humidité poussiéreuse la prit à la gorge. Un panier en osier passé dans le bras, elle s'appuyait de la main gauche sur la rampe et balayait les marches du faisceau de la lampe dans la main droite.

Elle posa enfin le pied sur le plancher de ciment et chercha à s'orienter. La fournaise assoupie et le réservoir de mazout occupaient un coin de la cave à gauche. Elle projeta le rayon de la lampe lentement sur les autres murs, effleura un congélateur de grand format et s'immobilisa sur lui. Sur le mur arrière, une boîte électrique surmontant un grand panneau de disjoncteurs, d'où partaient une multitude de câbles blancs et rouges, se donnait des airs de pieuvre. Sur un panneau de contreplaqué vissé dans le solage, aboutissaient tous les fils de téléphone, de câblodistribution et de modem pour l'Internet.

Marie-Andrée dirigea le faisceau de la lampe de poche sur le mur de droite dont la moitié était occupée par des dizaines de bouteilles de vin sur des supports en croix de Saint-André.

La petite lampe dans la bouche, elle plongea la main dans la poche de son jeans et en tira un bout de papier sur lequel elle avait noté les noms des vins demandés par Thomas et Annie.

« Béni soit celui qui a pensé à classer les bouteilles par ordre alphabétique », soupira-t-elle en soutirant deux bourgognes, un chardonnay, et un bordeaux.

Elle sortit la lampe de sa bouche et éclaira ses pas jusqu'à l'escalier en frissonnant.

« Pas de doute, les vins seront à la bonne température » pensa-t-elle.

Sa mère en avait profité pour garnir leurs assiettes. Elle les portait vers la salle à manger lorsqu'elle aperçut sa fille qui finissait de gravir l'escalier avec son chargement de bouteilles. Elle poussa la porte du dos et la retint pour lui permettre de passer la première. Elles s'adressèrent toutes deux un petit sourire affectueux. Déjà, Thomas se levait pour décharger la jeune femme de son fardeau puis, tire-bouchon brandi, ouvrit aussitôt un bourgogne.

Était-ce l'arrivée des deux femmes à la table qui changea la donne ? Après quelques remarques et commentaires de rigueur sur la qualité du repas, la conversation languit. Hervé tenta sans succès de relancer les échanges avec des banalités amusées sur la situation qui les forçait à la cohabitation. Solange se montrait affable mais avec une attitude juste assez distante pour empêcher les deux nouveaux convives de s'intégrer au groupe. Elle feignait de ne pas voir Linda assise à l'autre extrémité de la table, entre Michel et Marie-Andrée, elle-même assise à la gauche de sa mère ; comme par hasard, les « étrangers » avaient été placés ensemble face aux membres de la famille réunie.

Linda picorait dans son assiette plus qu'elle ne mangeait. À tout moment, elle déposait ses ustensiles pour vérifier si elle obtenait la communication sur son téléphone cellulaire. Chaque nouvelle tentative la faisait rechigner de plus belle.

Lorsque le bruissement de la mastication collective et le tintement des ustensiles remplaçaient les phrases creuses, tous percevaient du dehors le craquement sec des branches qui cassaient sous le poids de la glace. Les cœurs se serraient. Aucun n'osait l'avouer, mais la pensée qu'un arbre de forte

taille s'abatte sur la toiture les angoissait. Les fréquentes sautes d'humeur du vent déchaîné n'avaient rien pour les rassurer.

Comme si elle était parvenue à bien faire sentir qu'elle menait le jeu, Solange changea tout à coup d'attitude et eut un sursaut d'amabilité ; elle félicita longuement madame Marcotte de ses extraordinaires confitures maison qu'Annie lui avait fait découvrir.

Gisèle Marcotte baissa la tête et murmura un petit « merci » à peine audible. Ce fut comme un signal donné par une souveraine lors d'un banquet. Chacun se remit à converser avec son voisin immédiat.

Michel et Linda avaient en commun la passion des communications. Ils s'isolèrent dans un échange discret sur la prochaine saison de la série d'émissions télévisées de Michel.

Thomas buvait sec pour se détendre. Il s'intéressa à madame Marcotte et se mit à lui décrire ses fréquents périples à travers tout le Québec pour vendre de l'équipement sportif.

Annie entraîna Solange dans une conversation avec Marie-Andrée sur le manque de soins à domicile pour les personnes handicapées.

Seul Hervé restait songeur, à l'abri dans ses pensées, gratifiant de temps à autre les convives d'un mot d'approbation ou d'une brève intervention.

Après avoir débarrassé la table, madame Marcotte et Marie-Andrée revinrent avec un plateau de fromages et un gâteau déjà découpé en pointes. On s'extasia sur la qualité des fromages et du dessert, mais chacun se montra peu gourmand.

Puis, Thomas roula près de la table une desserte remplie de digestifs. La cuisinière fit un signe discret à sa fille et, après avoir ramassé les assiettes souillées, elles s'éclipsèrent. À ce moment, les conversations allaient bon train. On se serait cru en plein repas de fête de famille où chaque convive se montre fin causeur et s'efforce de rappeler aux autres des souvenirs

heureux de leur vie commune. La perplexité de Marie-Andrée ne cessait de grandir devant une telle aptitude collective à la dissimulation.

Derrière la porte de la cuisine, le bruissement des voix devint inconsistant et les deux femmes s'en désintéressèrent. Elles entreprirent de ranger les victuailles restantes et de rincer la vaisselle et les casseroles avant de remplir le lave-vaisselle.

De longues minutes s'écoulèrent marquées par une activité besogneuse.

La lumière des bougies sur le déclin papillonnait sur les murs de la cuisine chaque fois que l'une ou l'autre se déplaçait ou s'accroupissait pour ranger un ustensile ou une casserole.

Madame Marcotte mit la main sous l'eau chaude du robinet. Elle grimaça et dit :

— Un peu plus que tiède ; on va laver les chaudrons. De toute façon, on ne peut pas utiliser le lave-vaisselle. À propos, est-ce qu'Annie t'a indiqué quelle chambre elle nous réservait ?

Marie-Andrée allait répondre lorsque la voix stridente et éraillée de Solange fusa à travers la porte :

— Vous êtes tous des lâches et des incapables ! Vous n'arriverez jamais à rien sans moi. Toi Hervé, le parti t'a rejeté comme une vieille chaussette trouée comme tes poches et tu as eu le culot de croire que j'allais financer ta campagne ?

Un murmure de protestations indistinct s'éleva, mais Solange contre-attaquait déjà :

— Et Thomas... Mon cher fils Thomas... Criblé de dettes de drogue et qui a obtenu de son père qu'il fasse le petit chien savant aux côtés de sa poupone pour la faire élire. Linda, cette chère Linda, notre poule pas de tête qui vit dans la crainte de devoir rembourser les 75 000 \$ que lui a versés le gros Me Comeau...

— Quoi-que-quoi-quoi ?

— Une vraie poule, comme je disais...

— C'est... c'est... écœurant de colporter des calomnies semblables, hurla Linda. Si vous n'étiez pas une handicapée, boudinée, aux couches et soule en plus, je vous donnerais le coup de grâce que vous méritez !

— Petite garce ! Penses-tu que tu me fais peur ? Penses-tu que le parti ignore que tu touches des pots-de-vin pour emboîmer Hervé, mon grand niaiseux de mari ?

— Tais-toi Solange, tonna Hervé. Tu as assez bu. C'est la cruauté qui te fait parler, pas la justice.

— Je sais d'autant plus que c'est vrai, mon pauvre Hervé, que c'est moi qui ai suggéré le versement des 75 000 \$! J'ai bien l'intention de le faire savoir pendant la campagne...

Il se fit un silence d'église. Derrière la porte de la cuisine, Marie-Andrée et sa mère se regardaient avec stupeur.

La voix suppliante d'Annie s'éleva :

— Maman, s'il te plaît, arrête ! Tu m'avais promis...

— Ah, Sainte Annie repart en croisade. Tu crois que je ne sais pas que tu cherches un moyen de quitter la maison parce que tu ne peux plus m'endurer ?

— Mais...

— Ne mens pas ! C'est vrai ! Tu as visité un appartement dans la rue principale et tu as fait des démarches pour te trouver un emploi. Ne t'en fais pas. C'est à toi que je laisserai tout quand vous aurez décidé de me faire disparaître.

Annie baissa la tête pour cacher sa peine en disant d'une voix changée :

— Je ne veux rien, maman...

— L'argent est important, ma pauvre fille. N'est-ce pas Hervé ? Mais j'ai gardé le meilleur pour la fin. Pour mon très cher Michel... J'ai défloré mon petit curé de campagne manqué à 15 ans. Il était doué ; il m'a fait tant jouir durant ses années d'adolescence que c'est difficile de l'oublier. Mais ce tartuffe me méprise aujourd'hui parce que je lui répugne dans mon fauteuil roulant et dans mes couches...

— Maman, est-ce que tu es en train de dire que Michel est le...

— Il est trop tôt pour ce genre de révélations Annie ! Sois patiente, je dirai tout.

À la cuisine, Marie-Andrée et sa mère étaient pétrifiées. Ce déchaînement inattendu de haine et de violence verbale les bouleversait.

— Qu'est-ce qu'on fait, Marie-Andrée, chuchota sa mère ?

— On ne peut tout de même pas sortir sous la pluie, maman...

Solange poursuivait sur un ton moins exalté :

— Et il reste beaucoup d'autres révélations à faire... À propos d'autres personnes... qui ne sont pas nécessairement de notre si belle famille... Mais je vais garder le meilleur pour le petit-déjeuner. Vous allez tous avoir des cauchemars à cause de moi.

Une longue plainte poussée à pleins poumons s'éleva et une chaise fut renversée. Des pas de course résonnèrent dans le corridor puis dans l'escalier. Thomas cria :

— Annie, reviens !

Puis il hurla à sa mère :

— Tu es contente ? Tu viens de perdre ta fille... La seule d'entre nous qui avait encore un peu de respect et d'amour pour toi. Tu mérites de crever seule dans ta merde !

On entendit son pas lourd dans le corridor puis dans l'escalier. La voix d'Hervé s'éleva, étrangement calme.

— Veux-tu m'expliquer ce que voulait dire Annie à propos de Michel ?

— Ça ne te regarde pas, mon cher mari. Contente-toi de baiser ta partenaire. Mais rappelle-toi que la poule ne doit pas chanter plus fort que le coq !

Hervé repoussait des chaises pour s'éloigner de sa femme.

— Ta méchanceté t'a perdue, Solange. Dès que la situa-

tion sera revenue à la normale, je quitterai la maison. Ce que j'aurais dû faire depuis longtemps d'ailleurs.

— Vous allez être à l'étroit ta consolatrice et toi dans son petit trois pièces, jeta sa femme sur un ton persifleur. Il est vrai qu'elle en a de collé...

— Vous avez fait votre temps, madame, répliqua Linda, méprisante. Place aux jeunes ! Le Premier ministre lui-même m'a confirmé que vous ne joueriez plus de rôle au sein du parti. C'est de lui que vous voulez vous venger en salissant tout le monde.

— Tu... Tu dis cela pour me mettre en colère, mais ça ne prend pas ! Petite... petite imbécile !

La voix de Solange paraissait hésitante.

— C'est pourtant vrai, madame. Sans la panne et la tempête, il vous en aurait déjà avisée. C'est lui que je tentais de rejoindre sur mon cellulaire ces dernières heures. Ne craignez rien ; dès que le courant aura été rétabli, il trouvera un moyen de communiquer avec vous. Quant aux 75 000 \$, le parti s'en fiche. À preuve, j'ai été choisie candidate. Et cette somme me sera bien utile dans les semaines à venir. D'autant plus que personne ne peut en prouver l'existence.

Malgré la mimique angoissée de sa mère, Marie-Andrée entrouvrit légèrement la porte battante pour voir de quoi il retournait. La fente lui permit d'apercevoir Hervé et Linda qui sortaient de la salle à manger, s'éclairant avec une bougie.

Michel restait seul à table, à deux places de Solange, prostrée dans son fauteuil roulant. Le jeune homme jouait nerveusement à déplacer son verre de calvados de gauche à droite; le pied du verre s'accrocha dans un pli de la nappe et se renversa. Il repoussa sa chaise.

Marie-Andrée referma la porte, mais y colla l'oreille pour bien entendre.

— Vous nous avez bien fait comprendre que vous n'avez plus besoin de personne, Solange. Ça me peine beaucoup,

mais pas autant que de constater que vous dissimuliez tant de pourriture au cœur. À preuve cette boîte immonde...

— Michel, ne pars pas toi aussi...

Le silence lui répondit.

Elles entendirent une forte quinte de toux pendant que Michel escaladait l'escalier à pas pesants.

Marie-Andrée entrouvrit la porte à nouveau. Solange dissimulait son visage et ses sanglots dans sa serviette de table. Soudain, elle se redressa, s'essuya les yeux et avec une force qui surprit la jeune femme, elle recula son fauteuil roulant pour l'avancer jusqu'à un sofa où elle plongea la main entre le dossier et les coussins à la recherche d'un quelconque objet. Dans son énervement, elle jeta un coussin au sol et poursuivit son manège durant plusieurs secondes.

Elle fit pivoter son fauteuil. Elle était livide. Ses yeux brillants luisaient dans son visage déformé par la crainte.

Ce qu'elle cherchait n'était plus là.

Marie-Andrée la suivit du regard tandis qu'elle roulait son fauteuil en direction du corridor. Elle referma la porte et regarda sa mère. Toutes deux étaient sous le choc. Le bruit d'une porte qu'on claque les tira de leur malaise. Ni l'une ni l'autre ne tentèrent de parler de la violente scène dont elles avaient été des témoins involontaires.

Marie-Andrée poussa un long soupir et entra dans la salle à manger en laissant grande ouverte la porte battante.

Sa mère vint l'y rejoindre. En silence, elles remplirent deux plateaux de verres et de tasses. Madame Marcotte souffla les bougies.

C'est à ce moment que la grosse batterie de secours émit un signal aigu à répétition : la charge avait atteint sa limite. Marie-Andrée fit taire l'avertisseur. La lampe s'éteignit.

L'obscurité les surprit. Elles tâtonnèrent pour prendre les plateaux et s'orientèrent vers la porte ouverte d'où rayonnait la lueur des bougies à l'agonie dans la cuisine.

En entrant, Marie-Andrée se tourna vers sa mère.

— Je n'ai pas eu le temps de répondre à ta question tout à l'heure. Oui, Annie m'a indiqué la chambre qu'elle nous a réservée. Viens, ne faisons pas de bruit.

La reflet de la lampe à l'huile dansait sous le bas de la porte lorsque les deux femmes passèrent devant la chambre de Solange.

Lampe torche à la main, Marie-Andrée guida sa mère au sommet de l'escalier où elle repéra tout au bout du couloir la porte de la chambre qui leur avait été allouée.

Aucun bruit n'émanait des chambres de Thomas et Michel dont les portes laissaient pourtant se refléter sur le parquet des leurs chancelantes de flammes de bougie.

Même si le sommeil n'avait encore gagné personne, un silence sinistre régnait par toute la maison...



Solange s'éveilla au mitan de la nuit. Elle se demanda un bref instant quel craquement insolite l'avait tirée de son sommeil. Sur la table de chevet, la lampe à l'huile faisait osciller un cercle jaunâtre distendu au plafond. Une odeur de mèche calcinée légèrement écoeurante flottait dans l'air.

À force de bras, elle s'assit et prêta l'oreille, les yeux grand ouverts sur la fenêtre où s'insinuait la grisaille nocturne. Elle conclut qu'elle avait été réveillée par le crépitement de la pluie contre la vitre, sous l'effet des trombes de vent.

Sa main tâtonna au-dessus de la table de chevet pour saisir le verre d'eau dont elle ne pouvait se passer durant la nuit. Elle s'apprêtait à boire lorsqu'un déplacement se fit au pied de son lit en même temps que la plainte d'une latte de bois trouait le silence. Elle déposa le verre sur la table et son regard chercha à percer l'obscurité.

Elle attendit. Une silhouette se découpa dans le rectangle de la fenêtre. Elle murmura sur un ton sarcastique :

— Je me doutais que j'aurais de la visite. J'avais laissé la porte déverrouillée. Si c'est pour me supplier encore une fois...

Sa phrase resta sans réponse. Elle distinguait mal dans la pénombre.

— C'est toi Annie ? Je me suis mise au lit sans ton aide. J'ai même réussi à retirer mes vêtements et à passer ma chemise de nuit. Tu es fière de moi ? Pourquoi ne réponds-tu pas ?

La silhouette s'approcha du pied du lit et le contourna pour venir se placer du côté droit. Elle se détachait mieux, dans la lumière de la flamme.

La vision fit sursauter Solange. Elle entrouvrit la bouche. Un éclair argenté capta son dernier regard.



L'aube terne faisait retraiter l'obscurité autour du mobilier de la chambre. L'huile de la lampe n'était plus qu'une flaque dans son réservoir en verre taillé. La même odeur de mèche calcinée continuait de saturer l'air ambiant.

Le corps de Solange était droit, dans la position allongée. Le poignard janséniste n'était plus dans sa poitrine...

Le chuintement d'une chasse d'eau retentit quelque part dans la maison.

Un violent claquement ! La résistance électrique de la cuisinière proclamait la fin de la panne. Le moteur du réfrigérateur reprit son bourdonnement. Le courant rétabli, la vie s'éveillait dans la demeure des Simard.

Sur la table de chevet de Solange, les chiffres rouges 12:00 de la pendulette électrique pulsaient à un rythme régulier, tel un cœur qui se serait remis à battre...

17

Gisèle Marcotte avait mis le lave-vaisselle en marche dès son entrée à la cuisine et elle s'affairait à disposer des couverts sur la table pour le petit-déjeuner.

Marie-Andrée entra en bâillant.

— Allo M'man. Ça va ?

— Si on veut...

— Qu'est-ce que c'est que c'est que ce chemisier que tu portes ?

— J'ai taché le mien hier soir pendant qu'on lavait la vaisselle. J'ai pris celui-ci dans une housse de la garde-robe de notre chambre.

Annie entra dans la cuisine sur les entrefaites, le teint cendreau.

— Bonjour. Vous avez bien dormi ?

Toutes deux mentirent en lui disant que la fatigue les avait plongées dans un profond sommeil dès que leurs têtes avaient touché l'oreiller. Madame Marcotte se hâta de la remercier d'avoir apporté des objets de toilette dans la chambre à leur intention. Elle désigna le chemisier :

— Vous ne m'en voudrez pas d'avoir emprunté ceci ?

— Pas du tout. Vous pouvez même le garder si vous voulez. Ma mère ne le porte plus. J'ai rassemblé dans la garde-robe quelques vêtements que je vais aller porter aux

bonnes œuvres de la paroisse cette semaine. Si vous trouvez autre chose qui vous convient, ne vous gênez pas. Ma mère se lasse vite de ses vêtements, bien qu'ils lui coûtent une fortune.

Le ronronnement du lave-vaisselle ne facilitait guère les échanges de politesses à voix feutrée. Annie bâilla de nouveau. Elle regarda autour d'elle comme si elle cherchait à s'orienter.

Madame Marcotte réagit aussitôt.

— Vous voulez un café, mademoiselle Simard ?

— Un jus peut-être... Je dois vérifier si maman n'a pas passé une trop mauvaise nuit avant de déjeuner. Elle n'est pas accoutumée à l'alcool. (Elle baissa la tête, triste et sombre puis la redressa). Je vous présente mes excuses pour l'incident d'hier soir ; vous n'auriez pas dû être forcées d'y assister.

— Oublions ça, mademoiselle Simard. De toute façon, ça ne nous regarde pas et nous connaissons notre place.

Annie but son jus avant de poursuivre :

— Mais elle est de meilleure humeur le matin lorsqu'elle a bu son premier café et la bonne odeur du vôtre l'a sans doute réveillée. À tout de suite.

Annie esquissa un sourire timide à l'endroit de Marie-Andrée et sortit.

Madame Marcotte continua de brasser de la pâte à crêpe en demandant à sa fille :

— Tu t'es levée cette nuit, il me semble ? J'ai entendu les ressorts de ton divan grincer.

— Je suis allée à la toilette au rez-de-chaussée. Désolée de t'avoir réveillée.

— Je ne dormais pas à cause de ce *vinguienne* de lit pliant avec son matelas mince comme du carton. Je suis tellement habituée à mon lit que je dors mal hors de la maison. Pas toi ?

— Oui, répondit Marie-Andrée, distraite. Je dors mal dans le lit des autres.

La pensée de cet épisode nocturne la préoccupait. De la toilette, elle avait perçu la voix de Solange dans sa chambre. Elle s'était dit que la mère d'Annie parlait dans son sommeil et s'était dirigée vers la cuisine pour y boire un verre d'eau.

Elle se souvenait d'avoir aperçu une vague silhouette s'éclipser en haut de l'escalier en sortant de la cuisine... À moins d'avoir rêvé ? S'agissait-il de Michel ou de Thomas ? Ou même d'Hervé ou Linda qui gagnait la chambre de quelqu'un de l'étage du dessus ? Et pourquoi ?

Le « rat-tat-tat » agressant du moteur d'une scie mécanique qu'on tente de faire démarrer la tira de sa réflexion. Par la fenêtre de la cuisine au-dessus de l'évier, les deux femmes aperçurent Thomas qui s'attaquait au tronc d'un énorme tremble, cassé net derrière la voiture d'Hervé sous la poussée des vents forts de la nuit. Sa position rendait impossible tout déplacement des voitures. Armé d'un lourd sécateur, Michel procédait à un premier débroussaillage des branches du faite et les entassait à l'écart.

— Les p'tits gars ont trouvé quelque chose à faire pour se changer les idées, murmura madame Marcotte.

Marie-Andrée n'ajouta rien. Le visage pensif, elle fixait la scène à l'extérieur, sous le ciel uniformément bouché. Des effiloches de brouillard s'accrochaient à tout, arbres et objets. Elle eut un pincement au cœur à la pensée qu'Annie pouvait être allée retrouver Michel en profitant de la noirceur de la nuit.

Un hurlement de terreur les tira de leur contemplation.

Marie-Andrée se précipita dans le corridor pour tomber sur Hervé qui sortait de la salle de toilette le visage couvert de mousse à barbe. Linda, déjà vêtue et maquillée, ouvrit la porte du bureau au même moment. L'entrebâillement permettait de voir qu'elle avait couché sur un matelas gonflable à même le sol. Les draps et les couvertures étaient sagement pliés sur le matelas.

Le trio se regarda, interloqué, cherchant à comprendre l'origine de la commotion.

En s'essuyant le visage à l'aide d'une serviette, Hervé murmura :

— Ça vient de la chambre de Solange !

La porte de la chambre s'ouvrit en claquant contre le mur. Annie tituba dans leur direction. Ahurie, tremblant de la tête aux pieds, elle parvint à articuler d'une voix changée :

— Maman... Je pense... Je pense qu'elle est morte !

Dehors, le crépitement bruyant de la scie se transforma en « pout-pout » d'un moteur au ralenti, avant de repartir de plus belle. Comme sur un signal, Annie s'effondra, sans connaissance, sur le seuil.

Dans l'embrasure, les trois arrivants purent apercevoir le corps de Solange, allongée sur le dos dans le lit. Une tache rouge sombre grande comme une assiette imbibait sa robe de nuit au-dessus de ses mains jointes par un chapelet, comme celles d'une morte dans son cercueil.

Une poupée de chiffon *Raggedy Andy*, au sourire simulé par un fauilage de laine rouge, était alignée bien droite sur son pubis.

Linda se mit à gémir à répétition, se tenant la bouche à deux mains pour refouler le cri qui lui montait dans la poitrine. Hervé, en camisole et pantalon, était figé sur place dans ses pantoufles déformées, véritable personnage de comédie de théâtre estival.

Marie-Andrée s'agenouilla près d'Annie et tendit les bras pour la relever lorsque sa mère retint son geste. Une serviette mouillée à la main, elle s'agenouilla à son tour, lui souleva la tête et mit la compresse d'eau froide sur sa nuque.

Le contact fit tressaillir Annie et elle ouvrit les yeux ; madame Marcotte en profita pour lui redresser le torse et lui épouger délicatement le visage. Annie s'agrippa à son

bras et, la tête logée dans sa chevelure, se mit à sangloter en hoquetant.

Obéissant à un signe de tête de sa mère, Marie-Andrée lui passa un bras derrière la taille et toutes deux l'aidèrent à se remettre sur pied. Avec leur soutien, elle caracola jusqu'au salon où elle se laissa tomber sur un divan. Les lourds sanglots continuaient de jaillir de sa poitrine comme des plaintes d'animal blessé.

D'un signe de la main, madame Marcotte invita sa fille à les laisser seules.

Marie-Andrée revint à la chambre de Solange pour surprendre Linda, à deux pas du lit, le bras étendu vers la poupée de chiffons, visiblement pour la retirer. Hervé revenait de sa chambre en boutonnant gauchement une chemise. Des traces de mousse à raser décoraient l'envers de son oreille gauche.

Il murmura d'une voix brisée :

— Est-elle...?

Linda détourna la tête et lui jeta un regard inquiet en plissant les lèvres.

Ils paraissaient étonnés plutôt que consternés par la mort de Solange. Comme s'ils ne s'attendaient pas à ce que cette mort se produisit si peu de temps après l'esclandre de la veille au soir.

Marie-Andrée se risqua à formuler une mise en garde.

— Il faudrait éviter de toucher à quoi que ce soit avant l'arrivée de la police.

— La police ? fit Hervé sur un ton anxieux. Vous croyez...

— Ça va faire jaser... bredouilla Linda. Ma campagne...

Marie-Andrée entra dans la chambre et alla se poster à l'endroit où se tenait Linda quelques instants plus tôt.

— Je voulais... dit la jeune femme en s'essuyant machinalement la main sur sa jupe. Je croyais... Les détails sordides... Vous comprenez ?

— Je sais, répondit Marie-Andrée, mais soyons prudents tout de même.

Sur la table de chevet, dont l'abat-jour de la lampe avait été éclaboussé par du sang, elle faillit prendre un petit miroir à manche pour l'approcher de la bouche entrouverte de Solange, mais se ravisa. Pourtant, ce miroir avait capté son attention. Elle l'examina d'un peu plus près, mais ne comprit pas pourquoi il l'intriguait.

Après quelques secondes de réflexion, elle se pencha à un centimètre à peine de la bouche ouverte de Solange. Elle se releva et les regarda en hochant la tête.

Hervé poussa un profond soupir. La confirmation de la mort de Solange sembla l'assommer tout à coup. Il demanda :

— Mais pourquoi serait-ce un assassinat ?

Le mot fit sursauter vivement Linda, comme un blasphème le ferait d'une croyante, mais elle resta silencieuse, se frottant les mains l'une contre l'autre dans un geste mécanique.

Marie-Andrée hésita puis dit :

— Il est difficile de s'imaginer qu'elle ait pu se blesser elle-même.

— Mais ça veut dire que le meurtrier est... l'un de nous ?
bégaya Linda, le visage livide.

Marie-Andrée grimaça. La réalité ne faisait aucun doute : seul un occupant de la maison pouvait être responsable du meurtre, puisque aucun visiteur n'avait pénétré dans la maison durant la nuit.

Linda trotтина jusqu'au côté d'Hervé et se pressa contre lui pour y chercher le réconfort. Hervé eut un geste de recul, puis il souleva le bras gauche et le mit autour de ses épaules, sans appuyer, comme s'il craignait son contact.

— Oui, c'est bien un meurtre.

Ils sursautèrent en entendant la voix hésitante d'Annie, soutenue dans l'embrasure de la porte par madame Marcotte.

Elle reprit sur un ton monocorde :

— La porte était déverrouillée contrairement à l'habitude de maman de la fermer à clé quand je suis entrée dans la chambre. J'ai cru qu'elle dormait. Elle n'a pas répondu à mon bonjour. J'ai tout de suite aperçu la tache de sang. Je l'ai secouée par l'épaule ; elle n'a eu aucune réaction. J'ai touché à son visage, ses mains ; ils étaient glacés. Pauvre maman...

Puis, se redressant tout à coup, elle s'écria :

— Mon Dieu ! Il faut prévenir les gars !

— Je m'en charge, fit aussitôt Marie-Andrée.

Elle décrocha une vieille bougrine de laine accrochée à une patère près de la porte arrière, chaussa une paire de bottes en caoutchouc, contente d'échapper à la vision du cadavre de Solange.

Au moment de sortir, elle examina la serrure et le chambranle. Aucune trace d'effraction. Elle avait espéré en découvrir pour éliminer immédiatement les suspicions qui ne manqueraient pas de se manifester rapidement entre les habitants de la maison.

Le vent toujours vif délestait les branches de parcelles de verglas qui chutaient au sol ; les bruits cristallins évoquaient le crissement d'innombrables insectes. La pluie polissait le moindre objet. Une épaisse couche de glace recouvrait les voitures et leur conférait des rondeurs irréelles.

Le spectacle saisit Marie-Andrée. L'effet de solitude et d'abandon était tel dans cet air glacial qu'une sourde inquiétude l'envahit. Le moteur de la scie s'était tu. Elle chercha des yeux Thomas et Michel ; adossés au coffre de la voiture d'Hervé, ils reprenaient leur souffle en conversant à voix basse. Le moment de confiance évoquait l'image d'un pénitent qui se confie à son confesseur.

La rupture de la couche de glace sous les pas de la jeune femme leur fit lever la tête en sa direction. Michel esquissa un

geste de la main, mais Thomas se rembrunit. De toute évidence, la hantise de voir se révéler leur liaison bizarre ne s'était pas dissipée.

À quelques pas d'eux, elle frissonna sous le froid humide et referma le col sur sa poitrine. Elle marchait avec précaution, mais faillit glisser quand elle arriva à leur hauteur. Michel lui agrippa le bras pour la soutenir. Sans réfléchir plus longuement à la façon de leur annoncer la nouvelle, elle dit à voix basse :

— Il est arrivé un malheur... Solange est morte au cours de la nuit. Les autres sont à ses côtés.

Durant un bref moment, les deux hommes la regardèrent, incrédules, comme si on leur avait parlé dans une langue étrangère. Puis Michel bondit en avant et se mit à courir en direction de la maison. Thomas se tourna vers Marie-Andrée, le regard hébété, avant de le suivre.

La jeune femme prit le parti de s'en retourner prudemment, s'agrippant aux poignées de chacune des voitures pour ne pas s'affaler au sol et risquer d'aggraver sa meurtrissure à la hanche. Une question la hantait : pourquoi Thomas avait-il réagi moins vite que Michel, comme si la nouvelle ne l'avait pas atteint ? Ou comme s'il était déjà au courant ?

La porte était demeurée grande ouverte. Des paroles étouffées lui parvinrent. Elle retira les bottes et la bougrine. De la sciure mouillée maculait le tapis du corridor.

Son premier geste fut d'aller à la cuisine se verser un café fort qu'elle sirota debout, le dos appuyé au comptoir, face à la porte fermée. L'amertume du breuvage brûlant lui soutira une grimace. Après quelques gorgées, elle cessa de trembler.

Le bruissement des voix sourdes s'amplifiait. Elle crut entendre les sanglots d'Annie. Elle préférait les laisser entre eux. Son regard balayait la pièce, cherchant à se fixer quelque part. Avec un point où s'arrêter, elle pourrait faire cesser l'étourdissement qui la guettait.

Le lave-vaisselle arriva à la fin de son cycle et cessa de bourdonner. Marie-Andrée prit une grande inspiration. Le moment de faiblesse était passé. Elle avisa le téléphone mural près de la porte et décrocha le récepteur. Le signal sonore lui parut trop fort. Elle allait former le 911, mais interrompit son geste. De quoi se mêlait-elle ? Elle raccrocha. Elle suggérerait à Hervé Simard de faire l'appel lui-même. Elle était mal placée pour annoncer à la police que l'épouse du député du comté avait probablement été assassinée.

Elle but une lampée du café. La mort de Solange s'installait sournoisement dans la réalité. Elle était sous le coup de l'attitude de Thomas qui avait mis du temps à réagir à l'annonce de la mort de sa mère.

Avec des gestes mécaniques, elle recommença à préparer le petit-déjeuner.

La journée s'annonçait irréaliste.



Une demi-heure plus tard, l'entrée d'Hervé, vêtu de vieux vêtements de travail, la fit sursauter alors qu'elle plaçait un pot de jus d'orange sur la table maintenant dressée.

— Excusez-moi de vous avoir fait peur... Je voulais juste boire un café...

— Je viens d'en refaire une pleine cafetière. Servez-vous. À propos, vous avez communiqué avec la SQ ?

— Oui. Mais je n'ai obtenu qu'un message enregistré. J'ai attendu une vingtaine de minutes en ligne et j'ai décidé d'essayer plus tard.

Pendant qu'il noyait son café sous le sucre, elle lui demanda :

— Que font les autres ?

— Votre mère et Annie ont ouvert les fenêtres et ont fait

sortir tout le monde de la chambre après avoir réduit le chauffage dans la pièce. Annie a verrouillé la porte. Linda est sortie à la recherche d'un endroit propice pour utiliser son cellulaire. Thomas s'est enfermé dans sa chambre. Quant à Michel, il...

— Me voici !

Il entra sur les entrefaites et se dirigea aussitôt vers la cafetière. Mais une violente quinte de toux le saisit et il dut s'appuyer au comptoir pour reprendre son souffle.

— Fichue pneumonie. Je croyais pourtant m'en être débarrassé.

Il sirota son café à petites gorgées pour éviter de se brûler les lèvres, frissonna et tenta de rassurer les autres d'un pâle sourire. Il paraissait fragile comme un vieil oiseau malade qui se cherche un abri sous un banc de parc.

— Rassurez-vous, ça va déjà mieux. Vous avez appelé la police monsieur Simard ?

— Les lignes sont surchargées. Un message suggère de rappeler plus tard ou de se rendre directement au poste...

— On ne peut attendre que l'arbre soit retiré de derrière votre voiture et qu'elle soit remise en terrain plat. L'un de nous devrait marcher jusqu'au village pour avertir la SQ.

— Ça représente une marche d'une trentaine de kilomètres, fit Hervé. C'est impossible avec cette couche de glace. Je pense plutôt me rendre jusqu'à la route pour tenter d'arrêter une voiture.

— Je vous accompagne.

— Non Michel. Tu me parais trop mal-en-point. Reste ici auprès d'Annie et de Thomas ; ils sont secoués tous les deux et ont besoin de toi. Mais je ne dirais pas non si vous acceptiez de m'accompagner, Marie-Andrée. S'il arrive quelque chose à l'un, l'autre peut revenir chercher du secours.

— D'accord, je vais m'habiller. C'est une vraie patinoire dehors.

Avec un sentiment de malaise, elle jeta un regard oblique sur la porte close de la chambre de Solange et grimpa en vitesse à sa chambre pour y revêtir de vieux vêtements chauds aperçus plus tôt dans la penderie.

À travers le mur, elle entendait Thomas pincer inlassablement la même corde de guitare. Le son lugubre l'indisposa et elle quitta la chambre en achevant de passer sa veste en duvet.

Elle résuma la situation en quelques mots brefs à sa mère qui s'approchait dans le corridor en l'interrogeant du regard, et faillit se heurter à Linda qui rentrait, l'air contrarié, son cellulaire constellé de gouttes de pluie à la main.

Hervé sortit du cabanon, tenant deux bâtons de marche munis de pointes en métal. Son air accablé était amplifié par ses yeux humides qu'il essuya maladroitement du revers de la main. Marie-Andrée ne voulut pas qu'il se sente observé et fit quelques pas dans la direction opposée pour l'attendre, cramponnée à la portière de sa voiture, les yeux rivés sur l'allée encombrée de débris.

Elle joua la surprise lorsqu'il arriva près d'elle en lui tendant un bâton de marche rustique, muni d'un clou à la pointe.

— C'est Thomas qui les a fabriqués, il y a quelques années. Ils vont nous aider à nous tenir debout. Du moins je l'espère.

Elle hocha la tête.

D'un pas hésitant, ils longèrent les voitures, enjambèrent l'arbre que Thomas avait entrepris de débiter plus tôt et progressèrent en dérapant souvent en direction de la route nationale, qu'on devinait au bout de l'allée.

Autour d'eux, le silence n'était brisé que par la pluie glaciale et la chute des glaçons sur le sol. Aucune plainte de moteurs ne s'élevait de la route. Elle en fit la remarque à Hervé.

Il s'immobilisa pour prêter l'oreille, tournant la tête d'un côté et de l'autre. Son visage s'assombrit.

— Vous avez raison. On n'entend rien. S'il est impossible de circuler sur la route ou de communiquer avec la police, notre situation risque de devenir pénible, avec la présence d'un... de Solange dans la maison.

Hervé reprit sa marche, le dos courbé. Marie-Andrée s'inquiétait de sa démarche hésitante. La pointe de leurs bâtons glissait parfois sur la couche de verglas que la pluie rendait plus traître.

Ils avançaient difficilement, tout à leurs efforts de se garantir d'une mauvaise chute.

— Dites-moi, monsieur Simard... Avez-vous entendu une conversation en provenance de la chambre de votre femme, cette nuit ?

— Rien du tout. J'ai le sommeil lourd et nous avons pris beaucoup de vin.

— Linda...

— Linda a couché dans mon bureau.

— Euh... J'allais dire qu'elle aurait pu entendre quelque chose, des pas dans l'escalier ou dans le corridor. Peut-être même s'est-elle levée à un moment. Voyez-vous, je suis descendue pour utiliser la toilette et en revenant vers l'escalier, j'ai cru apercevoir une silhouette à l'étage...

Hervé s'arrêta et pivota sur place. Son visage préoccupé affichait tous les signes d'un tourment intérieur. Il fixa Marie-Andrée quelques secondes avant de dire d'une voix hésitante :

— Nous sommes huit... enfin sept désormais, dans la maison. Ce n'est pas impossible qu'il y ait eu du va-et-vient. Linda a pu aller rejoindre Thomas ; ça les regarde. Je n'arrive pas à croire que l'un de nous a commis un meurtre. Solange n'incitait pas à la sympathie, mais de là à la tuer... Je suppose que vous vous demandez si j'ai pu le faire ?

— Je m'en veux de vous insulter en le demandant.

— Il n'y a pas de raison de vous en vouloir. Au point où

j'en suis... Que l'un de nous garde la tête sur ses épaules et cherche à y voir clair, pourquoi pas ? En d'autres temps, je crois que j'aurais pu succomber à la haine et poser un tel geste. Mais sa crise d'hier soir m'a tellement déçu que je n'aurais pas eu la force de la tuer, même si elle avait poussé la méchanceté encore plus loin. La quitter en même temps que cette maison m'a semblé beaucoup plus sage. Mais, de toute évidence, quelqu'un n'a pu résister à la pulsion de commettre un geste aussi... aussi insensé. Il faudra bien le demander à chacun, si l'on veut le savoir. Et souhaiter que chacun dise la vérité.

Il se tut. Son désarroi faisait peine à voir. Marie-Andrée eut honte de s'être montrée si teigne.

Il ajouta soudain :

— J'ai supposé que vous aviez eu connaissance de la scène que nous a faite Solange à la table hier soir...

— Oui... Nous l'avons aussi entendue promettre de faire d'autres révélations ce matin... Ça pourrait être un mobile pour l'assassin. Ce qu'elle avait à dire ne plaisait peut-être pas à l'un d'entre nous.

Hervé hocha la tête, songeur, puis reprit son pas hésitant.

À la jonction de la route, ils firent halte en respirant profondément à plusieurs reprises pour calmer les battements de leur cœur.

Un spectacle désolant s'offrait à leurs yeux. Un orme centenaire barrait la route en direction du nord et, en direction du sud, de multiples branches, cassées par le vent, avaient fusionné avec le verglas de la chaussée. Aucun secours n'était en mesure d'arriver jusqu'à eux, même s'ils parvenaient à communiquer avec la police.

— Il y a peut-être quelqu'un dans la maison d'à côté, fit Marie-Andrée en reprenant son souffle.

— Non... Les propriétaires sont en Floride jusqu'au mois de mai. Juliette est notre plus proche voisine à dix kilomètres.

Et l'on ignore si elle a du courant. Mais on pourra l'appeler de retour à la maison.

Hervé eut un sursaut d'irritation et tenta de s'engager sur la chaussée. Une chute brutale lui fut épargnée à la dernière minute par sa compagne d'infortune qui le soutint des deux bras. Il jura à répétition.

Il fallait se rendre à l'évidence. Ils étaient bel et bien livrés à leur sort. Avec un cadavre en prime.

Le désarroi d'Hervé faisait peine à voir sur le chemin du retour. Était-ce sa manière à lui de déguiser sa culpabilité, se demanda Marie-Andrée ?

Jusqu'à preuve du contraire, chacun pouvait encore être responsable du crime. Solange s'était montrée odieuse à l'endroit de tous les convives restés à table après le dessert, les humiliant à tour de rôle. Était-ce un motif suffisant pour assassiner une femme clouée à son fauteuil roulant ? Quel autre mobile avait pu inciter le meurtrier ou la meurtrière à poser un tel acte ?

Et... s'il y avait récidive ?

Tout à coup, elle eut l'intuition qu'elle pouvait être mêlée au crime sans le savoir. Solange pouvait avoir appris sa « relation d'affaire » avec Thomas et tous deux avaient pu se quereller à son sujet. Le fils avait-il pu poser ce geste par colère ? L'hypothèse ne pouvait être écartée.

En longeant les voitures glacées et luisantes sous la pluie, elle se promit d'être sur ses gardes. Tant qu'il serait impossible de contacter la Sûreté du Québec, ils étaient tous en danger.

À quelques pas de la maison, Hervé s'immobilisa et désigna la cheminée de son bâton. Des volutes de fumée noirâtre s'en échappaient en rasant la toiture sous la pression de l'air humide.

Annie ouvrit la porte au même moment et, plantée sur le seuil en serrant contre elle un gros châle, elle demanda à voix haute :

— Alors ? Ça passe ?

— Non, cria Marie-Andrée. La route est impraticable. Avez-vous pu rejoindre la police au téléphone ?

— Non... Et il n'y a plus de tonalité maintenant.

— Quoi ? dit Hervé. Plus question de tenter de rejoindre Juliette ; il va falloir prendre notre mal en patience. Qui a fait du feu dans la cheminée ?

— C'est moi qui ai demandé à Thomas d'en faire... Il y a une nouvelle panne. J'ai pu entendre sur ma petite radio à piles que des pannes isolées s'étaient reproduites...

Hervé s'immobilisa en se tenant à une poignée de portière. Il se tourna vers Marie-Andrée. Son regard trahissait une attente inquiète.

— Marie-Andrée... Avant que nous entrions... Je veux dire, nous avons peu de temps. J'irai droit au but. Vous êtes la seule d'entre nous qui soit indépendante d'esprit dans cette histoire. Nous sommes tous retenus ici contre notre gré et il est impossible de déterminer combien de temps nous le serons. Vous êtes la seule ici qui semble raisonner avec calme. Je vous demande de faire de votre mieux pour faire la lumière sur ce qui s'est passé.

— Mais monsieur Simard ! Je n'ai aucunement le droit d'agir de la sorte !

— Je ne vous demande pas de jouer à la police. Examinez les indices. Réfléchissez. Lorsque la SQ pourra se rendre jusqu'ici, nous aurons peut-être la clé de l'énigme... Ça hâtera le règlement de l'affaire... Peut-être la famille en souffrira-t-elle moins...

Hervé se tourna et fit marche vers la maison, le dos courbé.

Marie-Andrée le regarda pénétrer dans la demeure. Elle frissonna. Était-elle en mesure de répondre à ses attentes ?

18

Recroquevillée sur un sofa du salon, Linda s'efforçait de lire un magazine. Elle leva la tête à l'arrivée de Marie-Andrée.

— Il n'y a vraiment aucune façon de trouver de l'aide ?

— J'ai bien peur que non.

— Eh ben, ça va être gai. L'un de nous est un assassin et il peut encore tuer !

— Je ne pense pas que ce soit le genre d'attitude à avoir, fit Marie-Andrée, d'une voix sourde.

— Je dis ce que je pense. De toute façon, j'ai déjà ma petite idée.

Elle détourna la tête et se replongea dans sa lecture. Elle jouait l'indifférente, mais Marie-Andrée était persuadée qu'elle n'en menait pas large.

Elle disposa ses vêtements humides sur une chaise face à la grille du foyer où flambait une bonne attisée.

Son attention fut attirée par un entretien à mi-voix entre sa mère et Annie dans la cuisine. Elle s'y rendit.

Dans la lumière terne diffusée par l'unique fenêtre, les deux femmes étaient assises à la table et transcrivaient des notes sur un bout de papier. Elles évoquaient l'image de deux servantes paisibles dans un tableau flamand ancien.

— Que faites-vous ? demanda Marie-Andrée un peu surprise.

— Ta mère a trouvé un bon moyen de m’empêcher de me ronger les sangs en pensant à maman.

— J’ai demandé à Annie de m’aider à préparer des menus à partir d’une liste des provisions restantes que nous avons trouvées dans le congélateur à la cave. On va pouvoir se débrouiller avec ce qui reste. La circulation finira bien par reprendre sur la route.

— Je te reconnais bien là, maman. Toujours pleine de ressources. À propos, Annie, je suis descendue utiliser la toilette cette nuit et j’ai cru apercevoir Linda qui montait à l’étage.

— Ça m’étonnerait beaucoup. Linda carbure aux somnifères et elle n’est pas assez brave pour se promener seule la nuit dans une maison sans lumière. Ça devait être Michel ou Thomas. Tu as bien vu quelqu’un ?

— Pas distinctement. Je dormais debout. Bon, à plus tard. Je monte voir comment va Michel avant de déjeuner.

Dehors, la plainte irritante de la scie mécanique rugit soudain. Thomas avait émergé du choc de la mort de sa mère et chassait la morosité en se replongeant à corps perdu dans le travail.

La toux creuse de Michel résonna aux oreilles de Marie-Andrée en atteignant le palier. Elle frappa à sa porte.

— Ça va Michel ?

— ...

— Michel ? Ça va bien ?

— Oui... Oui...

— Je peux entrer ?

— Oui...

Elle entrebâilla lentement la porte. Il était couché tout habillé sur les draps et se débattait avec l’édredon.

L’étrange crucifix sur la table de chevet capta aussitôt le regard de la jeune femme ; il oscillait comme si on venait de le remettre en place. Elle s’approcha du lit ; Michel toussa

dans le repli de son coude gauche en essayant visiblement de se retenir.

— Avez-vous besoin de quelque chose, lui demanda-t-elle ?

— J’essayais de me lever. J’ai deux comprimés à prendre, des antibiotiques. Dans ma valise, sous le lit, vous allez trouver une trousse de médicaments. Les gros jaunes.

À genoux sur la descente de lit tressée, Marie-Andrée ouvrit la trousse ; une quinzaine de fioles s’alignaient en rangs serrés contre des inhalateurs, des broncho-dilatateurs et des vaporisateurs nasaux.

— Dites donc ! C’est toute une pharmacie ! Vous êtes sûr que ça va aller ?

— S’il vous plaît, pouvons-nous nous tutoyer ? On se croirait dans une émission américaine mal traduite en France. Pour en revenir à ta question, je devrais probablement me rendre à l’urgence d’un hôpital. Le froid et la sécheresse de la maison chauffée au bois ravivent mon asthme. Mais je n’ai guère le choix n’est-ce pas ? Je t’ai entendue crier à Annie que la route aussi était bloquée.

Face à un petit miroir suspendu au-dessus du lavabo, Marie-Andrée acquiesça de la tête en tendant un verre sous le filet d’eau anémique du robinet. Du coin de l’œil, elle le vit stabiliser le Christ sur ses attaches pour l’empêcher de vaciller. Elle baissa la tête et attendit que le verre se remplisse.

— Dis-moi, Michel, as-tu circulé dans la maison cette nuit ?

Elle lui tendit les comprimés d’une main et le verre d’eau de l’autre ; le regard luisant de fièvre de Michel trahissait sa surprise. Il avala un premier comprimé avec une gorgée d’eau et murmura :

— Euh... Non. Je ne suis pas descendu au rez-de-chaussée cette nuit.

Marie-Andrée nota qu’il répondait à côté de la question ; elle n’avait pas fait mention du rez-de-chaussée et il se hâtait

de préciser qu'il n'était pas descendu, comme s'il se sentait accusé du meurtre.

Il avala le second comprimé et but le reste de l'eau avant d'ajouter :

— Quelle heure était-il ?

— Je ne sais pas. Autour de trois heures, je crois.

— Je lisais encore à cette heure-là.

— En pleine panne ?

— Euh... J'utilise une lampe à piles sur un serre-tête.

— Ah oui. Comme les spéléologues.

— Ou les skieurs de fond qui aiment se balader le soir sur les pistes.

— Bonne idée en effet. Donc tu n'as rien entendu ?

— Dès que je me mets au lit, je m'enfonce des bouchons dans les oreilles pour me concentrer. J'ai cru entendre la chasse d'eau. C'était toi ?

— Possible... À propos, je croyais qu'on devait prendre des antibiotiques en même temps qu'un repas ?

— Avec tout le brouhaha de ce matin, je suis un peu en retard. Mais ta mère m'a apporté des rôties et du café tout à l'heure, un peu avant la panne. Ça devrait suffire.

— J'espère que nous n'allons pas manquer d'eau.

— Si on l'épargne, ça devrait aller encore pour plusieurs heures sans l'aide de la pompe. La pointe est à 50 mètres sous terre et en temps normal l'eau jaillit toujours avec force dans cette maison. Même au grenier.

— Ah... Il y a de l'eau au grenier ? Quelle drôle d'idée.

— Euh... Oui... Euh, il y a un robinet qu'on utilise l'été. Euh... Au cas où quelqu'un voudrait y faire le ménage. On ferme l'arrivée d'eau à l'hiver pour éviter le gel dans le tuyau. Euh... Si ça ne te fâche pas, j'aimerais dormir avant de retourner aider Thomas.

— Ça ne sera pas nécessaire. Son père est venu à sa

rescousse. Dans ta condition, il vaut mieux dormir le plus longtemps possible ; tu sembles en avoir bien besoin. La soirée d'hier a été difficile, n'est-ce pas ?

Une ombre passa dans les yeux fiévreux de Michel.

— Il fallait bien que la vérité éclate un jour. Je me sens un peu plus en paix avec moi-même aujourd'hui.

— Libéré ?

Michel la fixa sans colère, mais sans confiance.

— Tu crois peut-être que j'aurais eu un motif de me venger à cause des révélations de Solange ? Je suis croyant, Marie-Andrée. Jamais je ne m'autoriserais à tuer quelqu'un, pour quelque raison que ce soit. Non, ce qui m'a surpris, c'est qu'elle annonce qu'elle avait d'autres révélations à faire aujourd'hui. Ce qu'elle allait dévoiler a peut-être un rapport avec sa mort... À présent, je crois qu'il vaut mieux que je dorme. Curieux, tout de même. La mort est comme tout le reste ; après le choc ressenti, les survivants se remettent à vaquer à leurs occupations, à ne penser qu'à eux. Un peu comme des fourmis dont on détruit la fourmière à coup de pieds.

— Ça dépend peut-être du mort...

— Peut-être en effet...

— Repose-toi bien. Maman n'est pas loin si tu as besoin d'elle. Je vais aller aider Thomas ; mes vêtements seront bientôt secs.

Il lui adressa un sourire forcé et ferma les yeux ; son visage se transforma en masque de cire.

Elle s'éclipsa sur la pointe des pieds en refermant la porte sans bruit. Elle avait encore à la mémoire le geste de Michel qui replaçait à la sauvette le corps du crucifié dans ses attaches.

Qu'est-ce que cet étrange objet pouvait bien représenter pour lui ? Et pourquoi accordait-il tant d'importance aux révélations que Solange avait promis de faire au petit-déjeuner ? Était-ce en rapport avec la boîte en métal ?

Son ventre émit un gargouillis. Elle décida d'aller à la cuisine à la recherche de quelque chose qui pourrait ressembler à un petit-déjeuner. Elle faisait confiance à l'imagination de sa mère.



Hervé cessa d'enserrer avec force une branche récalcitrante entre les lames du sécateur et leva la tête l'air songeur. Son geste attira l'attention de Thomas qui coupa le moteur de la tronçonneuse. Les deux hommes étaient en sueur d'avoir déployé tant d'ardeur à débiter l'arbre affaissé.

— T'as mal au dos ?

— Non. Je réfléchis.

— À maman ?

— Oui et non. Oui parce qu'elle fait partie du problème. Mais je pensais surtout à un moyen de retrouver du courant. Ce serait plus facile de gérer la situation que représente Solange.

— Moi aussi j'y ai pensé. Je pourrais mettre en marche le moteur de ma voiture et recharger la batterie d'appoint en la branchant dans l'allume-cigare.

Des bruits de pas sur la glace leur firent tourner la tête. Marie-Andrée arrivait à leur hauteur.

— Le travail n'est pas trop dur ? demanda-t-elle.

— Fastidieux serait plus juste, fit Hervé.

— Nous discussions d'un moyen de produire du courant électrique, marmonna Thomas, toujours renfrogné en présence de la jeune femme.

— Thomas suggérait de recharger la batterie d'appoint à l'aide de sa voiture, mais il faut la charger durant plusieurs heures pour à peine quatre heures d'autonomie ensuite ; ça va consommer beaucoup d'essence pour rien. Il y aurait une

autre solution : la génératrice du voisin. Tu te souviens Thomas ? Il l'avait utilisée lorsque nous avons été privés d'électricité durant 72 heures, il y a trois ans ?

— Elle fait beaucoup de tapage...

— C'est le prix à payer pour manger autre chose que du thon en conserve et se raser à l'eau froide. Qu'en pensez-vous Marie-Andrée ?

— Je suis avec vous. On y va ?



Debout devant une fenêtre du salon, Linda les regarda s'éloigner sous la pluie en bâillant aux corneilles. Le silence soudain de la scie mécanique l'avait tirée de son sommeil. En suivant leur marche des yeux, elle rageait d'avoir perdu à la fois le père et le fils dans cette histoire de succession politique qui avait tourné au vinaigre.

La présence de Marie-Andrée dans la maison l'irritait de plus en plus. Elle se sentait observée, épiée même par cette inconnue sûre d'elle. Elle ne parvenait même pas à se réjouir de la mort de Solange qui lui permettrait peut-être de reconquérir les faveurs du père... ou du fils.

Elle chercha son cellulaire et, ne le trouvant pas sur elle, décida d'aller inspecter le bureau d'Hervé où elle avait dormi. Un seul regard en direction de la chambre de Solange la fit courir jusqu'au bureau dont elle referma vivement la porte.

Le visage hystérique de la victime qui débitait ses méchancetés au souper de la veille s'imposa à elle. Un frisson lui parcourut l'échine ; elle s'ébroua et, hantée par la présence de la morte, se mit à fourrager dans ses effets personnels pour dénicher son téléphone.

Elle songeait à Thomas. Il avait beau être un *junkie*, il

demeurait séduisant. Le souvenir fugace de leur dernière nuit ensemble traînait des images nostalgiques d'étreintes.

Même si elle avait accédé à la demande d'Hervé de rembourser la dette de Thomas par son engagement à la faire élire, elle n'avait pas renoncé à un dernier outil de chantage. N'avait-elle pas surpris les regards que Marie-Andrée et Thomas s'efforçaient de ne pas se lancer durant le repas fatidique ?

D'ailleurs, pour quelle raison était-elle partie avec les deux hommes ? Son flair lui disait que les deux jeunes avaient quelque chose à dissimuler. Thomas était intimidé par cette fille « trop jolie pour être honnête » se dit-elle avec amertume...



Hervé, Thomas et Marie-Andrée n'étaient plus qu'à quelques dizaines de pas de la résidence du voisin absent. Les branches cassées s'accumulaient là comme chez eux. Dans la cour, le vent et le poids du verglas avaient fauché un gros bouleau, qui s'était heureusement écroulé dans la direction opposée à celle de la maison, écorchant dans sa chute un mur du cabanon où Hervé espérait dénicher la génératrice.

Il jura entre ses dents.

— Tab... Il y a un cadenas...

— Ce n'est pas un problème, répliqua Thomas. Monsieur Moreau investit dans ses vacances plutôt que dans sa sécurité. Il achète de la pacotille, laisse-moi faire.

Dans la bordure qui délimitait le sentier menant au cabanon, Thomas dégagea une pierre peinte en blanc de la couche de verglas et l'abattit d'un puissant coup sur le cadenas qui céda aussitôt. Le geste décidé de Thomas fit pousser une exclamation de surprise à Marie-Andrée.

— Whoah !

Surpris, Hervé s'écria :

— Pourquoi ne pas défoncer la porte tant qu'à y être ?

Thomas haussa les épaules.

— Nécessité fait loi, non ? On aura bien le temps de s'expliquer avec le proprio à son retour de Floride. Et puis, on lui en payera un autre plus solide.

Hervé poussa un grognement irrité.

— Si une telle histoire parvenait aux hebdos du comté, la campagne de Linda pourrait en souffrir. Dès que la situation sera revenue à la normale, tu viendras réparer tout ça. Il ne faut pas que ça se sache.

Marie-Andrée ouvrit la porte sur un capharnaüm : des outils pêle-mêle jonchaient le plancher ou étaient appuyés n'importe comment contre les parois.

La génératrice avait été logée sous une tablette encombrée de sacs d'engrais, de tuteurs à tomates, d'outils rouillés, d'enveloppes de graines de semence défraîchies.

L'apparence de la machine rassura Thomas et Hervé. Après avoir repoussé quelques outils pour se frayer un passage, ils la hâlerent jusque sur le sentier. Hervé soufflait à pleins poumons.

— Dis donc, ça pèse une tonne ce machin-là. Comment allons-nous le transporter jusqu'à la maison ?

— Il faut d'abord s'assurer qu'elle fonctionne, dit Marie-Andrée.

Elle vérifia les niveaux d'essence et d'huile. Satisfaite, elle tourna la manette en position de marche, saisit la poignée du cordon de démarrage et le tira à quelques reprises. Après deux ou trois explosions sonores, le moteur se mit à pétarader comme à regret. Elle repoussa un peu le bouton de l'étrangleur. Le moteur adopta un rythme régulier pendant que des fumerolles bleues s'en échappaient. Puis, tout rentra dans l'ordre.

Hervé envoya une bourrade à Thomas et lui sourit.

— Une chance qu'on l'a avec nous, hein Thomas ? Marie-Andrée m'a l'air d'être très habile de ses mains !

Thomas pencha la tête, honteux d'y voir une allusion à lui.

D'un geste brusque, il coupa le moteur.

— Bon, c'est pas tout, ça. Il faut l'amener à la maison. On va profiter du verglas pour la tirer sur ses patins. Je vais attacher un câble à l'avant et passer un manche de râteau dans une boucle. À trois, on devrait y arriver.

— Décidément, mon fils a beaucoup d'imagination, n'est-ce pas Marie-Andrée ? Il ne tient sûrement pas cela de moi...

Thomas fit la moue et dit d'un ton sec :

— Je n'ai jamais été un cave, papa, et il y a beaucoup de choses que tu ignores. Mais tu as toujours eu trop de préoccupations pour t'intéresser à moi quand j'étais jeune. J'en parlais justement avec Annie et Michel lorsque nous sommes allés... euh... faire une randonnée hier après-midi...

Il se tut aussitôt et s'affaira à chercher un outil au manche solide.

À la recherche d'un câble dans le cabanon, Marie-Andrée ne perdait pas un mot de l'entretien un peu aigre.

— Thomas, ta mère prenait toute la place dans ta vie. Elle m'avait tassé en quelque sorte.

— Comme elle m'a tassé pour faire toute la place à Michel. Toi, de toute façon, tu préférerais Annie. Ah, puis, laisse faire. Commençons par traîner la génératrice jusqu'à la maison. J'ai hâte de me réchauffer à côté du feu.

Hervé comprit qu'il n'en tirerait rien de plus.

Côte à côte, tous deux se mirent à pousser sur le licou improvisé, pendant que Marie-Andrée faisait de même de toutes ses forces sur l'arrière de l'appareil. L'effort exigé était plus grand qu'ils ne l'avaient anticipé. Les semelles de leurs

bottes avaient peu de prises sur le verglas. Mais peu à peu, ils trouvèrent un rythme de marche et progressèrent sans mot dire, évitant de se regarder.

Au bout d'une centaine de mètres, Hervé avait le souffle court et la respiration sifflante. Thomas décida de faire une première halte.

À l'écart, mais à portée de voix, Marie-Andrée s'agenouilla pour relacer ses bottes et renouer le vieux foulard trouvé dans l'armoire de la chambre, le dos tourné pour simuler qu'elle les laissait à eux-mêmes.

Hervé prit de profondes inspirations et parvint à calmer les battements de son cœur. Thomas appuya les deux mains sur un arbre et fit quelques exercices d'assouplissement.

— Même si tu n'as pas tort, dit Hervé en essayant de garder son calme, je trouve difficile d'écouter tes remontrances. Il me semble que je t'ai prouvé, pas plus tard qu'hier, que je tenais à toi en sacrifiant ma carrière.

— Oui, c'est vrai. Et j'aurais souhaité que tu ne sois pas obligé de le faire... Si seulement maman avait voulu...

— Laisse-la en dehors de ça ! Elle n'est plus là pour s'expliquer !

Ils firent silence. Sans les voir, Marie-Andrée savait qu'ils s'étaient tournés pour l'observer. Elle se doutait qu'Hervé avait fait signe à Thomas de se taire.

Comme s'ils avaient voulu hâter leur retour, Hervé et Thomas se remirent à l'ouvrage. Hervé cria :

— Vous venez Marie-Andrée ?

Elle résista à l'idée de se retourner aussitôt. Elle préférerait leur laisser croire qu'elle n'avait pas entendu leur échange.

Hervé l'appela une seconde fois, en haussant la voix :

— Hé ! Marie-Andrée !

Cette fois, elle se retourna, sourit et vint les rejoindre.

Ils franchirent cahin-caha la moitié de l'allée avant de

s'interrompre, fourbus et assoiffés. Aucun d'eux n'avait songé à apporter une bouteille d'eau.

Hervé repéra une grosse branche au sol et s'y assit maladroitement. Thomas reprit son souffle avant de s'asseoir sur la génératrice. Le besoin de faire relâche était plus grand que l'inconfort de leurs sièges improvisés. Ils levèrent les yeux vers la jeune femme dans une invitation muette à venir s'asseoir avec eux. Elle n'allait pas repousser cette marque de confiance.

Thomas regarda des fragments de verglas tomber des branches au sol sous l'action du vent en disant d'une voix enrouée :

— Je ne croyais pas qu'elle nous haïssait tant que cela...

— Peut-être est-ce moi qu'elle visait en s'attaquant à tout le monde, fit Hervé.

— Un beau casse-tête...

— Que veux-tu dire ?

— Elle a insulté tous ceux qui étaient à la table... Comme si elle avait voulu provoquer la colère de chacun... Je me demande...

— Quoi ?

— Je me demande lequel d'entre nous s'est senti humilié ou blessé au point de la tuer ?

— Qui soupçonnes-tu ?

Thomas tourna enfin la tête dans sa direction et laissa échapper comme dans un souffle :

— J'espère que ce n'est pas toi...

Le visage d'Hervé parut s'affaisser.

— Autrement dit, tu crois que je suis le coupable ?

— Je n'ai pas dit cela. Nous étions cinq devant elle à la table. Cinq personnes qui avaient chacune une raison personnelle de se venger... Comme si maman avait souhaité que ça arrive...

— Serais-tu coupable Thomas ?

— Qui sait... On est toujours coupable de quelque chose, même par désir. Ah, et puis allons-y, il nous reste un dernier bout de chemin à faire. Excusez-nous, Vi... Marie-Andrée. J'espère que nous ne vous embêtons pas avec nos confidences.

Elle lut dans ses yeux son affolement d'être passé si près de révéler son prénom de travail et lui répondit :

— J'ai plutôt l'impression que c'est moi qui vous gêne par ma présence.

— Pas du tout, fit Hervé. Au contraire, votre présence nous aide à nous dire ce que nous n'aurions pas osé dire. Mon fils et moi n'avons pas toujours été près l'un de l'autre ; peut-être les choses pourront-elles changer désormais.

Thomas se remit sur pied et tendit la main gauche à Hervé et la droite à Marie-Andrée pour les aider à se relever. Ils se remirent à la tâche en soufflant bruyamment, chacun plongé dans ses réflexions.

Un de ces deux hommes avait-il pu trouver le courage de poser un geste aussi grave, se demanda Marie-Andrée ? Quel secret restait dans le sac à ragots de Solange les concernant ?



Annie et Marie-Andrée s'étaient allongées sur le tapis, la tête appuyée sur des coussins face à la cheminée où une grosse bûche s'enflammait en projetant des étincelles contre le grillage.

À la cuisine, elles devinaient l'activité de madame Marcotte qui avait déniché une bonne réserve de combustible à fondue et ouvrait des boîtes de soupe qu'elle entendait faire chauffer dans un caquelon.

L'après-midi se dessinait déjà, mais personne n'avait manifesté beaucoup d'appétit jusqu'alors. Une étrange normalité

s'installait dans la maison, en dépit de la présence du cadavre de Solange, comme si leur propre infortune les tenait à l'abri de toute préoccupation ou peine envers la morte.

Marie-Andrée se risqua à entamer la conversation.

— La porte de la chambre de ta mère était-elle toujours verrouillée la nuit ?

— Généralement ; c'était moi qui le faisais après avoir vérifié si elle était confortablement installée pour la nuit. J'avais un double de sa clé, au cas où elle se serait sentie mal. À certaines occasions, elle la verrouillait elle-même dans son fauteuil roulant, dès que j'étais sortie.

— Puisque tu as quitté la table la première, tu ne l'as donc pas fermée à clé hier soir ?

— Non. J'étais tellement furieuse contre elle et j'avais tellement de peine que je craignais de me mettre en colère si j'allais la visiter.

— Elle a donc pu laisser la porte déverrouillée volontairement ou a oublié de le faire. Ton père a-t-il aussi une clé ?

— Non. Maman lui interdisait d'entrer dans sa chambre à moins qu'elle ne l'y invite. Et papa ne tenait pas ou si peu à la croiser. Il passait la majeure partie de son temps à Québec ou à son bureau de comté. Ses activités de député l'obligeaient à beaucoup de sorties publiques. Ça lui convenait parfaitement de ne pas être souvent en sa présence.

— Aurait-il pu utiliser ta clé ?

— Personne ne sait où je la garde.

— Et quand tu devais coucher à l'extérieur de la maison ?

— Juliette, son infirmière, venait passer la nuit.

— Il y avait longtemps que tes parents faisaient chambre à part ?

— Depuis notre adolescence. Ils se querellaient constamment. Un jour, sans le prévenir, elle a sorti tous ses vêtements de la chambre et les a jetés en tas dans son bureau. Papa a dû

se résigner. Il n'a jamais raté une occasion ensuite de lui dire à quel point il la détestait. Je crois aussi que maman le craignait ; il avait parfois des accès de colère qui dépassaient les bornes. Le stress et lui ne faisaient pas bon ménage.

— Donc, elle s'enfermait parce qu'elle avait peur ?

— En partie, mais aussi parce qu'elle conversait beaucoup au téléphone le soir, ou encore elle étudiait des projets de campagne publicitaire qu'elle recevait par messagerie. La publicité avait été toute sa vie avant son accident.

— Est-ce qu'elle souffrait beaucoup des séquelles de cet accident ?

— Dans son orgueil, surtout. Sa situation l'humiliait et elle imposait son dépit aux autres, moi en particulier. Depuis deux ou trois ans, son infirmière et moi étions pratiquement les seules à l'approcher, tant elle avait fait le vide autour d'elle. Elle gérait sa vie par téléphone. Elle se montrait souvent méchante et cruelle à mon égard pour se repentir deux jours plus tard avec des paroles affectueuses. Seule Juliette avait droit à un comportement poli et égal, lors de mon jour de congé. Je ne restais pas à la maison pour savoir ce qu'elles faisaient.

Annie se moucha. Pour la première fois depuis le matin, elle parut en proie à une vive émotion.

Marie-Andrée lui mit la main en douceur sur l'avant-bras. Elle ne voulait rien brusquer. Annie ne fit aucun geste pour se dégager. Pour alléger le climat de tension qui sourdait, Marie-Andrée formula un commentaire neutre.

— C'est vrai que tu voulais quitter la maison ?

Marie-Andrée retira sa main lorsque Annie tira violemment un autre mouchoir en papier de la boîte à sa gauche. Elle s'épongea les yeux par petits gestes brusques. La peine se retirait de ses traits aussi subitement qu'elle y était apparue. Sa voix se durcit.

— La vie avec elle était devenue insoutenable. J'arrivais de

moins en moins à composer avec ses sautes d'humeur. J'avais trouvé un appartement, c'est vrai, mais je ne l'avais pas encore loué. Malgré tout, je pense que nous nous aimions. Elle... Elle avait un lourd secret à porter... Je t'en parlerai. Surtout que je me retrouve avec cette maison sur le dos...

Elle se redressa.

— Je vais aller voir si ta mère a besoin d'aide.

Elle se mit à genoux. En faisant de même, Marie-Andrée ajouta :

— En dépit de vos différends, c'est pourtant toi qu'elle a choisie comme héritière...

Les deux jeunes femmes se retrouvèrent face à face dans leur position agenouillée. Le visage d'Annie se referma.

— Si tu crois que j'ai pu la tuer pour hériter de son argent, tu te trompes.

Dans un brusque élan, elle fut sur pied et s'éloigna. Marie-Andrée bondit à son tour pour la retenir doucement par le bras.

— S'il te plaît Annie, attends. Ne te fâche pas. Je trouve seulement étrange que le meurtre soit survenu après l'annonce que tu étais l'unique héritière. Comme si quelqu'un avait voulu se venger d'avoir été laissé de côté...

Annie haussa les épaules, incapable de vaincre la lassitude qui la minait. Marie-Andrée la fit pivoter et s'émut de sa beauté simple. Elle ne put que lui dire à voix basse :

— Tu peux compter sur moi.

Annie hochla la tête et elles sortirent toutes deux du salon. Marie-Andrée était toujours préoccupée par un point qu'elle n'arrivait pas à élucider : pourquoi personne d'autre qu'elle ne s'interrogeait-il ouvertement sur la façon dont ce crime avait été commis et avec quelle arme ?

— Quelle famille dysfonctionnelle, pensa-t-elle. L'amour et la haine y tiennent autant de place à tout moment...

Avec le temps, la pétarade de la génératrice à essence se fit moins énervante pour les habitants de la maison. Thomas avait branché un four à micro-ondes, le réfrigérateur et un petit gril électrique, trouvé dans sa boîte d'origine au fond d'une armoire.

Madame Marcotte avait assuré qu'elle pourrait se débrouiller pour réaliser quelques plats très simples, à tout le moins des grillades avec des morceaux de viande encore à l'abri dans le congélateur à la cave.

Le déblaiement de l'entrée avait progressé. Demain matin, il serait possible d'entreprendre la remise sur ses roues de la voiture d'Hervé et tenter une sortie sur la route nationale.

Le retour à la normale signifierait l'éclatement de la bulle d'impassibilité affectée dans laquelle ils s'étaient réfugiés pour éviter toute discussion sur la mort de Solange.

Personne n'avait suggéré qu'on réexamine le corps pour se faire une idée plus précise de la blessure mortelle. Tous s'étaient empressés d'acquiescer à la suggestion de Marie-Andrée de ne toucher à rien.

Depuis, chacun évitait de s'approcher de la porte verrouillée, à moins d'y être contraint. C'était le cas de Linda qui courait pour se rendre au bureau d'Hervé.

À l'approche de la tombée du jour, la perspective de passer une seconde nuit dans cette maison la rendait agitée. Réfugiée dans le bureau d'Hervé, incapable d'utiliser son cellulaire dont la pile s'était déchargée, elle se désespérait à attendre la réouverture de la route.

Marie-Andrée frappa à sa porte.

— Ça va ? lui demanda-t-elle lorsque Linda ouvrit. Tu n'as pas mangé beaucoup ce midi.

— Non, ça ne va pas ! Pas du tout, cria presque Linda. Je suis gelée. Avec les fenêtres grandes ouvertes dans la chambre de Solan... de madame Simard, la maison est comme une glacière. On ne pourrait pas les fermer quelque temps ?

Marie-Andrée entra et referma la porte derrière elle.

— Annie a la clé de la porte. Tu pourrais lui demander de te la prêter pour que tu puisses aller les fermer...

— Moi ? Pourquoi moi ? C'est sa mère ! C'est sa maison maintenant ! Pas question que je m'approche d'un cadavre. J'ai peur des morts. Je ne suis même pas allée au salon mortuaire lorsque ma mère est morte. Je détestais déjà madame Simard de son vivant, je ne vois pas pourquoi je...

Elle se renfrogna encore plus en marchant ici et là d'un pas agité.

Marie-Andrée songeait qu'elle l'avait pourtant surprise dans la chambre de la défunte, la main tendue pour déplacer la poupée. Elle prit une couverture sur la pile bien rangée sur le matelas gonflable, la déplia et la passa autour des épaules de Linda. Sans la regarder, elle lui dit :

— Pourquoi ne pas faire une sieste ? Tu sentirais moins le froid.

Linda poussa un soupir sonore d'enfant gâté qu'on dérange dans sa bouderie ; emmitouflée dans la couverture, elle avait l'air d'une statue antique sans grâce.

— Je déteste me réveiller la bouche sèche comme du papier mâché.

Elle finit par se laisser tomber sur le fauteuil d'Hervé derrière son bureau et se mit à se balancer un instant, le visage tourné vers la fenêtre.

— Je trouve que tu en prends large depuis quelques heures, mademoiselle la détective. Pour moi, tu n'es qu'une autre fille de la ville qui vient à la campagne pour essayer d'oublier que sa vie est plate à mort parce qu'elle ne prend pas le temps de vivre.

Elle fit pivoter le fauteuil et regarda Marie-Andrée de ses yeux perçants. L'agressivité se lisait sur ses traits.

— Personne ne te connaissait avant que tu mettes les

pieds dans la maison, hier. Et depuis ce matin, on dirait que tu enquêtes. Qu'est-ce que tu fais dans la vie pour être si... si...

— Si nez fourré partout ?

— Je le dirais autrement, mais si tu le reconnais toi-même...

Marie-Andrée marqua un temps en s'approchant d'une bibliothèque où elle prit une biographie de Maurice Duplessis sur un rayon.

— Je suis une sorte... d'assistante sociale. J'aime régler des problèmes.

— Et tu penses que j'ai un problème ?

— Tu as certainement le même que nous tous. Tu es prisonnière d'une maison où un meurtre a été commis.

— Évidemment ! Mais je suis aussi empêchée de lancer ma campagne électorale. Les journalistes ne peuvent me rejoindre pour faire un suivi à ma conférence de presse. Chaque heure que je perds ici est cruciale si je veux succéder à Hervé. Je veux dire à monsieur Simard.

Marie-Andrée se retint de sourire. Linda était-elle ce qu'elle voulait faire croire à tout prix ? Pourquoi noyait-elle tout à coup son animosité sous un babillage d'adolescente prise en faute ?

— Est-ce que Thomas t'a dit que nous avons sorti ensemble ?

La confiance inattendue étonna Marie-Andrée. Cette liaison avec le fils de son amant avait-elle un lien avec les séances de « thérapie » dans le hangar désaffecté que Thomas sollicitait de « Vicky » ? Elle joua de prudence.

— Pourquoi Thomas m'aurait-il fait une telle confiance ? C'est à peine si je lui ai parlé depuis hier.

— Je ne sais pas. Thomas te regarde comme s'il te connaissait. Une impression comme cela... C'est son père qui me l'avait présenté. Il pensait que ça lui ferait du bien de se lier avec quelqu'un en dehors de son milieu de drogués. Mais Thomas

avait, je veux dire a un grave problème de consommation. Il m'a siphonné des milliers de dollars en me promettant de se faire soigner. Son travail le conduit partout au Québec. Il n'a aucune difficulté à trouver de la *dope*. Il y a six mois, il a commencé à s'éloigner de moi, sans s'expliquer. J'ai compris qu'il avait trouvé une autre commanditaire... Sa mère. Hervé croit qu'il l'avait probablement convaincue de sa volonté de s'en sortir. Elle a accepté de lui verser de grosses sommes sous prétexte que ce genre de thérapie coûte cher. Mais, un beau jour, elle a découvert le pot aux roses, grâce à ses sources. Il paraît que Thomas utilisait cet argent pour se procurer encore plus de drogue et s'envoyer en l'air avec une pute.

Marie-Andrée s'efforça de ne rien laisser paraître du trouble qui la secouait. Se pouvait-il qu'ils aient été repérés, Thomas et elle, et que la famille Simard et ses invités fussent au courant de sa véritable identité ? Linda s'apprêtait-elle à frapper un grand coup et à lui lancer au visage qu'elle n'était qu'une *call-girl* ? Attendait-elle que madame Marcotte fut à portée de voix pour que l'humiliation soit complète ? Quel jeu jouait-elle ?

Son cœur battait la chamade pendant que Linda continuait son récit comme si de rien n'était.

— En tout cas, Thomas ne l'a pas pris. Il est venu à la maison une fin de semaine et a fait une colère monstre à Solange. C'est Hervé qui m'a tout raconté. Thomas était sur le point d'étrangler sa mère quand il a réussi à les séparer. Il criait qu'il lui ferait payer un jour ce qu'elle avait fait endurer à sa famille et que son « maudit secret » — ce sont ses propres mots — elle ne l'emporterait pas en paradis. Mais les événements ne lui donnent pas raison puisque sa mère est morte sans le révéler à quiconque.

Linda restait songeuse.

Marie-Andrée laissa courir quelques secondes ; Linda

n'était pas de celles qu'on peut provoquer pour les amener à des confidences. Elle feuilleta quelques pages du livre et parvint à se donner une contenance nonchalante pour murmurer :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de secret ?

Linda releva la tête, comme si elle sortait d'un état second. Elle n'était plus celle qui, quelques minutes plus tôt, révélait les dessous de sa relation avec le fils de son amant.

— Sais pas. Hervé n'y a jamais fait allusion. Mais à mon avis ça implique Thomas. Ça expliquerait son comportement.

Des images de Thomas allongé sur la poupée gonflable assaillirent Marie-Andrée. Qu'est-ce qui avait pu bouleverser ce jeune homme à ce point pour qu'il en soit réduit à de telles mises en scène ?

À son arrivée, la veille, Marie-Andrée avait noté que Thomas était le plus taciturne du trio au sortir de la forêt. Et pourquoi Michel, Annie et Thomas avaient-ils besoin d'une pelle pour aller se promener en forêt ?

Linda s'étira avant de se lever.

— Ça m'a fait du bien de parler. Je pense que je vais suivre ton conseil et essayer de dormir un peu. Ça ne peut pas me faire de mal.

Elle s'allongea sur le matelas gonflable, bâilla et se pelotonna sous la couverture.

— Ferme la porte en sortant...

Marie-Andrée sourit du sans-gêne de Linda et consulta sa montre : 14 h 50. Elle avait encore le temps d'aller se dégourdir les jambes avant la noirceur...

Elle aperçut Annie qui tenait la porte de la cuisine ouverte pour converser avec sa mère. Elle toussota et s'approcha en faisant signe à la jeune femme qu'elle voulait lui parler. Elle l'entraîna dans sa chambre dont elle referma la porte. Annie s'étonna.

— Que se passe-t-il ?

— Je dois parler à ton père. Est-ce que je peux utiliser ta chambre ?

— Papa ? Il n'est pas là.

— Quoi ?

— Il a laissé Thomas continuer de débiter l'arbre, en disant qu'il allait se changer les idées.

— Okay. Je vais le trouver. Mais il y a autre chose que nous devons faire. Quelque chose de désagréable.

Marie-Andrée avait les yeux fixés sur Annie.

— Nous devons retourner dans la chambre de ta mère pour examiner le corps.

— Tu en es sûre ? demanda Annie, anxieuse.

— Quelques secondes, Annie, je te le promets. Préfères-tu me laisser entrer seule ?

— Oui, dit-elle dans un souffle. Je ne m'en sens pas encore la force d'y retourner.

Annie sortit la clé de sa poche de veste et précéda Marie-Andrée jusqu'au bout du corridor. Lorsque la porte s'ouvrit, l'air glacial de la chambre les griffa jusqu'aux os. Le vent agitait les rideaux avec force devant la fenêtre ouverte. Annie prit le bras de Marie-Andrée pour lui faire ouvrir la main et y déposer la clé.

— N'oublie pas de refermer à clé en sortant. Je serai probablement dans la chambre de Michel pour voir s'il a besoin de soins.

Elle inclina la tête comme si elle avait honte d'elle-même et s'éloigna sur le bout des pieds pour ne pas alerter Linda.

Marie-Andrée prit une grande inspiration et entra dans la chambre en refermant la porte derrière elle. Le froid qui y régnait avait joué le rôle anticipé par Annie. Aucune odeur nauséabonde ne s'échappait du corps pour le moment.

Elle marcha à pas hésitants jusqu'au lit où la dépouille de Solange offrait toujours la position d'un gisant de marbre. La

tache de sang s'était assombrie en séchant. Les battements de son cœur s'accéléraient. En dépit de sa répugnance, elle se pencha sur la blessure et l'examina attentivement cette fois.

Le trou ne pouvait pas être le résultat de l'entrée d'une balle, puisque le coup de feu aurait attiré l'attention de toute la maisonnée durant la nuit. De plus, une balle tirée à bout portant aurait sûrement laissé des traces de poudre sur la robe de nuit.

Non, il fallait que ce soit un autre genre d'arme. Le meurtrier avait-il subtilisé un couteau à la cuisine ?

Un coup d'un couteau de cuisine aurait produit une blessure mince et allongée, plus large. Un poignard alors ? Elle réfléchit. Pour transpercer le cœur, la lame d'un poignard aurait pénétré profondément et aurait laissé l'empreinte de la garde.

Elle inclina le torse pour se rapprocher encore plus du cadavre. La tension lui sciait le dos dans cette position inconfortable.

Elle put constater que l'orifice était évasé et d'une rondeur inhabituelle. Elle l'observa quelques secondes encore avant de se redresser pour chasser la douleur de ses reins.

On aurait dit un trou laissé par l'entrée forcée d'une tige métallique. Pourtant c'était impossible ; pour ne pas attirer l'attention, le meurtre devait se dérouler très rapidement. Le coup devait être fatal pour ne pas laisser à la victime le temps d'appeler à l'aide.

Soudain, la lumière se fit dans son esprit. Elle ne connaissait qu'un objet qui eût pu provoquer une blessure aussi étrange, et elle l'avait vu ce jour même dans la chambre de Michel !

Marie-Andrée frissonna. La poupée *Raguedy Andy* continuait de la narguer de son sourire cousu de fil rouge. Elle se pencha très bas au-dessus de l'amas de guenilles et inspira profondément. Il s'en exhalait un relent de vieille poussière, d'humidité et d'un parfum qui avait tourné à l'aigreur.

Elle se releva, perplexe. Cette poupée semblait de trop dans ce décor.

Comme le chapelet qui ligotait les mains de la morte.

Comme si le crime avait été commis par plus d'une personne.

Un violent coup de vent agita plus fortement encore les rideaux et le froid la força à se serrer les bras autour du torse. Elle aurait dû revêtir un vêtement chaud avant de pénétrer dans cette chambre.

Elle décida de hâter son inspection des lieux, sans trop savoir ce qu'elle cherchait. Elle contourna le lit et s'approcha de la table de chevet. Rien n'avait changé depuis ce matin quand elle s'était inclinée au-dessus du visage de Solange.

Le petit miroir attira son attention à nouveau. Elle s'agenouilla et l'examina de très près. Cette fois, elle comprit. Des traces de poudre blanche étaient visibles à droite du cadre d'argent qui entourait le miroir.

Elle en avait assez vu. Elle savait à quoi s'en tenir, bien que ses hypothèses lui parussent encore circonstanciées. Elle laissa la chambre, tourna la clé dans la serrure et se rendit à la chambre d'Annie. Le ronflement sonore qui émanait du bureau d'Hervé la rassura ; Linda dormait sans complexe.

En l'absence d'Annie, elle laissa la clé de la chambre sur le moniteur de l'ordinateur pour qu'elle la retrouve facilement.

Elle referma la porte derrière elle avant de s'éloigner sur la pointe des pieds, s'efforçant de maîtriser sa fébrilité.

19

La pluie verglaçante avait cessé, laissant derrière elle un désastre d'une beauté hallucinante. Dès les premiers pas dans la forêt, Marie-Andrée fut saisie par l'angoisse d'un visiteur qui découvre la décoration morbide d'un temple inconnu.

Les arbres ployaient sous le poids des branches courbées dans leurs gaines de glace. Leurs extrémités attachées au sol par le gel, bruissaient sous le souffle du vent dans un effort pour se libérer.

La marche était rendue pénible par les nombreux détours que lui imposaient les branches d'arbres enchevêtrées. Son premier souci fut de ne pas errer trop loin du sentier qu'elle avait vu le trio emprunter à son retour la veille.

La température chutait et le froid allait bientôt achever de solidifier ces ogives de glace. Il fallait se hâter.

Après une vingtaine de minutes de marche difficile, elle crut percevoir le chuintement d'une pelle qu'on enfonce dans le sol à quelques dizaines de mètres devant. Elle n'était pas seule. Elle s'immobilisa pour calmer sa respiration haletante et s'orienter vers le lieu d'où provenaient les coups secs.

Elle osa faire quelques pas hésitants, attentive à ne pas multiplier le bris des branches mortes prisonnières de la glace. Le bruit cessa tout à coup.

Un détour pour éviter le tronc d'un grand érable effondré

en travers du sentier la plaça en position d'entrevoir une clairière où elle distingua une silhouette. Dans la lumière du jour déclinant, Hervé s'appuyait à deux mains sur la poignée d'une pelle et fixait le sol à ses pieds, le visage rouge et luisant de sueur. Sa respiration saccadée transformait son haleine en petits jets de vapeur dans l'air glacial.

Il mit un genou au sol et étira le bras pour sortir la boîte de métal du trou. Il se redressa péniblement en prenant appui sur la pelle.

Soudain, un appel retentit dans la forêt derrière Marie-Andrée, mêlé à des froissements de branches et des crissements de pas sur le sol glacé.

— Papa ? Papa, où es-tu ?

— Monsieur Simard ? Répondez s'il vous plaît !

Marie-Andrée tourna vite la tête dans la direction des cris. Elle avait reconnu les voix d'Annie et de Michel. Il lui fallait réagir aussitôt, sinon elle serait repérée et donnerait l'impression d'avoir espionné tout un chacun. Elle choisit d'approcher Hervé.

Il la regarda venir à lui, étonné. Il tremblait de fatigue, comme si la vieillesse avait fondu sur lui d'un seul coup.

— Avez-vous besoin d'aide monsieur Simard ? fit doucement la jeune femme.

Hervé n'avait plus rien de l'homme décidé dont elle avait fait la rencontre la veille.

— Je suis si fatigué...

— Venez. Asseyez-vous sur cette grosse souche. Vous avez eu une dure journée. Qu'est-ce que c'est que cette boîte ?

Hervé laissa Marie-Andrée l'aider à s'asseoir sur la souche. La pelle chut sur le sol. La boîte tremblait dans ses deux mains crispées. Il ne pouvait en détacher les yeux.

Des craquements de branches sonores leur firent tourner la tête. Annie et Michel s'immobilisèrent non loin d'eux, le visage anxieux.

— Papa, fit Annie la voix brisée, pourquoi as-tu sorti la boîte de son trou ? Comment savais-tu que nous l'avions enterrée ici ?

Hervé chercha son souffle et finit par dire d'une voix éraillée :

— Thomas s'est échappé pendant que nous amenions la génératrice à la maison et m'a appris que vous étiez venus en forêt hier... Ça m'a intrigué... Ce n'était pas une journée idéale pour partir en randonnée avec toute cette pluie.

— Vous ne nous aviez pas vus entrer ni sortir de la forêt. Comment avez-vous deviné que nous y avions enterré quelque chose ?

Les mots de Michel, secoué d'une quinte de toux creuse, étaient difficiles à saisir.

— En cherchant les bâtons de marche dans le cabanon, j'ai remarqué que la pelle n'était pas pendue à son crochet. Elle avait été appuyée contre le mur ; la terre était encore humide sur le métal. En repensant à votre sortie en forêt, j'ai fait le lien... J'ai aperçu la terre remuée en arrivant ici, après avoir suivi vos traces de pas...

Annie et Michel se regardèrent, tendus. Elle s'efforça de parler sur un ton calme.

— Papa... Certains secrets méritent de rester cachés. La boîte appartenait à maman. Si elle n'avait pas été clouée à son fauteuil roulant, elle l'aurait sûrement récupérée pour la détruire. C'est par hasard que je l'ai trouvée au grenier.

— Annie a raison monsieur Simard, reprit Michel d'une voix sifflante. Laissez-nous la remettre en terre s'il vous plaît.

La toux lui coupa la parole. Il sortit vivement de sa poche un broncho-dilatateur dont il aspira deux longues bouffées. Il tremblait comme un nageur à bout de souffle.

Marie-Andrée soutint le regard interrogateur d'Hervé, mais se garda bien d'intervenir. Il comprit et baissa les yeux sur

la boîte à la décoration défraîchie, en murmurant d'un ton irrité :

— Vous vous êtes permis vous deux et Thomas de l'ouvrir pour en connaître le contenu. Solange était ma femme avant d'être votre mère. J'ai le droit de savoir ce qu'elle m'avait caché toutes ces années...

Hervé enserra la boîte dans son bras gauche et descella le couvercle par petits coups de la main droite. Le couvercle geignit avant de se soulever dans un coin. Il y glissa l'index et le releva en provoquant un couac de fer blanc incongru qui surprit Marie-Andrée.

Elle s'approcha d'Hervé pour plonger le regard au fond de la boîte. Une odeur de vieux biscuits moisis se dissipa dans l'air glacial.

Sur une serviette blanche souillée de taches brunâtres, reposait le cadavre momifié d'un fœtus humain de trois à quatre mois. La peau avait bruni sous l'effet du temps, mais les traits humains étaient facilement reconnaissables et les membres desséchés et recroquevillés étaient entièrement formés. Une rose déshydratée avait été logée entre le petit cadavre et la paroi de la boîte.

Des larmes coulaient sur les joues d'Annie. Michel lui entoura les épaules de son bras. Tous deux devaient avoir la même attitude lorsqu'il lui avait dit jadis : « Pleure pas, Annie... Pleure pas... Une... filles, ça pleure pas... »

Avec un sentiment de pitié, Hervé approcha l'index du petit corps. Il sentit sa dureté, celle d'une sculpture sur bois. Entre le pouce et l'index, il le saisit par la frêle épaule pour le mettre sur le dos. L'enfant était de sexe féminin.

Le désarroi marquait les traits d'Hervé. Michel croulait sous la tension du moment. Il bredouilla, mal à propos :

— J'ai vu une émission saisissante sur la momification de corps humains vieux de 5 000 ans dans le désert de l'Oural...

Le fœtus s'est momifié sous l'action de la chaleur sèche et de l'aération constante qui se faisait par la corniche à la hauteur du plancher du grenier. La boîte en métal bien isolée l'a gardé à l'abri des bactéries...

Les trois autres restèrent muets. Michel prit conscience du malaise qu'il contribuait à aggraver avec son verbiage de documentariste et s'interrompit, plus confus encore.

Avant que Hervé ne replace le fœtus momifié dans sa position initiale, Marie-Andrée demanda :

— Avez-vous vérifié si la boîte contenait autre chose, un document peut-être ?

À l'air étonné d'Annie et de Michel, Marie-Andrée comprit qu'ils n'avaient pas songé à explorer la boîte, tant la vision du petit corps les avait traumatisés.

Hervé souleva la serviette pliée : une feuille de papier jauni, pliée en quatre apparut. Hervé la déplia ; une inscription à l'encre violette vieillie était encore lisible : « R.I.P. Suzanne, 10 août 1997 ».

Il tremblait de tout son corps en levant ses yeux ternes sur le trio.

— C'était donc ça le fameux secret de Solange.

Puis en dévisageant sa fille, il ajouta :

— Je dois savoir Annie. Cet enfant est-il...

— Papa !! Comment peux-tu... ! Non, ce n'était pas le mien.

Hervé inclina la tête.

— Pardonne-moi. C'est l'enfant de Solange alors. Elle avait 39 ans à l'époque. C'est encore possible... Sa propre mère avait eu un enfant mort-né à 44 ans... Mais il n'est pas de moi. Nous n'avions plus de relations depuis longtemps à ce moment.

Annie était rouge de colère et de honte. Marie-Andrée hésitait à intervenir. Elle redoutait que la tension qui enflait de minute en minute n'éclate en un affrontement qui achèverait

de faire basculer cette famille en équilibre instable sur son fil de fer. Il fallait déporter le poids de l'inconfort ailleurs. Devant leur attitude agressive, elle demanda d'une voix calme :

— Michel, toi qui t'y connais, que devrait-on faire avec le fœtus ? Doit-il y avoir une cérémonie avant la remise en terre ?

L'étonnement se peignit sur le visage des trois autres. Elle avait parié gros, mais cela suffit à faire chuter la tension. Hervé poussa un soupir et repositionna avec effort le couvercle sur la boîte.

— Oublions les simagrées religieuses. Annie avait raison. Il aurait mieux valu laisser les choses dans l'oubli. N'est-ce pas Michel ?

Ce dernier ouvrit de grands yeux étonnés.

— Vous insinuez que ce fœtus a un rapport avec les accusations de madame Simard à mon endroit hier soir ?

— Qu'en penses-tu ? fit Hervé en s'agenouillant sur le sol pour déposer la boîte au fond du trou.

Annie se délesta du bras de Michel et alla prendre la pelle près de la petite fosse.

— Annie ? fit Michel.

Annie ne répondit rien et lança une première pelletée de terre sur la boîte, provoquant un froissement creux qui glaça les trois spectateurs. Michel haussa la voix.

— Écoute-moi, Annie... Ce que ta mère a raconté est vrai. Elle m'a séduit et a fait de moi son jouet. Mais je ne suis pas le père de cet enfant. C'est impossible. J'avais cessé de vous fréquenter un an avant la date qui apparaît sur la feuille. J'étais parti étudier à Montréal pour m'éloigner d'elle et de son influence.

Annie interrompit le remplissage de la fosse et leva les yeux vers lui ; la tristesse lui déformait le visage. Elle haussa les épaules et jeta une nouvelle pelletée de terre dans la petite fosse.

Ils la regardèrent tasser un peu la terre sur le monticule affleurant le sol. Elle s'immobilisa, les yeux baissés. Michel était incapable de contenir les quintes de toux qui l'assaillaient.

Hervé dit simplement :

— Marie-Andrée, pourriez-vous raccompagner Michel à la maison ? Il est en train d'attraper son coup de mort. Je voudrais rester seul avec Annie.

La jeune femme entraîna son compagnon sur les traces apparentes dans la croûte de verglas. Elle se rejouait la scène précédente dans sa tête pour s'éviter de sauter trop vite à la conclusion qui s'imposait.

Michel la suivait d'une démarche hésitante. Sa respiration sifflante l'obligeait souvent à cracher les mucosités que l'air glacial accumulait dans ses poumons. Mais si Hervé et Michel possédaient tous les deux un bon alibi quant à la paternité de cet enfant, sur qui devrait-elle désormais porter ses soupçons ? Solange avait-elle...

La toux de Michel la tira de sa réflexion. Marie-Andrée le força à s'immobiliser pour reprendre son souffle.

— La maison n'est pas en feu et il n'y a personne à secourir, Michel.

— Si, il faut secourir quelqu'un. Thomas.

— Thomas ? Tu crois qu'il...

— A tué Solange, oui ! Par désespoir d'apprendre que son meilleur ami avait couché avec sa propre mère. Il faut l'entourer avant qu'il ne pose un geste terrible...

Des images fugaces des séances de « thérapie » qu'elle avait orchestrées pour Thomas s'entrechoquaient dans sa mémoire comme des boules de billard sur le tapis vert. Les souvenirs s'amalgamaient sans queue ni tête. Était-il possible que Thomas ait trouvé la solution pour effacer le souvenir de Michel dans les bras de Solange en l'éliminant dans un élan de rage ?

Tout portait à le croire. La fureur qu'il manifestait en s'acharnant sur la poupée gonflable, sa grande détresse, ses silences, son impuissance...

Pourtant quelque chose clochait dans cette estimation. Solange avait été tuée d'un seul coup d'une arme de poing. En plein cœur. Par quelqu'un qui savait où frapper pour obtenir le maximum de résultat en une seule fois. Ça ne pouvait être le geste d'un homme fébrile, rendu furieux par les paroles incendiaires d'une femme qui l'avait humilié devant tous. Marie-Andrée avait observé Thomas lors de leurs rencontres ; il perdait tout contrôle lorsqu'il était sous le coup du stress.

Un être aussi dominé par ses émotions se serait acharné sur le corps. Pourtant, ça lui ressemblait de succomber à un scénario et de lui lier les mains avec un chapelet en une pose caricaturale, comme pour exprimer une dernière fois sa rancœur et son ironie.

Mais qui d'autre aurait pu tuer Solange ? Tous les membres de la famille et même Linda et Michel avaient-ils accumulé en eux une si grande haine qu'ils s'étaient convaincus de l'éliminer ?

Ils reprirent leur marche en silence. À l'orée du bois, leur parvint pour la première fois le crépitement sonore des scies mécaniques en provenance de la route. Droite comme une lame, une incise jaune horizontale avait déchiré la voûte des lourds nuages gris à l'horizon. Le soir tombait.

Marie-Andrée regarda vers le Sud, en direction du village où sa mère avait sa boutique. Un dôme lumineux jaunâtre planait au-dessus des grands arbres à l'horizon. Elle n'eut pas le temps de réfléchir à la question qui fusa dans sa tête.

Michel, au paroxysme de la nervosité, s'écria :

— La route sera bientôt ouverte. Il faut que je parle à Thomas au plus vite. Rentrons.

— Il serait préférable que je sois présente, dit la jeune femme, en le retenant par le bras.

- Tu crois qu’il peut être violent ?
— J’en doute, mais j’ai aussi des questions à lui poser.



À l’étage, dans la lumière blafarde du jour agonisant, ils tombèrent face à face avec Thomas qui sortait de la salle de bain. Son visage portait des traces de coupures de rasoir qu’il avait tenté de cicatrifier avec des flocons de papier mouchoir. De fines taches rouges maculaient la serviette qu’il avait jetée sur l’épaule.

Devant leur mine étonnée, il marmonna :

— Ben quoi ? Je n’ai pas l’habitude des rasoirs à lame. Même avec l’eau que ta mère a fait chauffer dans le caquelon à fondue, je me suis entaillé à quelques endroits.

— Marie-Andrée et moi avons besoin de te parler, Thomas. Allons dans ma chambre.

Thomas ouvrit grand les yeux puis fit la moue avant de les suivre dans la chambre de son ami d’enfance.

Le crucifix janséniste oscilla de façon quasi imperceptible lorsque Michel claqua la porte derrière eux. Marie-Andrée fixa l’étrange objet de culte. Pas de doute, le corps émacié avait véritablement l’aspect d’une arme grossière.

Pendant que Michel mettait Thomas au courant de la scène qui venait de se jouer dans la forêt, elle s’approcha pour l’examiner avec soin. La ressemblance avec un poignard sautait aux yeux. Les jambes effilées du Christ avaient la forme d’une lame grossière. Un coup asséné avec force dans le cœur d’une personne allongée et sans défense pouvait causer une mort rapide...

Les protestations violentes de Thomas la tirèrent de sa réflexion.

— Oui ! J'avais un motif ! Oui ! Solange est tombée enceinte de moi !

Thomas tremblait de tous ses membres. Il essaya de maîtriser son trouble en reprenant sur un ton voulu plus calme.

— Elle me l'avait avoué. Quand tu as rompu avec nous pour te réfugier dans tes bondieuseries à Montréal, elle a jeté son dévolu sur moi. Papa n'était jamais là. J'étais boutonneux, instable, apeuré par la vie. Je n'allais nulle part. Au Cégep, j'avais commencé à fumer du pot. J'avais l'impression d'être rejeté de tous. Si un bon garçon pieux comme toi a succombé aux exigences de ma mère, imagine comme ce fut facile pour elle de me transformer en gigolo. Mais j'ignore comment elle a avorté. Probablement ici, dans la maison. Pour quelle raison a-t-elle décidé de garder le fœtus ? Sans doute pour me faire chanter à l'époque. Mais son accident de voiture a tout ruiné. Elle ne pouvait révéler la présence de la boîte au grenier et elle ne pouvait plus se déplacer pour s'en débarrasser. Il a fallu qu'Annie cherche des photos pour la découvrir.

— Pourquoi ne pas m'avoir révélé ce que ta mère te faisait subir à l'époque ?

— Quelle confiance pouvais-je avoir en un ami, le seul que j'avais eu dans ma vie jusqu'alors, qui s'était enfui à Montréal sans explication pour se faire curé ?

— La culpabilité... La honte...

— Alors tu comprends ce que je ressentais moi aussi !

Les deux hommes se turent, en plein désarroi. Marie-Andrée sentait que tout n'était pas dit. Michel toussa et s'essuya la bouche d'un papier mouchoir.

Elle se surprit à constater que la majeure partie des principaux acteurs de cette tragédie était mal-en-point, physiquement ou moralement, comme si une malédiction écrasait cette famille. Il était temps pour elle d'intervenir et sans ménagement :

— Dis-moi, Thomas, pourquoi es-tu allé dans la chambre de ta mère cette nuit ?

Thomas releva la tête, accablé et résolu tout à la fois.

— Comment sais-tu que j'y suis allé ?

— J'en ai d'abord eu l'intuition ce matin en vous annonçant le décès de madame Simard. Michel n'était évidemment pas au courant puisqu'il est parti le premier en courant. Tu as semblé hésiter et tu m'as regardée comme si tu voulais me parler. Puis, tu as suivi Michel de loin. Et sachez qu'Annie m'a ouvert la porte de la chambre tout à l'heure pour me permettre d'examiner la scène du crime. J'ai remarqué des traces de cocaïne sur le miroir de la table de chevet. Et tu es le seul d'entre nous qui se drogue...

Thomas poussa un long soupir résigné.

— Bon, d'accord. Je... Je suis entré dans sa chambre cette nuit. Mais ce n'est pas moi qui l'ai tuée ! Elle était déjà morte. La coke, c'était pour me remonter à la vue du cadavre. J'ai tiré deux lignes du dernier sachet qu'il me restait et que j'essayais de ne pas utiliser. C'est pourquoi j'ai accepté ton joint à la place. Mais j'étais entré parce que je voulais lui demander de revenir sur sa décision et de me donner l'argent pour repayer Linda.

Thomas était sous le coup d'une violente émotion. Il s'écria :

— Pourquoi n'avoues-tu pas Michel ?

— Quoi ? Mais je n'ai pas tué ta mère !

Marie-Andrée lança sur un ton ferme :

— Explique-toi d'abord, Thomas !

Thomas hocha la tête.

— J'avais trop bu ; ses paroles résonnaient encore dans ma tête. Je ne décollerais pas. Je n'arrivais pas à m'endormir. Je ne pensais qu'à cette ultime tentative de la raisonner. Vers trois heures et demie, je suis allé sonder la poignée de sa porte ;

elle n'était pas verrouillée. Je vous jure qu'elle était déjà morte. Le crucifix était encore dans sa poitrine. J'en ai déduit que Michel était le meurtrier ; j'avais vu le crucifix à son appartement et c'est devenu tout de suite évident pour moi qu'il s'était vengé des révélations qu'elle avait faites à son sujet au souper. Je l'ai retiré de sa poitrine et je l'ai nettoyé. Pendant que tu étais à la cuisine ce matin, Michel, je suis allé le remettre à sa place. Je m'apprêtais à tout te révéler pour te forcer à avouer, quand Marie-Andrée est venue nous avertir de la mort de maman. Je voulais t'éviter d'être accusé... Même après bien des années, une amitié...

Michel se fit suppliant.

— Mais Thomas, je ne l'ai pas tuée ! Je te le jure ! Solange avait pris le crucifix dans ma chambre pendant que nous étions en forêt tous les trois. Elle me l'a dit elle-même quand elle m'a convoqué dans sa chambre juste avant la panne. Elle l'avait dissimulé en lieu sûr, je ne sais où... Elle se sentait menacée... Elle m'a dit que c'était un objet qui pouvait être très utile pour se défendre... ou attaquer. Elle anticipait une soirée animée selon ses propres mots. C'est donc qu'elle avait déjà prévu de faire un esclandre...

Les deux hommes se tournèrent vers Marie-Andrée toujours silencieuse.

Elle les considéra avec émotion.

— Jusqu'à preuve du contraire, je ne crois pas me tromper en disant que vous n'êtes pas coupables. Ni l'un ni l'autre. En dépit de la hargne que vous avez entretenue à l'endroit de madame Simard, vous êtes tous les deux incapables de poser un tel geste. Michel, parce que tes principes religieux te retiennent et que tu n'aurais pas laissé le crucifix dans la poitrine, de peur d'être découvert. Et Thomas, parce que je sais que tu as trouvé d'autres façons de te décharger du poids de ta haine. Si tu avais voulu commettre un tel meurtre, il y a longtemps que tu l'aurais fait, n'est-ce pas ?

Michel bredouilla :

— Je ne comprends pas...

— Thomas me comprend, lui. Et ça suffit. Ce sera à lui de s'expliquer avec la police à l'enquête. Ce n'était pas l'idée du siècle que d'aller tirer une ligne dans la chambre de ta mère.

— Chaque chose en son temps, fit simplement Thomas, la tête basse, à l'endroit de celle qui restait pour lui Vicky.

— Je vous laisse. Profitez-en pour nettoyer la situation entre vous deux. J'ai à faire.

20

Marie-Andrée devait par la suite se remémorer avec une tristesse amère ces instants où le cours de sa vie fut dévié en un virage brusque...

Avant toute chose, elle devait s'assurer qu'elle faisait erreur et que l'hypothèse qui l'obsédait de plus en plus n'avait aucun fondement.

Elle marcha d'un pas rapide jusqu'au bout du couloir et entra dans la chambre qui avait été allouée à sa mère et elle. Elle fit une moue déçue : sa mère ne s'y trouvait pas. Elle examina le mobilier, hésita puis ouvrit toute grande la porte de la garde-robe ; plusieurs caisses de carton encombraient le plancher jusqu'à la hauteur des housses en plastique accrochées sur une tringle...

Un sac en plastique à la main, elle croisa Annie dans l'escalier.

— Ça va ? lui dit-elle d'une voix un peu éraillée.

— Oui. Papa a décidé de rester dehors quelques instants. Je crois qu'il ne voulait pas pleurer devant moi. Il est allé s'asseoir sur une chaise de jardin dans le cabanon. C'est un peu tard pour avoir du chagrin.

— Annie, essaie de le comprendre...

— Ça va aller... Mais je ne lui pardonne pas d'avoir cru que j'avais pu avoir un enfant à l'adolescence... Ah puis, ça

suffit le pleurnichage. Je vais aller me rafraîchir un peu et me changer ; mes vêtements sont restés humides après notre marche en forêt et j'ai froid. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour naviguer sur Internet et savoir où en est rendue cette fichue panne !

— Ça ne devrait plus tarder. On entend déjà le grondement des scies mécaniques. Peut-être les ouvriers de la compagnie de téléphone accompagnent-ils le détachement des employés d'Hydro Québec ? En attendant, je vais voir si je peux aider maman à la cuisine.

— Marie-Andrée ! Tu devrais prendre soin de toi. T'as les yeux cernés. Tu perds la voix.

Marie-Andrée haussa les épaules avec une mimique lasse, et descendit l'escalier.

Des éclats de voix lui parvinrent du dehors en entrant dans la cuisine. Vide. L'absence de sa mère ne fit qu'accroître la fébrilité qui l'avait gagnée en apercevant le reflet des lumières du village dans le ciel.

La conversation imprécise se poursuivait à l'extérieur. Elle dissimula le sac derrière le réfrigérateur.

Elle décrocha le téléphone. Muet. Elle pivota ; la lampe de poche que sa mère utilisait pour aller chercher des victuailles à la cave, était posée sur la table.

C'était l'occasion ou jamais d'explorer le sous-sol !

Lampe à la main, elle commença à descendre l'escalier sans précipitation. Les piles avaient donné le meilleur d'elles-mêmes et ne projetaient plus qu'un halo jaunâtre sur les marches usées.

En mettant le pied sur le plancher en ciment, elle braqua le faisceau vacillant sur le mur du fond pour s'en approcher en hésitant. Le rond lumineux s'étiola sur le mur jusqu'à ce qu'elle distingue le panneau en contreplaqué auquel on avait vissé les petites boîtes d'arrivée des lignes téléphoniques de la maison, à droite de la boîte électrique.

Les fils attirèrent son attention. Un court instant, elle se crut l'objet d'une illusion ; elle tendit le visage pour mieux examiner ce qu'elle croyait discerner. Pas de doute ! Les fiches étaient maintenues en suspension dans les orifices pour créer l'illusion qu'elles étaient toujours enfoncées ! Son pouls s'accéléra. Elle les poussa au fond des prises ; le petit déclic familier brisa le silence.

Mais alors... ? Quelqu'un avait débranché les téléphones ?

Elle fit glisser le pâle faisceau vers la boîte électrique jusqu'à ce qu'il se pose sur le commutateur principal en plastique noir surmontant les disjoncteurs. Il était abaissé.

Les battements de son cœur, brusquement accélérés, faisaient bourdonner ses oreilles. Elle poussa avec force le commutateur vers le haut... Un clac bruyant lui fit pousser un « Ahhh » de frayeur.

Aussitôt, une ampoule s'alluma dans la cave; les moteurs de la fournaise au mazout, du congélateur et de la pompe du ballon d'eau démarrèrent à l'unisson. Du plancher du rez-de-chaussée lui parvinrent le fort claquement de la résistance de la cuisinière et le murmure assourdi du moteur du réfrigérateur.

Un appel étouffé d'Annie s'insinua par la porte laissée ouverte :

— Mon ordinateur ! Mon ordinateur s'est remis en marche ! Le courant est revenu ! Marie-Andrée, viens voir !

La lampe tressautait dans la main de Marie-Andrée. Son hypothèse s'avérait. L'un d'entre eux avait simulé la deuxième panne. Qui avait eu avantage à les maintenir dans une situation aussi pénible ?

Tendue à l'extrême, elle grimpa l'escalier maintenant éclairé par le plafonnier fluorescent de la cuisine.

En mettant le pied sur la dernière marche, elle perçut un échange de paroles plus vives de l'extérieur. Elle reconnut la voix d'Hervé et celle de Gisèle qui s'entretenaient sur un

ton animé avec un visiteur. Marie-Andrée s’avança dans le corridor.

À travers la fenêtre de la porte, elle distingua les silhouettes d’Hervé, de Gisèle et d’une femme qui lui était inconnue.

La conversation s’était animée et les paroles s’entendaient distinctement. La voix de la nouvelle venue monta encore d’un cran.

— C’est madame Simard qui me l’avait demandé ! Je n’ai pas pu venir avant à cause des routes. Pourquoi est-ce que je ne peux pas lui parler ?

Les réponses à mi-voix d’Hervé et de Gisèle ne calmaient pas l’agitation de la femme. Michel et Thomas dégringolèrent l’escalier. Ils étaient encore sous le coup de l’émotion. Michel rangea dans sa poche le broncho-dilatateur qu’il venait d’utiliser. Il respirait à grands coups. Annie arriva aussitôt en s’exclamant :

— Vous avez vu ? Le courant a été rétabli.

— C’est moi qui l’ai fait, dit Marie-Andrée.

— QUOI ? s’écrièrent les trois autres d’une voix unanime.

— Je vous raconterai.

— Que se passe-t-il dehors, demanda Michel ?

— Je ne sais pas. Ça discute ferme. Est-ce que vous connaissez cette femme ?

— On distingue mal à travers le rideau, murmura Thomas.

— Ils vont sûrement entrer, ajouta Marie-Andrée.

Annie s’exclama :

— Mais j’y pense : si une personne a pu passer, ça veut dire que...

— Que la route est enfin dégagée, coupa Marie-Andrée.

— Ah...

— Et Linda ?

— J’ai jeté un coup d’œil dans le bureau tout à l’heure ; elle dormait comme une ourse en hibernation, leur apprit Annie.

Hervé et Gisèle ouvrirent la porte en soutenant une Juliette effondrée qui hululait des sanglots pitoyables. Plantés comme des piquets, Michel et Thomas étaient sidérés par le spectacle de l'infirmière en proie à une bruyante crise nerveuse.

— Juliette ???, cria Annie.

Marie-Andrée retint la porte pour permettre aux trois arrivants d'entrer. La démarche d'Hervé était rendue hésitante par celle de l'infirmière qui interrompait souvent ses pas pour bredouiller d'une voix larmoyante :

— J'veux pas... J'veux pas que ça soit vrai...

Elle cria tout à coup à pleins poumons en arrivant à la hauteur de Marie-Andrée :

— Madame Simard !!! Madame Simard !!! Répondez-moi !!!!!

— Venez vous asseoir au salon, Juliette. Laissez-nous vous aider, répétait Hervé, lui-même ému par le désespoir de l'arrivante.

— C'est qui elle ? Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Toutes les têtes se tournèrent vers Linda, drapée dans sa couverture de laine debout devant la porte du bureau, la chevelure en bataille et les paupières encore gonflées de sommeil. L'ourse n'avait pas l'air commode.

— On t'expliquera, fit Annie. Juliette doit s'allonger. Thomas, verse lui un doigt de Cognac. Madame Marcotte, allez chercher une bassine d'eau froide et une serviette, s'il vous plaît. Venez Juliette, vous serez mieux au salon. Il y fait chaud.

L'étrange cortège s'engouffra en désordre dans le salon, sous le regard interrogateur de Marie-Andrée. La seule lampe allumée produisait un éclairage diffus par la porte d'arche. Les sanglots de Juliette redoublèrent. On venait probablement de l'aider à s'étendre. Le bruit d'un tisonnier qu'on agite dans l'âtre punctua des bouts de phrase inintelligibles. Le goulot d'une bouteille tinta sur le rebord d'un verre.

Marie-Andrée hocha la tête et revint à la cuisine.

Le visage de sa mère était soucieux.

— Ça va, maman ?

Pour toute réponse, Gisèle murmura entre ses dents :

— Pourquoi diable est-elle venue ici, elle ?

— Elle va finir par nous le dire. Elle est encore troublée par l'annonce de la mort de madame Simard. Tu la connais ?

— Un peu... Une cliente...

Sans rien ajouter, Gisèle ouvrit la porte de l'armoire sous l'évier pour en extraire un plat en plastique blanc, suspendu à un clou.

Elle rinça la bassine et laissa le robinet ouvert pour la remplir pendant qu'elle sortait un linge à vaisselle et le posait comme un manipulateur sur son avant-bras. Elle prit la bassine à deux mains. De petits remous s'agitèrent sous le reflet du plafonnier.

— Ouvre-moi la porte du salon, s'il te plaît.

Marie-Andrée poussa la porte et laissa passer sa mère.

Elle revint sur ses pas, le visage tendu, hésitante. Sa décision fut soudaine ; elle sortit le sac de derrière le réfrigérateur et le dissimula sous son chandail. Elle gagna à son tour le salon, absorbée dans ses pensées.

Personne n'avait songé à faire plus de lumière et l'unique lampe, munie d'une ampoule de faible wattage, créait autour du groupe penché sur Juliette l'atmosphère d'un tableau de de La Tour. Le ronron des encouragements clichés que chacun déversait à tour de rôle lui parut maniéré. Seule Annie se tenait légèrement à l'écart, à la fois perplexe et décontenancée. Ses yeux croisèrent ceux de Marie-Andrée, puis se détournèrent.

L'infirmière hoquetait des phrases incohérentes.

— En danger... Elle savait... Moi, je ne savais pas... Viens me chercher demain, qu'elle m'a dit... Pour se protéger... Pour se cacher...

— Se cacher de qui ? demanda Hervé.

— Je ne sais pas... Elle avait promis de tout m'expliquer. Les membres de la famille Simard étaient muets d'étonnement.

Gisèle déposa la bassine sur une table basse près du sofa. À l'aide du linge à vaisselle humide, elle épongeait les tempes de Juliette qui fuyait son regard. Elle tremblait en gémissant, comme un petit chiot privé de sa mère.

Indécis, chacun la dévisageait. La révélation de Juliette les déconcertait.

À l'aide d'un soufflet, Michel redonna vie aux braises sous les bûches déposées dans l'âtre. Il toussa en râlant et cracha dans un mouchoir en papier qu'il jeta dans le feu. Il remit le pare-feu devant l'âtre, raccrocha le soufflet au mur et rejoignit le groupe en disant d'une voix morne :

— J'ai l'impression que Solange avait planifié sa mise en scène depuis longtemps. Elle avait décidé de porter un grand coup en nous humiliant tous par ses divulgations. Elle savait qu'elle ne pourrait plus vivre avec son mari et sa fille par la suite. Thomas et moi ne présentions pas un problème, puisque nous habitons Montréal. Linda ne remettrait sûrement plus les pieds ici. Non, quelque chose d'autre la troublait... En rapport peut-être avec le contenu de la boîte... Elle voulait peut-être s'éloigner d'ici pour ne plus avoir à affronter qui que ce soit...

Pour la première fois depuis deux jours, la sonnerie irritante du téléphone grelotta. Chacun se regarda, indécis. Linda bondit aussitôt sur l'appareil.

— Ce doit être le Premier ministre qui m'appelle... Allo ? Elle grimaça et dit simplement d'une voix hargneuse :

— Non ! C'est pas Mme Sansfaçon ! Achetez-vous des lunettes pour lire l'annuaire, vieille dinde !

Elle claqua le récepteur sur sa base.

— Il devrait y avoir une loi contre les niaiseux !!

Madame Marcotte étira le bras pour éponger de nouveau le visage de Juliette. Le mouvement subit de l'infirmière pour la repousser n'échappa à personne.

Il régnait une atmosphère de confusion et de malaise dans la pièce, comme si la lumière revenue révélait des pensées amères, dissimulées depuis deux jours sous le verglas et le brouillard.

— Juliette, est-ce que vous connaissez ma mère ? demanda doucement Marie-Andrée.

L'infirmière hésita, le regard fuyant.

Gisèle devança sa réponse :

— Elle est venue plusieurs fois à ma boutique. Elle amenait madame Simard dans sa voiture.

Puis sur un ton affable, Gisèle poursuivit, comme si de rien n'était :

— Vous voulez du thé quelqu'un ? Je vais aller en infuser. C'est une chance que le courant soit revenu.

Elle s'éloignait déjà en direction de la cuisine.

Tendue, Juliette la fixait des yeux en s'enfonçant dans l'encoignure du sofa. Le silence était palpable.

— C'est moi maman qui l'ai rétabli, cria presque Marie-Andrée.

— Ah oui ? dit Gisèle.

Elle se figea, puis se retourna à demi vers sa fille.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée d'aller à la cave ?

— Reviens t'asseoir, maman. J'aimerais tirer cela au clair.

Pendant que Marie-Andrée faisait asseoir sa mère, Linda hurla :

— Pour qui qu'elle se prend elle ? Columbo ?

— Tais-toi Linda, trancha Hervé. C'est moi qui lui ai demandé d'essayer de comprendre ce qui s'est passé ici.

Marie-Andrée s'assit sur l'accoudoir du lourd fauteuil. Elle parla d'une voix éteinte.

— L'un de nous avait coupé le courant et débranché les fils du téléphone. Je viens juste de le découvrir.

Les protestations surgirent.

— Hein ?

— Pourquoi ?

— C'est impossible !

Rouge de colère, Linda tempêtait.

— On a eu froid pour rien ? Pis le Premier ministre a pas pu m'appeler ? J'ai hâte de savoir qui nous a fait une farce plate comme ça. Il va avoir affaire à moi.

L'angoisse étreignait Marie-Andrée. Il lui faudrait contrer le débordement qui ne manquerait pas de s'ensuivre, mais elle ne pouvait dissimuler la vérité. Elle décida de mener le jeu.

— S'il vous plaît, laissez-moi parler.

Les murmures s'éteignirent.

— La première panne était authentique ; nous le savons tous. Elle a été confirmée par l'animateur de la station de radio régionale que Thomas était parvenu à syntoniser. Le... meurtre de madame Simard est survenu durant cette panne, mais à un moment encore indéterminé. J'emploie le mot meurtre, bien qu'il pourrait s'agir d'un geste non prémédité et involontaire... L'enquête pourra le démontrer si tel est le cas.

— Tu veux dire que ça pourrait être un accident, demanda Michel ?

— Seule la personne qui a posé le geste pourrait nous le dire...

— Mais, s'exclama Thomas, comment l'un de nous pouvait-il provoquer une panne dans la maison ? Nous étions toujours ensemble. Ça ne pouvait échapper aux yeux des autres.

— Il faudrait d'abord déterminer qui était dans la maison lorsque le geste a été posé. M. Simard et moi marchions vers la route pour constater l'état de la circulation. Et... madame Simard était déjà morte.

— Donc il ne restait que nous quatre : Thomas, Michel, Annie et moi, s'exclama Linda. Je peux déjà dire que je m'étais embarrée dans le bureau d'Hervé. Je le répète : j'ai peur des morts et je ne voulais rien savoir de vous autres.

— J'étais monté à ma chambre, dit Thomas. J'ai joué un peu de guitare pour me calmer les nerfs. Les autres ont dû m'entendre. Moi, j'entendais Michel tousser dans sa chambre. Ça nous fournit un alibi, non ? Mais toi Annie, où étais-tu ?

— Après avoir ouvert la fenêtre de la chambre de maman et interrompu le chauffage, madame Marcotte et moi sommes sorties de la pièce et j'ai fermé la porte à clé. Madame Marcotte est partie en direction de la cuisine et je suis retournée à ma chambre pour tenter d'appeler la SQ de mon appareil. J'ai fait le numéro à plusieurs reprises, mais je n'obtenais toujours qu'un message enregistré. Après quelques minutes, j'ai décroché de nouveau ; il n'y avait plus de signal. C'est là que la deuxième panne...

Elle se figea soudainement.

— Mais, Marie-Andrée, ce serait alors l'un de nous qui...

La jeune femme mit le bras autour des épaules ramassées de sa mère, comme pour la protéger.

— Il n'y a que toi maman qui était en mesure de le faire, n'est-ce pas ? Tu passais inaperçue. Personne n'a songé à t'inclure dans les suspects. Linda elle-même a dit : « Il ne restait que nous quatre... »

Elle serra les épaules de sa mère, et lui demanda d'une voix changée :

— Peux-tu expliquer ce qui s'est passé, maman ?

Gisèle poussa un long soupir fatigué.

— Je pense que tu le sais. C'est vrai que j'ai coupé le courant et le téléphone. J'avais besoin de temps pour réfléchir à...

— Ne dis plus rien maman !

Gisèle regarda sa fille intensément, poussa un long soupir résigné et s'adossa au fauteuil.

Le petit groupe paraissait effondré. Gisèle Marcotte avait la voix éteinte en reprenant son récit :

— C'est arrivé ce matin, pendant que plusieurs d'entre vous étaient à l'extérieur...

— Maman, tu devrais attendre l'arrivée de la police avant de tout raconter...

— Marie-Andrée a raison, approuva aussitôt Hervé. Je suis avocat tout de même ! Elle n'a pas à révéler quoi que ce soit sans la présence d'un avocat.

— Mais je veux parler ! cria Gisèle.

Elle chiffonnait le linge mouillé dans ses mains.

— J'avais décidé de rétablir le courant demain matin, après avoir réfléchi une autre nuit à la façon de vous l'avouer. Mais Marie-Andrée a tout compris trop tôt... Je suis descendue à la cave pour déconnecter les fils ; puis j'ai coupé le courant de toute la maison. Je suis remontée à temps pour tomber face à face avec Annie qui entrait dans la cuisine à la recherche de bougies. Je venais à peine de refermer la porte de la cave ; elle a bien failli me surprendre.

Elle s'interrompit, comme si elle cherchait ses mots.

Marie-Andrée murmura d'une voix tremblante :

— C'est toi aussi qui a tué madame Simard, n'est-ce pas ? J'ai trouvé ton chemisier dans notre chambre.

Comme à regret, Marie-Andrée sortit le sac de sous son chandail et exhiba le chemisier maculé de sang sur le devant et sur la manche droite.

La stupeur crispa tous les visages. Même Linda était muette d'étonnement, la bouche ouverte. Annie, livide, bredouilla :

— Mais pourquoi la tuer, madame Marcotte ? Pourquoi tuer une invalide ?

Gisèle courba la tête. Ce n'était plus la bonne mère de famille dont chacun avait apprécié la générosité et les attentions depuis la veille. Elle parla avec fermeté cette fois :

— Parce que ta mère, ma pauvre enfant, était une femme cruelle. Elle ne supportait pas de savoir que son fils Thomas avait une... disons relation d'affaires avec ma fille. Elle venait régulièrement me menacer de me mettre en faillite si je n'intervenais pas auprès de Marie-Andrée pour qu'elle cesse de recevoir Thomas...

— Maman...

— Cela m'a fait plus de peine de l'apprendre que tu ne pourras jamais l'imaginer. Mais je m'étais juré de ne pas t'en parler. J'attendais que tout se termine comme un mauvais rêve.

Linda choisit ce moment pour lancer à mi-voix une petite phrase assassine :

— J'avais donc raison. Je me doutais bien que Marie-Andrée n'était pas une Mère Térésa.

— Tais-toi Linda !

Le cri de Thomas avait claqué comme une détonation.

— Me taire ? Trop tard mon tit-homme. Tout le monde sait maintenant que tu t'envoyais en l'air avec une pute !

Michel et Hervé se jetèrent sur Thomas pour l'empêcher de se ruer sur Linda qui se colla à Annie, cherchant sa protection. Celle-ci dissimulait mal sa nervosité. Elle gronda :

— Thomas, pourquoi n'irais-tu pas reprendre tes sens dans ma chambre ? Et appelle donc la SQ pour leur demander de venir.

— D'accord, j'y vais.

Le regard qu'il lui décocha était d'une dureté qui poussa Linda à se coller encore plus à Annie.

— Madame Marcotte, pourquoi ne pas attendre la police, dit Hervé d'une voix polie ?

— Je n'ai aucune honte à tout dire...

Elle prit une grande inspiration pour maîtriser les sanglots qui naissaient dans sa gorge.

— Madame Simard m'avait avertie qu'elle allait prévenir toutes ses amies et connaissances de... du... fait que Marie-Andrée était... une...

— Une escorte, maman. Dis-le, ça ne changera rien.

— Je le dis dans ma tête, ma chouette, pas avec des mots. C'est un peu trop triste pour moi. Annie, ta mère avait entrepris de faire des pressions plus fortes. Elle avait l'appui de la Pouliot au conseil municipal pour me causer toutes sortes d'ennuis ; j'avais des contraventions pour le moindre bout de papier jeté par terre devant ma porte par un passant négligent. Un chroniqueur de l'hebdo local a commencé à publier des ragots sur la qualité de mes produits maison. Une partie grandissante de ma clientèle me boudait. Mes fins de mois sont devenues difficiles. L'hypothèque sur l'édifice, la remise du prêt à la Caisse populaire pour l'achat du matériel de cuisine, le paiement des comptes des fournisseurs... Je n'arrivais plus à me verser le moindre salaire. Je n'acquittais plus mes impôts ni mes taxes. Je ne pouvais plus joindre les deux bouts.

— C'est pour cela que tu m'as demandé un prêt l'autre jour souffla Marie-Andrée ? Pourquoi ne pas m'avoir dit dans quel pétrin tu étais ?

— Je ne voulais pas que tu saches que j'étais au courant du genre de vie que tu menais. Je voulais que tu continues à croire que mon petit commerce pouvait encore prospérer, dans l'espoir que tu me reviennes un jour et que tout soit oublié. Que tu recommences une nouvelle vie...

— Pauvre maman... Si tu savais à quel point j'y songeais... Ma décision était prise de chercher un travail dans la région. Si seulement tu m'en avais touché mot...

— J'avais trop honte de t'en parler. J'étais trop humiliée de t'apprendre qu'elle me faisait chanter pour éloigner son fils de toi. Tu comprends, j'étais dans un étaiu ; je ne pouvais pas te parler de madame Simard et de son fils sans avouer que je connaissais tes... activités.

— Mais qui pouvait bien lui avoir révélé tout cela, demanda Annie d'un air peiné ?

— Columbo est bien naïf, dit Linda. Je vais vous le dire, moi. Me Comeau, évidemment ! Il n'est pas seulement le grand argentier du parti. C'est aussi celui qui surveille chacun des députés. Il a des dossiers sur tout le monde. Il utilise même des caméras pour filmer ceux qu'ils soupçonnent de ne pas toujours, disons... aller à la messe avec leurs femmes et qui préfèrent la compagnie des ...filles comme Marie-Andrée. Des travailleuses du sexe. Oh ! pardon, des escortes... C'est comme ça qu'ils t'ont eu Hervé. Et toi aussi Thomas. Vous étiez filmés en cachette.

— Ça explique pourquoi j'ai eu l'impression qu'on avait déplacé la table dans l'entrepôt, glissa Marie-Andrée.

La gêne les saisit. Le silence s'alourdit quelques secondes. Puis, Michel se hasarda à dire à voix basse :

— Mais... De là à se faire justice soi-même...

Gisèle releva la tête et les fixa, du feu dans les prunelles.

— Vous ne savez pas ce que c'est que d'être vieille, de craindre de perdre le peu qu'on possède, et tout ça à cause d'une vipère qui a percé à jour un secret de famille. On peut oublier son passé, mais on ne peut oublier son avenir. Et cet avenir, pour moi, c'était ma fille unique. On peut ne plus tenir aux gens qu'on a connus dans le passé, les oublier parce qu'on ne les revoit plus. Mais on ne peut oublier son enfant. Parce qu'il représente notre propre survie, notre raison d'être.

Les regards étaient fuyants. Chacun pensait à la boîte du grenier dont la découverte signifiait la fin de cette famille. Mais la détresse de Gisèle les attristait tellement qu'aucun n'osa l'interrompre. Elle poursuivait déjà, les yeux de plus en plus humides :

— Annie, lorsque tu m'as appelée pour me demander de préparer ce repas familial, j'ai presque réussi à te dire non.

Mais je me suis raisonnée : je n'avais pas les moyens de faire la fière et de refuser l'argent qu'on m'offrait. Et je me suis persuadée que c'était l'occasion de parler à madame Simard dans un contexte chaleureux et de tenter de la convaincre de cesser son chantage. Je n'avais pas l'intention de la tuer. C'est en l'entendant annoncer qu'elle avait d'autres révélations à faire que j'ai compris qu'elle ne cesserait jamais de nous faire du mal à Marie-Andrée et moi. Qu'elle nous rendrait aussi malheureuses qu'elle. J'ai su tout de suite ce que je devais faire.

— Pourquoi avoir pris le crucifix ? demanda Michel d'une voix cassée. Vous cherchiez un moyen de semer le doute en faisant naître un soupçon sur moi ?

Le cœur de Marie-Andrée se serra. Elle ressentait le malaise qui devait assaillir sa mère face à ces questions. Gisèle fronça les sourcils, mais garda son calme.

— Je n'ai pas « pris » le crucifix, comme vous le dites, Michel. Je l'ai trouvé par hasard. Lorsque Marie-Andrée est sortie pour jeter un coup d'œil à la voiture de M. Simard, j'en ai profité pour faire le tour de la salle à manger et du salon. On n'avait pas songé à me faire visiter l'endroit où je devais servir le repas ; j'ai examiné les murs et la disposition des meubles. Il n'y avait personne dans la pièce. En remplaçant un coussin de travers sur un fauteuil, j'ai fait surgir le dessus de la tête du Christ. J'ai tiré dessus du bout des doigts et j'ai compris à sa forme de poignard que j'avais trouvé une arme. J'ai décidé de la mettre en sécurité à la cuisine, sous des serviettes de table dans un tiroir. Durant la nuit, je l'ai sortie de sa cachette. J'étais décidée à empêcher Madame Simard de lancer d'autres ragots, à l'empêcher de salir Marie-Andrée et Thomas.

Elle regardait le feu flamber dans la cheminée, comme si tout cela n'avait plus autant d'importance en somme. Lorsqu'elle reprit son récit, sa voix hésitante avait faibli.

— J'ai bien cru que j'avais été repérée plus tard en remontant à la chambre, mais Marie-Andrée ne s'est pas rendu compte que c'était moi en haut de l'escalier.

— Je revenais de la toilette et j'ai aperçu une ombre, c'est tout.

— Et j'étais aussi dans le corridor qui mène à la chambre de madame Simard, quand la panne d'électricité s'est déclenchée en fin d'après-midi. Je sais que Michel et Annie m'ont entrevue sans me reconnaître...

Tous deux hochèrent la tête en silence.

— À ce moment-là, j'avais tenté d'aller supplier madame Simard d'arrêter son chantage. Je voulais lui parler de ma fille, lui faire comprendre que c'était Thomas qui faisait appel à Marie-Andrée. Pas le contraire. Elle n'avait rien à craindre. Les hommes ne marient pas des... des escortes... J'étais sûre que sa présence dans la maison la convaincrait. Ma Marie-Andrée est si gentille... Je lui aurais dit : « Pourquoi vous acharner sur nous ? On vous a rien fait ! »

Elle baissa la tête. Son visage s'affaissa sous le coup du désarroi. Elle reprit son souffle et marmonna d'une voix cassée :

— Mais la panne a tout changé, comme si elle avait trouvé l'occasion idéale de blesser tout le monde... De toute façon, je pense qu'elle avait accepté qu'Annie m'engage uniquement pour m'humilier devant vous tous... Je n'ai pas dormi du reste de la nuit après... l'avoir... J'ai entendu quelqu'un descendre l'escalier. Sans doute pour faire disparaître le poignard, puisque je ne l'ai pas aperçu ce matin lorsque Annie a ouvert la porte de la chambre. Mais je n'ai pas touché au corps. Je n'ai pas mis les mains en prière et je n'ai pas placé la poupée sur elle.

Thomas la coupa d'une voix sourde en entrant dans le salon.

— C'est moi qui l'ai fait. J'ai enlevé le crucifix pour protéger Michel que je croyais coupable. Pourquoi mettre les

main dans un geste de prière ? Je l'ignore. J'avais trop pris de *coke*, je pense. C'était un geste instinctif... Quant à la poupée, elle était sur la commode de la chambre. Je voulais me moquer en suggérant que Solange était enceinte. C'était ma façon de me venger. Après tout, elle m'a forcé à coucher avec elle pendant quatre ans... Je pense qu'elle me visait par le biais de madame Marcotte et de Marie-Andrée. Elle voulait que je n'appartienne qu'à elle.

— Mais que faisais-tu dans sa chambre au milieu de la nuit ? demanda son père d'un ton sec.

— Je voulais lui demander encore une fois de rembourser Linda et t'éviter la honte de la faire élire à ta place. Ou, pire encore, ma honte de te voir l'aider à se faire élire à ta place... C'est là que je me suis fait une ligne...

— Pauvre petit toxicomane à sa maman, grogna Linda avec aigreur.

Thomas se contenta de lui jeter un regard méprisant. Hervé s'éloigna d'elle et Annie lui tourna le dos. Linda prit conscience du vide autour d'elle. Un bref instant, ses yeux laissèrent l'étonnement s'y loger. Mais bien vite ils reprirent leur froideur habituelle.

— Bon ! Je n'ai plus rien à faire ici. Si quelqu'un veut me parler, je serai dans le bureau. J'ai des coups de téléphone à donner. Je suis en campagne électorale, moi ! Que ça vous plaise ou non !

Elle s'éloigna en claquant les talons.

Les yeux se tournèrent de nouveau vers Gisèle Marcotte, qui semblait peu à peu dans la dissociation mentale.

Marie-Andrée se pencha sur elle, pour l'étreindre de ses deux bras. Elle était sous le choc ; tout comme Solange Simard, sa mère avait eu la faiblesse de trop aimer son enfant. Elle tremblait lorsqu'elle dit à Gisèle :

— Ne crains rien, ma petite maman, je vais prendre soin de toi. Je ne te laisserai jamais tomber...

Sa mère releva la tête. Ses yeux flottaient dans les larmes contenues.

— Je ne voyais plus de solution, ma belle. Ça a été comme un dé clic. Elle était peut-être malheureuse, mais elle n'avait pas le droit de le faire payer si cher à des gens qui ne lui avaient jamais rien fait...

Un silence inconfortable suivit, ponctué seulement par la voix nasillarde de Linda qui perçait la porte fermée du bureau d'Hervé, jusqu'à ce que Juliette murmure :

— Elle me tenait aussi... Elle me tenait par le chantage affectif...

Lentement, chacun se tourna vers elle, assise toute droite sur le sofa. Elle gardait les yeux rivés sur ses mains qu'elle tordait.

— C'est moi qui avais pratiqué l'avortement. Elle avait appris d'une consœur que j'avais fait une faute professionnelle grave qui m'aurait valu d'être radiée à vie de l'ordre des infirmières si elle avait été connue. J'ai accepté de l'aider en échange de son silence. Après son accident, elle m'a convaincue de prendre soin d'elle et de lui servir de chauffeuse.

Juliette hésita quelques secondes. Puis elle murmura à voix basse.

— J'ai fini par avoir une sorte d'amitié pour elle. Elle n'a jamais plus fait allusion à mon passé...

Annie entrouvrit la bouche, mais ne dit rien. Marie-Andrée hésita, puis s'approcha d'elle.

— Annie ?

La jeune femme se retourna, le regard vide.

Les mots firent défaut à Marie-Andrée. Elle se refusait le droit de pleurer. Alors Annie l'étreignit.

Michel et Thomas avaient pris place sur une causeuse près du foyer. Dans l'âtre, les bûches s'égrenaient en tisons. Hervé s'était assis à côté de Juliette et ils conversaient à voix basse.

Prostrée dans son fauteuil, Gisèle commença à balancer le torse d'avant en arrière ; son visage offrait l'image de la tension intérieure.

Puis elle leva les yeux sur sa fille, lui sourit et balbutia :

— Tu te rappelles, ma chouette, je te chantais une chanson pour t'endormir quand tu étais toute petite ?

— Maman...

— Je m'en souviens encore.

Alors d'une voix chevrotante qui les vrilla jusqu'au cœur, elle se mit à fredonner:

Parlez-moi d'amour,

Redites-moi des choses tendres...

Debout face à la fenêtre, dans la lumière diffuse d'une fin d'après-midi d'automne, Annie tenait Marie-Andrée contre elle.

Votre beau discours,

Mon cœur n'est pas las de l'entendre...

Les yeux secs, les deux femmes observaient le clignotement des gyrophares de la voiture de police et de l'ambulance qui remontaient lentement l'allée glacée.

Pourvu que toujours,

Vous répétiez ces mots suprêmes :

Je vous ai-ai-aiméeee...

Leur isolement avait pris fin.

La vraie vie recommençait, le bonheur en moins.

FIN

Table des matières

Chapitre un	9
Chapitre deux	17
Chapitre trois	33
Chapitre quatre	47
Chapitre cinq	57
Chapitre six	63
Chapitre sept	77
Chapitre huit	87
Chapitre neuf	97
Chapitre dix	111
Chapitre onze	121
Chapitre douze	131
Chapitre treize	149
Chapitre quatorze	165
Chapitre quinze	179
Chapitre seize	185
Chapitre dix-sept	197
Chapitre dix-huit	213
Chapitre dix-neuf	237
Chapitre vingt	251

Achévé d'imprimer au Québec
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap Saint-Ignace

Une fille, ça ne pleure pas

Une famille et ses invités se retrouvent à la merci d'une tempête de verglas qui s'abat sur la maison ancestrale de la campagne lanaudoise.

La situation se complique à un moment crucial pour ces gens qui ne s'aiment plus et dont les problèmes personnels influent sur des relations déjà tendues.

Chacun tente de ne pas s'alarmer sous la pression de l'atmosphère stressante, alourdie par les souvenirs cruels du passé.

Tous s'efforcent de dissimuler leurs véritables sentiments.

Mais un événement fortuit va déclencher une réaction imprévisible qui entraînera le meurtre de l'un d'eux.

Où se dissimule le meurtrier dans cette résidence éloignée que personne ne peut fuir à cause de la glace qui rend tout départ impossible ?



Photographie : Diane Létourneau

Claude Daigneault a été publicitaire, journaliste, critique de cinéma et script-éditeur pour la télévision et le cinéma. Il signe ici son quatrième roman.



9 782923 447346